

LE CHAMP DES LUCIOLES



Le champ des lucioles

DARREN LILIUM

Le champ des lucioles

ROMAN

Pour ma sœur Eléana.

Pour mes amis et proches Pierre-Alexis, Adrien, Marine, Mélissa, Maxime et Joanna

Et pour toujours, pour toi, Papa.

PROLOGUE

Il se tenait là, debout, face aux vitres brisées du cinquième étage de l'immeuble. Il considérait l'horizon, où, au loin, un orbe orange et flamboyant dressait les ombres des bâtiments vers lui, et offrait au monde le commencement d'une nouvelle journée. L'aube était splendide. Elle représentait le symbole de sa survie, car il était encore là, bien que mutilé, il était vivant. Vivant. Ce mot raisonnait mal dans sa tête. Sa définition avait changé en quelques jours. Avant tout cela, il voyait cela comme l'état de vivre, un être vivant dont l'organisme fonctionnait et permettait le mouvement, la respiration, la pensée. Désormais, était vivant tout ce qui n'était pas mort. Et mort, cela ne signifiait plus l'immobilité, l'incapacité d'action. Les morts marchaient désormais. Les morts mangeaient. Les morts étaient devenus les croque-mitaines des vivants, des spectres venus de la terre pour extirper la vie qui parcourrait les Hommes.

Il chancela. Cette lumière était de trop, il était à bout de force et à bout de nerfs. Pourquoi ? Pourquoi les divins rayons qui l'enveloppaient lui faisaient tant de mal, lui provoquaient tant de souffrances ? N'avait-il pas le droit de savourer sa survie ? Non. Il n'avait plus ce privilège. Car l'ascension de cette journée naissante ne signifiait qu'une chose unique pour lui : les croque-mitaines vont se réveiller. C'était éventuellement la seule caractéristique des êtres vivants qu'ils avaient gardée, avait-il pensé, le sommeil. Alors il détourna les yeux du soleil qui continuait de grimper dans ce ciel sans nuage, car il ne voulait pas regarder ce nouvel ennemi, ce messager de la mort qui, depuis trois jours, annonçait la fin des Hommes.

Il recula, palpa les meubles poussiéreux de l'appartement du bout de ses doigts tremblants, trébucha avant de s'effondrer à cause de ses jambes impuissantes. Il restait alors face contre terre, sa cage thoracique se levant et se vidant lentement, accompagnée d'un sifflement anormal. Il voulait dormir. Abandonner. Lâcher prise. Morphée l'appelait, lui tendait les bras afin de l'enlacer, l'emmener à travers les songes et les contrées imaginaires. Des mondes où eux ne se trouvaient pas. Il se laissa alors aller. Il céda, il avait perdu contre elle, cette divinité était bien trop puissante pour un humain quelconque comme lui. Un simple vivant... ? Il repensa aux morts qui dormaient eux aussi. Et si Morphée les emmenait dans le même royaume ? Et s'ils étaient-là, lorsqu'il arriverait dans le monde de la déesse ? Un frisson interminable lui sillonna le dos à cette idée, il ouvra les yeux et

repoussa les mains affectueuses qui se tendaient à l'intérieur de son être. Il ne pouvait pas dormir et il réalisait que cette absence de lucidité avait failli le perdre, car le jour, les morts eux, ne dormaient pas. Ils sortaient de leur cachette, de leur grotte et de leur tanière. Ils se rejoignaient, titubants comme des pantins désarticulés et guidés par un seul et même marionnettiste dont le nom n'était autre que La Faim. Ainsi, sous les premières lueurs de ce jour inhabituel, ils allaient se regrouper, former une masse de chairs nécrosées, blanchâtres, déchirées, dévorées et pendantes. Leur marche funèbre et silencieuse allait envahir les avenues, les rues, les ruelles et les impasses, telle une manifestation muette de silhouettes étranges. Ils allaient se répandre, comme une gangrène qui rongerait l'humanité. Littéralement.

Il souffla silencieusement. Le salon était vide. Aucun mort n'était entré, et il aurait dû s'en douter. Il avait choisi judicieusement le dernier étage, car il savait que les morts évitaient de chasser dans les hauteurs, les marches des escaliers étant un véritable parcours du combattant pour eux. Il y aurait pu avoir des cadavres animés dans les appartements voisins, c'était même une possibilité aussi probable qu'effrayante, mais il n'avait produit aucun bruit depuis sa venue, et il avait masqué l'odeur de son sang en s'aspergeant de vinaigre blanc sur la quasi-totalité de ses vêtements. Il était persuadé qu'ils ne pouvaient plus le sentir, du moins sentir l'odeur de ce qui les attirait le plus. Ce liquide pourpre qui agissait sur eux comme une drogue qui ne satisfait jamais malgré la douce transe qu'elle pouvait leur livrer.

Une pensée le traversa. Et si la chose était plus maline ? Ils s'étaient auparavant croisés tous les deux, même affrontés, et lui s'était déjà parfumé de cette odeur abominable de vinaigre. Pouvait-elle le traquer en suivant ce camouflage odorant ? N'était-elle pas déjà sur ces traces, ou même au pied de cet immeuble, scrutant les profondeurs des appartements endormis à travers les vitres ?

Il frissonna et tremblait de tous ses membres. Ses intestins se tordaient et un goût de gerbe s'installait dans sa bouche. La peur l'avait pris, commençait à le consumer telles les flammes consumeraient une feuille de papier : rapidement et entièrement. Des larmes montèrent dans ses yeux pour redescendre sur ses joues crasseuses et velues. Son cœur accélérail, martelait ses côtes et poignardait sa poitrine. Cette arythmie cardiaque le força à s'asseoir, lui provoquant des vertiges puissants et des sueurs froides.

Il se tenait droit sur une chaise, et la douleur le força à se pencher en avant, à chercher de l'air, recouvrer une respiration lente et stable, mais il paniquait, la peur avait fini de consumer son être et son âme.

Il tentait d'estomper le visage de la chose de sa tête, visage qui n'en était pas réellement un. C'était plutôt une gueule. Une monumentale gueule démunie de traits, de courbe, de normalité et d'humanité. C'étaient des dents et une longue langue rouge, rien de plus. Voilà ce qui décrivait la chose. Il ferma les yeux pour se vider l'esprit, mais la chose était là, présente en lui, dans l'intégralité de sa mémoire, elle était là et souriait.

Il se leva, brassant de l'air à l'aide de ses mains devant sa bouche pour en aspirer les particules invisibles et préservatrices. Il hyper-ventilait et ses côtes amplifiaient l'étau dans sa poitrine. Sans s'en rendre compte, il poussait des gémissements aigus, et malgré leur faible puissance, ils étaient suffisants pour qu'eux puissent l'entendre à travers les murs. Pour que la chose puisse le retrouver. Il tomba à genoux et se forçait à arrêter sa respiration, ses deux mains devant la bouche. Les larmes cessèrent de couler, sa panique envolée avec elles. L'idée de se faire repérer avait mis fin à sa crise, mais le mal était fait : il entendait déjà les épaules des morts frotter contre les murs. Le temps se transforma, les secondes devinrent interminables et insoutenables. C'est alors qu'il les entendit. Les gémissements.

Les morts étaient enfin réveillés.

Les morts avaient faim.

Les morts arrivaient.

Il cherchait autour de lui une arme, un objet assez lourd et maniable pour briser des crânes et broyer des cerveaux tout en accordant une distance suffisante pour être loin des rangées de dents déchiqueteuses. Il ouvrit une armoire, remplis de denrées en tout genre comme des abricots au sirop, des haricots verts en conserve, des sachets de pâtes et de riz. Pour le survivant qu'il était, c'était une mine d'or. Mais l'heure n'était pas à la survie du futur, car c'était là, c'était à ce moment même que sa vie se jouait, qu'il allait devoir se battre, hurler, malgré le désespoir qui définissait sa situation, c'était à ce moment précis qu'il allait devoir survivre.

Il referma l'armoire et portait son attention sur les placards sous l'évier. Comme il s'en était douté en les ouvrants, les anciens propriétaires de cet

appartement y avaient déposé les classiques produits ménagers. Il se demanda alors s'ils avaient des enfants, et, si c'était le cas, s'ils avaient conscience de leur irresponsabilité en mettant à porter tous ces produits toxiques. Il secoua la tête, ce n'était pas du tout le moment de penser à ce genre de choses futiles, et, dans tous les cas, ces gens étaient sûrement morts aujourd'hui... Dévorés par ceux qui se trouvaient de l'autre côté de ces murs ou bien faisaient-ils partie des monstres qui venaient d'atteindre la porte d'entrée ?

Le claquement des ongles et des phalanges sur le bois de la porte était insupportable pour lui, il raisonnait comme son propre glas. Sa fin semblait imminente, imminente, et il allait accueillir les serviteurs de la faucheuse venus le chercher uniquement armée de ses poings. L'issue du combat était déjà déterminée. Incessamment sous peu, sa silhouette humaine allait se transformer en amas de chairs, de tripes et d'organes, le tout mélangé dans une soupe sanglante que les morts allaient savourer, tout en s'acharnant pour en saisir le plus de matière possible.

—Non !

Avait-il hurlé pour se convaincre lui-même qu'il avait une chance ? Il l'ignorait. Mais il avait recouvré quelques forces pour se défendre. Il se mit à courir dans l'appartement, remuant les affaires abandonnées, et déplaçant les meubles pour établir ses derniers remparts de défense. La dernière ligne protectrice, un dernier espoir de survie. Il poussa le canapé qu'il disposa au pied de la porte, puis il retourna dans le salon pour attraper le bord de la table qu'il tira jusqu'à l'entrée. Elle était massive, de toute évidence du chêne, et cela le rassura. Il fit pivoter la table sur sa largeur et sur la tranche de ses pieds, et poussa le haut de la table pour bloquer le haut de la porte.

Le mur qui faisait face à la porte était adjacent de celle-ci, et la table était désormais parfaitement calée entre les deux éléments. Mais son barrage ne lui satisfaisait pas encore, il manquait des fortifications pour assurer sa sûreté. Il arpentait l'appartement de son regard vif et calculateur et vit au fond du salon, près de la baie-vitrée qui menait à la terrasse, une fine bibliothèque. Il plongea vers elle, réprimant sa peur qui continuait de lui ronger les tripes, et commençait à balayer tous les livres qu'elle portait. Alors qu'il venait de finir de vider la troisième et avant dernière étagère, la porte grinça. Il avait compris, la masse des morts qui s'étaient accumulés dessus devenaient trop importante et la porte menaçait de céder et de laisser

entrer une par une les créatures affamées. Il se hâta, persuadé que la porte allait le trahir avant qu'il ne puisse achever son œuvre. Mais elle tenait. Ainsi il ne gaspilla pas de temps et, sans enlever les derniers livres, il porta la bibliothèque. Il réalisa immédiatement que son idée était inutile, le meuble était bien trop léger, et donc, par raisonnement, trop fragile. Toutefois, il se contentait de ça, il ne pouvait pas s'offrir le privilège de se croire en sécurité. Il arriva à l'entrée, alors que la porte sautait de son encadrement, victime du tabassage des morts, et se mit à la fixer. Tiens bon, répétait-il dans sa tête, par pitié tiens bon. Il installa la bibliothèque entre le canapé et la table non sans mal, et appuya l'extrémité droite vers la porte. Dès lors que la bibliothèque l'eut touché, les morts s'excitèrent et décuplèrent leurs efforts pour faire céder la porte. Mais les fondations tenaient bon.

Il s'éloignait tout en fixant ses défenses de fortune. Il savait qu'elles craqueraient. Lorsque les morts voulaient entrer quelque part, ils y parvenaient toujours, c'était l'horrible vérité que tous les survivants avaient apprise à leurs dépens : rien ne contient les morts.

Il fallait un plan, établir rapidement un repli, une idée, peu importe laquelle, était la bienvenue. Il ne pouvait pas rester ici. Il tournait sur lui-même, s'imaginant des plans allant du suicide pur et simple au combat avec une lampe de chevet. Puis son regard s'arrêta sur la terrasse. Il vit à travers les vitres le messenger de la mort qui était désormais au centre de son horizon, et il lui semblait à présent que le soleil lui souriait. Pas un sourire bienveillant non. Un sourire moqueur, qui le narguait. Il percevait même en lui les paroles du messenger : je t'avais pourtant prévenu, dès lors que je suis apparu. La fin est là, car il est autant impensable d'arrêter les morts que ma montée dans le ciel. Tel un baroud d'honneur, il fit un doigt d'honneur au soleil et cracha dans sa direction. Il avait choisi, la peur n'aurait pas raison de lui et il trouverait un moyen de se sortir de là. Il courut vers la baie-vitrée qu'il ouvrit, alors que les grincements de la porte s'étaient transformés en hurlements. Il avait eu assez de lucidité pour penser à refermer la baie derrière lui.

Le vent le frappa sans attendre, et le froid le congela. L'hiver était bel et bien là et il ne comptait pas l'aider dans sa fuite. Il s'approcha de la rambarde et plaqua ses mains sur l'acier gelé. Il scruta les alentours, avec l'espoir naïf de voir apparaître une échelle qui l'emmènerait vers le sol... Ou

le toit. Mais il n'y avait rien. Seulement les autres terrasses, situées à environ 3 mètres de celle où il se trouvait. Il pensa un instant à tenter le grand saut pour rejoindre l'une des terrasses. L'idée de mourir en tombant lui plaisait bien plus que de se faire dévorer dans d'inhumaines souffrances. Il s'écarta du bord, et se mit à paniquer. Il sentait qu'il n'allait pas réussir à atteindre l'autre terrasse. Alors qu'il commençait déjà à réfléchir à d'autres alternatives, un craquement sourd le fit pivoter : les morts étaient entrés et dévastaient tout sur leur passage. Ils se montèrent dessus, écrasèrent leurs congénères contre les murs et hurlèrent à la mort. Lorsqu'ils le virent, leurs yeux s'arrêtèrent, leurs mouvements se stoppèrent, tels des jouets que l'on aurait éteints. Il ne bougeait pas et les fixait lui aussi, attendant sans savoir pourquoi, que les morts agissent les premiers. Le cadavre le plus proche de la baie-vitrée posa un pied devant lui, attendit quelques secondes, dressa le bras devant lui comme pour pointer du doigt l'humain qui se trouvait devant lui, et sa tête bascula sur le côté dans un craquement d'os dérangeant. Ils se regardaient dans le blanc des yeux, tels deux ennemis qui attendaient la charge de l'autre, et, alors que le temps semblait se confondre avec l'infini, le mort se mit à gémir.

L'être vivant se mit à courir en direction de la rambarde alors que les êtres morts s'abattirent sur les vitres, se brisant sans résistance à l'impact. Il escalada la rambarde alors que des centaines de doigts tentèrent de l'attraper, et il sauta... Au milieu de l'espace qui séparait les deux terrasses, il comprit qu'il aurait éventuellement dû suivre le plan du suicide, car, alors qu'il tendait les bras pour saisir la nouvelle rambarde, trois morts sortirent de l'appartement et se dirigèrent vers lui pendant que ses doigts s'agrippèrent désespérément pour ne pas tomber dans le vide.

Sans regarder en dessous de lui, il savait que la chute serait mortelle.

Il regarda devant lui, les trois morts étaient désormais dix.

Il ferma les yeux.

Ses doigts lâchèrent prise.

Il tombait.

Il hurlait.

Le soleil riait.

PARTIE 1

PROMESSE

« L'apocalypse commence par le soleil qui se lève à l'ouest et fini par anéantir tout le reste. »

Salim Boudiaf.

1. Une demande spéciale

L'après-midi s'entendait, presque immortel. Les flocons avaient cessé de tomber en fin de matinée et avaient déposé sur la terre une robe blanche en coton, dans laquelle les enfants avaient déjà tracé leurs sillons pour fabriquer des bonhommes de neige et dessiner des anges. C'était une journée agréable, fraîche, il allait de soi, mais le vent s'était calmé ces derniers jours et il n'était pas rare de voir des familles et des couples du troisième âge se promener pour profiter de la journée qui s'offrait à eux. Le village était calme, silencieux, la neige sur la route ayant dissuadé la plupart des chauffards d'embarquer dans leur voiture. Seul le rire des enfants résonnait dans les rues, alors qu'ils se livraient une bataille de boule-de-neige digne des plus beaux champs de combats.

Adrien était là, assis devant sa maison, dans cette chaise à dossier penché qu'il appréciait tant. Il admirait le spectacle qui s'offrait à lui et gravait cette image dans sa tête. Il avait oublié depuis longtemps comment s'amuser, comme les enfants du quartier, cette innocence angélique qui réchauffait les cœurs des villageois qui regardaient à travers leurs fenêtres. Il frappa sa cigarette pour en faire tomber la cendre et la porta à sa bouche pour en tirer une bouffée. Fâcheuse habitude. Il en était conscient, mais au plus loin dans ces souvenirs, il ne se souvenait pas du temps où il ne fumait pas.... Depuis la mort de ses parents. Il croisa les jambes, attrapa son café dont la chaleur faisait s'élever dans le ciel une épaisse vapeur qui dansait et ondulait dans les airs avant de disparaître.

La porte s'ouvrit. Il ne se retourna pas, il savait parfaitement qui allait apparaître à ses côtés. Elsa était prête, emmitouflée dans son épais manteau rouge et le visage caché sous son bonnet à pompon qu'Adrien trouvait tellement ridicule. Elle s'approcha discrètement, pensant que son frère ne l'avait pas entendu, et lui sauta dans le dos pour l'embrasser sur la joue.

—Bonjour ! S'écria-t-elle.

—Tu es bien matinale, dis donc !

—Les gamins n’arrêtent pas de crier, je n’arrive pas à rester au lit.

—C’est un jour de neige, c’est normal. Les enfants s’amusent.

—Oui bah moi, je voulais faire une grasse matinée.

Adrien gratta son menton barbu et souriait. Ils restèrent côte à côte, sa sœur appuyée sur le dossier de sa chaise, profitant de la bataille qui se déroulait dans le terrain face à leur maison.

- Tu n’as pas envie de les rejoindre ? Lui demanda-t-il, ça pourrait être amusant.

Elsa pouffa et se dégagea du dos de son frère.

—J’ai 15 ans, tu crois vraiment que j’ai envie de jouer avec des gamins ? J’ai plein d’autres choses à faire bien plus intéressantes. D’ailleurs...

Adrien remua sur sa chaise. Il s’était attendu à cette conversation depuis plusieurs jours, et avait tout fait pour la repousser, mais elle était imminente et il n’allait pas pouvoir la retarder plus longtemps. Il tira sur sa cigarette, expira la fumée qui lui remonta dans l’œsophage et la bouche puis écrasa son mégot. Il tenta d’adopter sa voix la plus paisible et attrapa la main de sa sœur.

—J’y ai réfléchi oui, admit-il, et je t’avoue que je ne suis pas vraiment serein à l’idée de te laisser partir toute seule.

—Je ne serai pas toute seule, se défendait-elle, je serai avec Charlotte et Annabelle ! On pourra très bien se surveiller les unes et les autres.

—Ce n’est pas que je ne vous fais pas confiance, Elsa. Et j’aimerais réellement te répondre oui, mais je n’aime pas savoir que vous voulez y aller toutes seules, vous êtes jeunes.

—Charlotte a 17 ans !

—Oui et ? Je connais cette Charlotte et tu sais aussi bien que moi qu’elle n’est pas du genre à éviter les problèmes.

—Tu trouveras n’importe quelle excuse pour me barricader à la maison de toute manière.

Adrien esquiva le regard soutenu et implorant de sa sœur. Il voulait réellement lui faire plaisir, mais il était responsable d’elle depuis tellement d’années qu’il avait développé un instinct paternel et sur-protecteur. Il prit

son paquet de cigarette, en extirpa une pour l'enfoncer entre ses dents et l'alluma.

—Tu oses me parler de responsabilité alors que tu n'es pas capable de prendre soin de ta propre santé...

L'argument était recevable, Adrien se l'avoua sans lui répondre. Mais il ne comptait pas céder pour si peu. Il se leva, agacé par l'insistance d'Elsa, et se mit à faire les cent pas.

Il se remémorait le début de cette histoire, datant de la semaine dernière. Elsa était venue le voir alors qu'il travaillait dans son bureau, à la maison, et semblait avoir une nouvelle pénible à lui annoncer. Il avait posé le dossier qu'il tenait dans sa main, mit son écran d'ordinateur en veille et, tout en restant assis, s'était retourné pour considérer sa sœur, les bras croisés et la mine sévère. Il ne parla pas, l'invitant d'un regard à commencer. Embarrassée, elle ne tenait pas sur place, comme un enfant qui avait envie d'uriner depuis un long moment. Elle scrutait le sol, incapable de soutenir le regard de son frère, puis elle souffla et leva la tête, désormais calme.

—Je peux te demander quelque chose ? Avait-elle dit sans détour.

—Je t'écoute.

Elle commençait à marcher dans le bureau, s'arrêtant devant les diverses décorations murales comme si elle les découvrait pour la première fois. Adrien s'impatientait et observait les déplacements incessants de sa sœur.

—Elsa, j'ai du travail qui m'attend. Alors sois-tu accouches, soit on en reparlera une autre fois.

—Il y a un concert, lâcha-t-elle précipitamment en se retournant pour lui faire face, à Paris. Avec les...

—Non.

Adrien avait été plus sec qu'il ne l'avait voulu, et regretta instantanément en voyant le visage de sa sœur se décomposer avant de se transformer en une grimace de déception, d'incompréhension et de tristesse.

— Mais je n'ai pas eu le temps de t'expliquer, pourquoi...

— Je t'ai dit non, l'avait-il coupé une seconde fois d'un ton plus doux, tu vas me demander si tu peux y aller avec Charlotte et Annabelle, c'est ça ? Te laisser prendre le train pour Paris, toute seule avec tes copines, sans

pouvoir être là pour faire attention à vous, c'est hors de question. Vous n'êtes pas assez grandes pour ça.

—Tu te moques de moi ?! Mais que veux-tu qu'il nous arrive ?!

—Énormément de choses, les gens ne sont pas tous normaux tu sais.

—Toi et ta paranoïa ! Tu es toujours comme ça avec moi ! Même les parents de Charlotte et d'Annabelle sont d'accord ! Tu pourrais faire un petit effort et me faire confiance pour une fois, non ?!

Il s'étonna de la réaction de sa sœur, elle ne lui avait en aucun cas répondu ainsi. Pourtant, il ne lui en voulait pas, il était conscient qu'il protégeait trop sa sœur, et ça depuis qu'il en avait la responsabilité, depuis qu'ils furent orphelins. Il s'enfonça dans son siège, laissa tomber ses bras et soupira.

—Je veux bien y réfléchir, d'accord ?

Le visage d'Elsa s'illumina.

—C'est quand ton concert ? Reprit-il.

—Dans deux semaines.

—On en reparlera la semaine prochaine alors.

Elsa se satisfaisait de cette réponse, c'était un progrès notable pour son frère. Elle sauta sur lui pour l'embrasser et le serrer contre elle. Elle le remercia, descendit de ses genoux et s'échappa du bureau.

-Je te laisse bosser tranquille ! Cria-t-elle en fermant la porte.

Adrien resta plus de dix minutes à fixer la porte close qui lui faisait face. Comptait-il réellement y réfléchir ou sa décision était-elle définitivement négative ? Il l'ignorait lui-même.

Il se retourna, repris son dossier et commençait à en étudier les pièces diverses. Son travail demeurerait le meilleur moyen de penser à autre chose, à s'ôter les sombres idées qui le traversaient.... Sa sœur se faisant enlever, sa sœur se perdant dans Paris et ne retrouvant pas son chemin.... Il saisit la première feuille du dossier. Un article en anglais, simple et court. Il se mit à sourire et entama la traduction en français. Cela faisait trois ans qu'il exerçait le métier de traducteur, et cela lui plaisait. Il avait déjà traduit une trentaine de romans, d'innombrables articles de presse (principalement des thèses et des articles scientifiques), et quelques nouvelles. Sa sœur hurlant

son nom pour qu'il vienne la chercher. Il secoua la tête et se concentra sur l'article.

Aujourd'hui, il devait prendre une décision.

—Oui.

Elsa s'arrêta alors qu'elle regagnait la maison, certaine de la réponse de son frère. Avait-il vraiment dit oui ? Ou était-ce la voix d'un enfant qu'elle avait entendu ? Elle se retourna et attendait, l'espoir grandissant en elle.

—Je veux bien te laisser y aller. J'irai chercher les billets de train ce soir à la gare, tu me donneras les horaires que les filles ont pris. On prendra la place de concert sur Internet.

Elsa ne savait pas quoi répondre. C'était comme si elle parlait à une autre personne, et cela l'effraya un peu. Elle se mit à courir pour prendre son frère dans ses bras et ne parvint pas à contenir des larmes de joie.

—Merci, merci ! Tu es le meilleur !

Il ne répondit pas, incapable d'en dire plus, et caressait les cheveux de sa sœur. Elsa se dégagea de l'étreinte de son frère et rentra à l'intérieur en quête de son écharpe pour pouvoir s'aventurer dehors. Adrien la fixait, se demandant s'il avait pris la bonne décision.

2. Un enfant un peu trop intrépide

Le bruit de la neige était enivrant. L'enfant adorait le son que ses bottes produisaient à chacun de ses pas. Il se mit à courir, et s'arrêta brusquement, déçu que la rapidité atténuait les sons produits. Il contemplait autour de lui l'immense mer blanche, ses yeux brillaient, éclairés par les rayons du soleil qui se réfléchissaient sur la neige, il était ivre, ivre de joie.

Il marchait pendant plusieurs minutes le long du parc où d'autres enfants se livraient une bataille de boule-de-neige ou fabriquaient encore et encore ces basiques bonhommes. L'un de ces derniers l'étonna. Il s'arrêta à proximité en tentant de deviner à quoi il lui faisait penser. C'était des grands qui étaient en train de le façonner et l'enfant s'étonna de la mocheté de leur œuvre. Alors qu'il fixait indiscretement les ados, l'un d'entre eux vint à lui, énervé.

—Qu'est-ce t'a à nous mâter le mioche ? L'agressa-t-il sans retenue.

—Je ne comprends pas à quoi ressemble votre bonhomme, répondait l'enfant sans se sentir intimidé.

—Tu n'as jamais vu une bite des neiges ou quoi ? Aller, file avant que j'ten claque une.

L'enfant se mit à courir, soudain conscient de la menace qui pesait sur lui. Il arriva loin du parc en peu de temps et s'arrêta lorsque ses jambes commençaient à souffrir, une vive sensation de brûlure dans les muscles.

Il se pencha en avant pour reprendre son souffle, il n'avait pas couru aussi vite depuis bien longtemps. Quel imbécile ce mec, pensait-il. Il se redressa et regardait autour de lui. Il était arrivé dans la rue des maisons vétustes. C'était plutôt une impasse en réalité, une courte route en état calamiteux qui s'enfonçait en descente vers la forêt et qui faisait demi-tour pour remonter vers les hauteurs du village. Les maisons épouvantaient moins l'enfant recouvertes ainsi de neige. Généralement, il ne s'en approchait pas. Ses copains n'arrêtaient pas de dire qu'il n'y avait que des monstres et des sorcières qui squattaient ses maisons, et qu'il fallait être fou pour y aller. Comme si, lui, il y croyait, aux monstres ! Il riait tout seul, en haut de la route, et décida de s'aventurer vers la forêt.

La première maison devant laquelle il arriva était silencieuse. D'une couleur rougeâtre, le blanc de la neige s'associait parfaitement avec elle et la bâtisse ressemblait alors à un immense bonnet de Noël. Il rit à cette pensée. Il n'avait pas peur, non, au contraire, il se sentait bien ici. C'était

paisible, il n'y avait pas d'enfants qui se lançaient des boules-de-neige, il n'y avait pas de grands pour faire des obscénités et le chasser avec violence. Les monstres, c'étaient plutôt eux.

Il poursuivait sa descente, passant devant une maison dans un bien pire état que le bonnet géant. Les vitres de chaque fenêtre étaient toutes cassées, les murs n'étaient faits qu'à partir de planches recouvertes de gel et dévorées par le temps. La porte d'entrée était inexistante, et la neige s'engouffrait à l'intérieur de la maison. Le soleil se dissimula derrière un épais voile blanc et la luminosité extérieure diminua en un fragment de seconde, comme si le géant de lumière s'était fait avaler par les nuages. L'enfant remarquait que, lorsqu'il faisait un peu plus sombre, cette maison lui faisait peur. Malgré ses tremblements, il ne parvenait pas à regarder ailleurs que le couloir de l'entrée qui était désormais plongé dans le noir. Il lui semblait apercevoir une forme, une silhouette, quelque chose de malsain, se dessiner au fond du couloir. Il se remémora alors des avertissements de ses amis : des sorcières et des monstres. Était-ce finalement vrai ? Non, il ne comptait pas se faire avoir, il était petit, mais il savait que les monstres, ça n'existait pas ! Mais il y avait effectivement quelque chose dans cette maison, quelque chose d'inquiétant. Il avait l'impression que des mains effroyables et invisibles s'étiraient depuis la noirceur pour l'attraper et l'entraîner dans l'obscurité pour que les monstres puissent le dévorer. C'était envoûtant, déroutant et intrigant. Il avança d'un pas. En était-il seulement capable ? Entrer à l'intérieur de cette maison et prouver à ses copains qu'ils avaient tort ? Peut-être. Il avança à nouveau, son cœur suivi le mouvement et accélérail. Les muscles de ses jambes ne le brûlaient plus, il n'entendait plus rien, ne sentait plus le froid s'abattre sur son visage. Il était captivé. Les ténèbres l'attiraient, et il allait bientôt appartenir aux ténèbres. Il arriva au seuil de l'entrée et entendait alors le vent s'engouffrer dans la maison pour émettre un sifflement aigu et lointain. Du moins, était-ce vraiment le vent ? N'était-ce pas l'appel de ces ténèbres, ou même ce monstre qui l'attendait à l'intérieur et qui lui demandait de s'approcher un peu plus ? Il frissonna et entra.

Le couloir était encore plus lugubre depuis l'intérieur. De nombreux déchets jonchaient le sol, comme des canettes de bière, du plastique, des crottes de rats, et même, remarqua l'enfant, un drôle de ballon blanchâtre dont on n'avait même pas pris la peine de gonfler. Il refusa d'y toucher.

Il marchait dans le couloir, doucement, et le bruit de ses pas sur le sol avait une tout autre résonance en lui : ce n'était plus le croustillement de la neige qui l'amusait tant, c'était un grincement, long et grave, qui perforait son corps comme un poignard, gelant sa colonne vertébrale et l'obligeant à chaque fois à s'arrêter pour fixer le fond du couloir. Le monstre était-il là ? Attendait-il que l'enfant passe à côté de lui pour le saisir par les chevilles et l'entraîner dans sa tanière ? Non, je suis déjà dans sa tanière. La peur était en lui, elle lui rongeaient les tripes et lui faisait prendre brutalement conscience que son idée ressemblait à un suicide. Il ne bougeait plus, droit, attentif, il scrutait les ombres qui semblaient se mouvoir à travers les abysses. Le sifflement s'était arrêté, le vent était tombé... Le silence était désormais maître de la maison. L'enfant tremblait et transpirait, plus les secondes passaient, plus il regrettait son idiotie et son courage inconscient. Il pleurait, les larmes étaient gelées sur ses joues, et il se mit à renifler mécaniquement. C'est là qu'il respira l'odeur. Elle n'était pas présente quand il était rentré dans la tanière, il l'aurait senti immédiatement. Ce parfum très désagréable au début et qui s'adoucissait dans les narines, avec une sorte d'odeur...D'orange. Cette odeur inédite, autant dérangement qu'elle était étonnante. La distraction que l'odeur lui avait offerte lui fit oublier un instant sa peur, il se mit à bouger, tout d'abord un mouvement bref de jambe, puis un pas, et il se mit à courir en hurlant. Il lui semblait avoir entendu le monstre le pourchasser, arracher les planches des murs à l'aide de ses griffes et à grogner sa faim à travers sa grande gueule. Mais l'enfant était arrivé dehors sans qu'aucune patte ne l'attrape. Il se retourna pour inspecter l'entrée. Elle était vide. Pas de monstre, pas de patte velue, pas de planche arrachée. Il était seul avec la maison. Il se mit alors à rire, tout d'abord parce que ses nerfs venaient de l'abandonner, puis en pensant à sa panique. Lui qui se prenait pour un petit garçon vaillant, il avait trempé son pantalon d'urine. Des idées claires lui revenaient. Il réfléchissait déjà comment rentrer chez lui sans que quelqu'un ne puisse remarquer qu'il s'était fait dessus. Il allait passer à la lisière de la forêt, en empruntant la rue des grandes fleurs. Puis, lorsqu'il apercevrait la rue Georges Sand, il allait remonter à travers le champ pour rejoindre cette rue, pour ensuite passer derrière les maisons jaunes sans se faire voir. Enfin, il allait atteindre l'impasse des saules, et verrait sa maison après la petite bute. Il n'aurait qu'à entrer par-devant, dire à sa mère qu'il allait prendre une douche

chaude parce qu'il était congelé, et elle, oh oui, il savait qu'elle allait lui dire de ne pas mettre de la neige dans les escaliers.

Il riait, son plan était parfait et c'était ce qu'il allait ainsi faire. Il s'étonna un instant que l'odeur était présente à l'extérieur, puis il se mit à marcher en se disant que c'était naturel.

C'est alors que deux mains froides l'attrapèrent et l'entraînèrent.

3. Les choses

Adrien sortit de la gare, les billets pour Paris dans sa main. Les voyageurs, pressés, couraient autour de lui pour tenter d'obtenir leur train qui partait dans quelques minutes. Il y avait toutes sortes d'individus : des hommes d'affaires, reconnaissables par leur costume bon marché et leur mallette noire, des familles complètes, dont le père portait la quasi-totalité des valises pour que les autres membres de la famille puissent avancer plus vite, des militaires, dont le visage fermé et neutre témoignait leur routine épuisante, et les autres, les fantômes, ceux qui n'avaient pas réellement d'identité physique et qu'on ne regardait même pas. Ceux-là étaient invisibles aux yeux de tous, et Adrien se disait que c'étaient bien eux qui avaient le plus de chance. Il y avait aussi des sans domicile fixe, si nombreux qu'en l'espace de cinq minutes, alors qu'Adrien fumait sa cigarette devant le hall, trois d'entre eux l'abordèrent pour lui réclamer des pièces ou une cigarette.

Il écrasa son mégot par terre. La fraîcheur était tombée sur la ville, après que le vent s'était calmé. Adrien sentait alors cette odeur, très particulière, dont le seul côté agréable était celui des agrumes. Il fit le rapprochement avec les travaux sur la grande avenue, c'était même hautement probable selon lui. Les ouvriers devaient avoir touché à une canalisation ou à un tuyau et libérer une sorte de gaz pas très agréable pour la population. Et s'il était toxique ? Non, il s'enleva cette idée de la tête. S'il s'agissait d'un gaz toxique, la ville n'aurait pas été aussi paisible et il y aurait déjà eu des victimes.

Le passage d'un train le tira de ses songes. Il se dirigea vers sa voiture, esquivant de peu un SDF qui s'apprêtait à lui réclamer une cigarette.

Il grimpa dans la 206, et s'installa devant le volant. Sans savoir pourquoi il ne démarra pas tout de suite, il restait là, sur le parking, où sa place était pourtant convoitée par plusieurs voitures qui voulaient déposer un proche ou en récupérer un. Il alluma une nouvelle cigarette et entrebâilla la fenêtre. Il était fumeur, mais Elsa ne l'était pas, et elle haïssait l'odeur de la fumée qui s'imprégnait dans les tissus. Elsa. C'était ça, il éprouvait l'envie de l'appeler, une impression idiote, mais qui lui semblait importante. Il sentait

que quelque chose ne tournait pas rond, un élément qu'il ignorait, mais que son esprit avait pourtant détecté. Était-ce l'odeur ? Peut-être. Il secoua la tête en jugeant cette idée absurde, mais il fouilla tout de même sa poche pour en sortir son téléphone portable et appela sa sœur.

Première tonalité. Pas de réponse.

Deuxième tonalité. Sa jambe se mettait à sautiller nerveusement.

Troisième tonalité. Il projeta sa cigarette par la fenêtre.

Quatrième tonalité. Une goutte de sueur traversa son dos.

Cinquième tonalité. Elsa décrocha.

—Adrien ? Avait-elle uniquement dit d'une voix tremblante.

—Oui, répondit-il sans faire attention à son timbre de voix, j'ai les billets c'est bon. Heureusement que tu es jeune, ce n'est pas donné d'aller à Paris de nos jours ! Mais bon, vu que tu as moins de 25 ans, les tarifs sont réduits. Je t'ai pris des places en première classe, vu que je ne connaissais pas les places de tes amies, au moins tu voyageras dans la...

—Adrien, il y a des choses dehors.

Adrien s'arrêta. Son cœur aussi, le temps d'un instant. Il endura une vive douleur dans la poitrine et la phrase qu'avait prononcée sa sœur résonnait en lui. Des choses. Qu'appelait-elle des choses ? Les pires scénarios s'écrivaient dans sa tête. Il voyait des silhouettes, des ombres, des démons, des voleurs, et bien d'autres êtres malveillants qui marchaient autour de leur maison. Essayaient-ils d'entrer ? Que voulaient-ils ?

—Des... Des choses ? Répétait-il, incapable d'articuler d'autres mots.

—Je ne sais pas ce que c'est ! Au début, je pensais que c'étaient les voisins, ou des passants, mais il y en a eu de plus en plus. Ils semblent... Perdus.

—Perdus ? OK on vit en campagne à plus de trente minutes de la ville, mais il y a du réseau chez nous, ils peuvent retrouver leur route avec le GPS de leur portable.

Il savait qu'il faisait exprès de ne pas comprendre. Il ne le voulait pas. Ces gens étaient perdus, voilà tout ! Cela arrivait aux meilleurs d'entre nous, et chacun de nous s'était déjà perdu au moins une fois dans sa vie. En ce qui concernait le cas actuel, c'était sûrement un bus de touristes qui

s'était égaré dans le village et, le conducteur, le temps de retrouver son chemin sur la carte, avait libéré les passagers aux membres endormis pour qu'ils puissent marcher un peu. C'était ça, Adrien en était persuadé.

Tu te mens, lui dit alors une voix dans sa tête qui n'était pas la sienne, tu te mens à toi-même.

—Non, pas perdus dans ce sens-là ! J'ai l'impression qu'ils... Je ne sais pas, qu'ils errent. Ils marchent la tête vers le ciel, ou certains en regardant le sol. Ils traînent des pieds, et ils vont dans toutes les directions sans regarder vraiment devant eux. J'ai peur, c'est vraiment bizarre Adrien, reviens vite s'il-te-plaît !

—J'arrive. Je te promets que j'arrive le plus rapidement possible.

C'était tout ce qu'il avait trouvé comme réponse. Une promesse. Il allait rentrer, et rien ne pouvait s'opposer à cela. Il actionna la marche arrière et reculait, sans faire attention à la voiture qui attendait derrière lui sa place depuis qu'il était rentré dans son véhicule. D'ailleurs, il n'avait même pas entendu les klaxons répétitifs depuis plus de deux minutes qui lui demandaient de virer son cul de cette place. Il manqua de quelques centimètres de percuter le pare-chocs de la voiture derrière, et, sans se soucier des injures poussées par le conducteur impatient, il passa la première et accéléra, pied au plancher, pour s'échapper du parking de la gare.

Elsa attendait son frère, les pieds joints, le téléphone contre la poitrine. Elle fixait la fenêtre. Elle ne pouvait pas défaire son regard des vitres assombries par le ciel grisé. Les ombres passaient. Elles n'avaient aucun regard, et à aucun moment Elsa ne s'était sentie observée. Mais elle frissonnait. Elle était en proie à une terreur qui ne pouvait être nommée. L'un d'entre eux passa si proche de la vitre que son épaule frappa la vitre, faisant sursauter l'adolescente dépourvue. Elle échappa un cri. Il s'arrêta. Un long moment de silence semblait refroidir l'atmosphère. Elle recula d'un pas, il resta immobile. Il ne la regardait pas, d'ailleurs, que regardait-il ? Il avait la tête penchée en arrière, si bien qu'on avait l'impression que son cou se déchirait lentement et que sa tête sans visage allait tomber le long de son dos. Elle recula d'un second pas, puis d'un troisième. Elle voulait s'enfuir, se mettre à courir loin de cette fenêtre et de cet être effroyable, mais la peur qu'il l'entende était bien plus forte. Ainsi elle prenait soin de poser son pied avec délicatesse afin de produire le moins de son possible.

Un autre pas, l'être ne bougeait pas, sa tête tenait toujours sur ses épaules. Elle s'arrêta net alors que son talon ne touchait pas encore le sol : un de ses congénères l'avait rejoint. Il marchait d'une façon bien plus singulière que les autres. Ses bras dansaient et ses jambes effectuaient de mouvements brefs, imitant un personnage âgé qui n'avait plus la force d'élever les jambes. La courbure de son dos était telle que l'être semblait porter toute la peine et la douleur du monde, c'est pourquoi, après un court instant de peur, Elsa avait pitié de cet être. Elle relativisait... L'inconnu faisait toujours peur, c'était connu, mais avait-elle tenté de comprendre ce qu'il se passait réellement ? Ces choses, peu importe ce qu'elles étaient, avaient peut-être besoin d'aide ? Elles étaient victimes d'un mal inédit que seuls les plus courageux pouvaient guérir. La pitié effaça la peur d'Elsa et elle se mit à éprouver du dégoût pour sa propre personne. Elle qui avait sans cesse prétendu vouloir aider son prochain, qu'elle ne refuserait jamais de tendre la main à ceux qui en ont besoin, peu importe leur apparence physique ou la santé mentale. Non, elle ne pouvait pas reculer et abandonner les êtres de devant chez elle.

Elle posa le talon et son mollet percuta la table basse. Les pieds en bois grincèrent contre le carrelage, provoquant un son strident faible, mais audible. Les êtres qu'Elsa avait pris en pitié tournèrent leur buste face à la maison d'une vitesse presque surhumaine, tels des prédateurs qui repéraient enfin leurs proies, et ils plongèrent sur les vitres, créant une pluie de verres brisés à l'intérieur de la maison sous les cris horrifiés de la jeune fille...

4. Murmures

La main s'évada de la terre froide. Les doigts se tordirent alors que les ongles s'étaient arrachés sans que le sang ne se mette à couler. La terre était remuée, ici et là, formant des tas irréguliers sur la plaine. Les formes s'agitaient, braillant sans émettre la moindre voix, comme si leurs cordes vocales étaient inexistantes. Elles marchaient sans comprendre ce que signifiait marcher, car elles agissaient comme des nouveau-nés : tout était instinctif. La terre qui était d'une blancheur pure était devenue sale, perturbée et déformée par les êtres qui la piétinaient. Certaines de ces entités blasphématrices étaient toujours prisonnières, enfermées encore dans la noirceur de la roche et de la boue, uniquement protégées par des planches de bois plus ou moins en état. D'autres étaient entièrement ensevelies sous des centaines de kilos de terre, et, sans le savoir, elles allaient y rester pour l'éternité. L'une d'entre elle grattait le ciel solide et noir qui se trouvait à quelques centimètres d'elle. Elle voulait sortir, l'odeur le lui avait ordonné. Sortir, marcher, errer. Il n'y avait aucun but à tout cela...

C'était primitif, une nouvelle loi qui régissait ce monde, et dans ce monde, désormais, les morts marchaient parmi les vivants.

À l'instar des squelettes, démunies depuis des années de nerfs, de muscles, de chairs et d'organes pour faire fonctionner au minimum le merveilleux et complexe mécanisme qu'est le corps humain, ceux dont la nécrose n'avait pas atteint un stade avancé s'étaient levés.

Ils marchaient tous, tout d'abord silencieux, puis le premier émis son premier murmure, qui n'était pas plus développé qu'un long son grave qui parcourait les airs autour de lui.

Puis, ils se mirent tous à murmurer, et c'est à ce moment-là que les vivants apprirent leur existence.

5. La vague

Ils étaient déjà là, dans le village, sans que les vivants ne les remarquent avant que la première morsure eu lieu. L'adolescent reculait en gloussant, fier de son pénis fait en neige. Il voulait l'admirer de loin, et même le prendre en photo pour le montrer à ses copains du lycée. Il considérait la distance nécessaire pour obtenir un cadre parfait, et, lorsqu'il estima qu'il était assez loin, il posa un genou dans la neige et attrapa son téléphone pour immortaliser son chef d'œuvre phallique. Tout se déroula d'une rapidité étourdissante. Il perçut tout d'abord un chant grave, de plus en plus puissant, mais sans pour autant être assourdissant, puis les ongles, les phalanges sans peau, les doigts et les mains s'abattaient sur lui et le saisissaient par son manteau. Il n'essayait pas de se défendre, c'était peine perdue, les forces qui l'attiraient l'en avaient dissuadés dès lors qu'il fût projeté en arrière. Les dents entrèrent alors en scène. Elles déchirèrent sa peau, en commençant par celle du visage. La neige autour du garçon misérable avait pris une drôle de couleur rougeâtre, comme ces glaces pillées à la fraise que l'on pouvait trouver facilement dans les fêtes foraines. Il ne parvenait pas non plus à hurler, il était trop tard, les morts lui avaient déjà arraché la gorge et ses cordes vocales. Il ne voyait presque plus rien, aveuglé par la douleur, si intense qu'il ne la ressentait plus. Il vit ses côtes jaillirent de sa poitrine, puis ses intestins se dérouler dans la neige avant que des cadavres bruns ne s'abattent dessus pour les dévorer. Il ne comprenait pas, pourtant, c'étaient ces dernières pensées. Pourquoi ? Mais personne ne lui répondit. Le ciel était toujours impassible, et Dieu l'abandonna aux démons qui l'avaient capturé. Il ferma les yeux. Il n'était plus qu'un tas de viande à moitié dévoré.

Les amis du garçon qui n'en était plus un étaient pétrifiés. Ils étaient trois, et avaient pris la pose pour la photo autour de pénis blanc. Ils étaient désormais figés, comme des statues. Le plus petit, un blondinet au visage désagréable et aux dents de travers, souriait encore, un doigt en dessous du

menton. Pourtant, son ami était devant lui, et s'était fait démembrer et dévoré en moins de trente secondes. Celui qui était derrière l'attraction majeure bougea le premier. Sans attendre ses compagnons, il se mit à courir, aussi vite qu'il le pouvait, mais les morts les avaient déjà encerclés. C'était trop tard pour eux, et dans ce murmure incessant se mêlaient les cris de désespoir. Le blond n'avait pas bougé lorsqu'il fut emporté, celui qui avait tenté de fuir tomba cinq mètres plus loin, écrasé par le poids des morts qui s'empilait sur lui, brisant ses os et transperçant ses organes. Le dernier, le plus imposant et donc, par une logique qui le condamna, le plus lent, parvint à franchir les premiers rangs avant que les mains ne le séparent en morceaux au bord du parc.

Ceux qui se livraient une bataille de boule-de-neige n'eurent pas plus de chance. Ils tentèrent de fuir, l'enfer les avala.

Jacques Danot, l'unique épicier du village, assistait à travers les vitres de son magasin à cette boucherie, impuissant. Ses yeux parcouraient le paysage rouge qui se peignait devant lui, il voyait des enfants se faire dévorer sans hurler, des femmes se faire étripper et des hommes tenter de se défendre, en vain, avant de se faire aspirer par la vague sombre. Il ignorait ce qu'il devait faire. Il pensait en premier temps à saisir son téléphone pour alerter les autorités, mais qu'allaient-ils faire ? C'était l'apocalypse qui s'était abattu ici, et seul Dieu pouvait y mettre fin. Mais ce dieu les avait abandonnés, il avait permis que cela se produise, c'était sa volonté, et Jacques ne possédait pas d'autre choix que de la subir. Il secoua la tête, il devait réagir, et vite, car la vague approchait de son magasin. Il courrait entre les allées, passant des produits ménagers aux liquides, puis il traversait les produits frais, sans ressentir le froid soudain qui l'entourait. Il avait chaud, il transpirait, car chaque seconde comptait avant que les morts ne s'abattent sur lui. Il arrivait auprès du comptoir et de la caisse enregistreuse. Il passa au-dessus sans interrompre sa course et manqua de s'écraser contre les bouteilles d'alcool qui se trouvaient sur le mur en face de lui. Alors qu'il se penchait pour récupérer ce qu'il était venu chercher, la vitre immense explosa. Les morts étaient-là. Il se releva, une vieille carabine de chasse dans les mains, et visa.

Catherine De Delle passa devant l'épicerie en courant. Elle entendit un coup de feu, puis un second, et enfin de hurlements qui se transformèrent en gargouillement atroce. Elle lança un regard hâtif à l'intérieur de l'épicerie :

Jacques Danot n'était plus qu'une épaisse bouillie rouge. Mais Catherine n'avait pas le temps de pleurer sa mort bien qu'ils étaient très proches tous les deux. Elle esquiva un mort lent qui n'avait même pas eu le temps de tendre les bras pour l'attraper, et accélérât. Ses mollets hurlaient et ses chevilles faillirent se tordre plus d'une fois durant sa course contre la Mort. Par chance pour elle, les cadavres étaient trop occupés à dévorer les autres villageois. Un espoir brillait en elle. Grâce à leur sacrifice, elle allait pouvoir s'en sortir, rallier sa maison, saisir ses clés, entrer dans son gros 4x4 qui allait avoir enfin une réelle utilité dans sa vie, et foutre le camp de ce village maudit. Elle se mit à sourire. Oui, pensait-elle presque trop fort, je vais réussir ! Je vais m'en sortir ! Elle franchit la route. Les morts lui avaient fait oublier l'existence de son propre monde. Une voiture la percuta à 120 km/h.

La famille Gathier était parvenue à regagner le monospace familial, alerté par les cris de douleur de leur voisin.

Patrick, le père, était sorti voir ce qu'il se passait quand il revint en panique, hurlant à sa femme Danielle et ses deux filles Julie et Sarah de monter dans la voiture.

—Mais qu'est-ce qu'il se passe bon sang Patrick ?! Suppliait Danielle en restant immobile, incapable de bouger. Tu fais peur aux filles !

Patrick la gifla si fort qu'elle tomba au sol. Il la releva en l'attrapant par le col et emmena son visage devant le sien.

—MONTEZ DANS CETTE PUTAIN DE BAGNOLE !

Il n'avait jamais frappé sa femme. L'idée ne lui était, en aucun cas, venue, c'était inconcevable pour lui. Mais à ce moment-là, il avait envie de lui exploser le visage contre le sol. Cette femme de 42 ans était molle et prenait trop de temps pour comprendre. Il retenait sa deuxième gifle et lâcha sa femme. Alors qu'il se retournait pour récupérer les clés du monospace, ses deux filles l'arrêtèrent en le fixant, muettes. Le visage de Patrick se transforma et redevint serein et agréable à regarder. Il se baissa pour arriver à leur hauteur, posa ses mains sur leurs si splendides cheveux bouclés et les serra fort contre lui.

—Papa est désolé, répétait-il, papa est désolé.

Il se releva et empoignant le bras de ses filles pour les entraîner vers la voiture. Il s'empara au passage des clés et passa la porte. Il se retourna à

peine lorsqu'il menaça sa femme de lui défoncer la gueule si elle ne se dépêchait pas. Danielle reçut alors comme un choc électrique, et, pendant que les larmes recouvraient son visage, elle courut vers la voiture. La famille Gathier était à bord, attaché, et Patrick s'échappa de sa place de stationnement. Les morts étaient déjà partout dans les rues, et ils tombèrent sur la voiture, martelant les vitres de leurs mains ou directement avec leur crâne. Les filles hurlaient, imploraient leur père de faire cesser ça, mais Patrick ne répondait pas. Son regard était perdu devant lui, dans la masse de cadavre qui leur faisait face. Ils étaient trop nombreux. Il décida de tenter le tout pour le tout, conscient que s'il faisait demi-tour, il enverrait sa famille à l'abattoir, et accéléra. Le compteur grimpait, il atteignait bientôt les 80km/h.

95km/h. 108km/h. 114km/h. 120km/h.

—Attention à Catherine ! Brailla sa femme en attrapant le bras de son mari par réflexe et écrasant la pédale de frein invisible du côté passager.

Le choc envoya Mme De Delle dans les airs qui était morte sur le coup. Elle ne sentira pas les doigts squelettiques l'attraper et les dents la sectionner. De tous, c'était elle qui avait eu le plus de chance.

Patrick perdit le contrôle et freinait après avoir envoyé sa voisine à la mort. Il tenta d'éviter la marée de mort qui se dirigeait vers lui en tournant sur la gauche, la voiture bascula et s'écrasa sur son flanc droit, broyant durant sa longue glisse une dizaine de morts et de vivants qui étaient déjà à l'agonie. Les morts enveloppèrent le monospace et y pénétrèrent.... Seul Patrick était encore conscient lorsque la famille se fît se dévorer.

Elsa Donatien dégringola au-dessus de la table basse en se retournant alors que les morts entraient dans son salon. Immédiatement, elle éprouva une immense douleur aux côtés, qu'elle oublia promptement lorsqu'elle se releva pour se mettre à fuir. Les morts n'étaient pas nombreux, elle devait en avoir compté environ cinq. Car oui, ce n'étaient pas des êtres qu'elle devait plaindre, c'étaient des monstres qu'elle devait craindre, et il lui fallut une seconde pour le comprendre.

Elle se précipitait vers la porte arrière, esquivant de peu les meubles qui habillaient la maison. Elle regarda en arrière, les morts s'étaient décuplés et ravageaient tout sur le passage. Ils étaient ivres, l'odeur de la chair humaine, le parfum de la peau et du sang d'Elsa les avaient envoûtés et

détraqués. Ils n'étaient plus ces ombres lentes et perdues que la jeune femme naïve avait fixés à travers sa fenêtre : ils étaient la forme physique de l'annihilation et la représentation pure de la rage la plus funeste de ce monde.

Elsa tenta d'ouvrir la porte à large fenêtre centrale avant de se rappeler que celle-ci était constamment fermée. Elle se retourna face aux morts, et vit derrière eux le trousseau de clés qui pendait au mur. Il en était fini d'elle, les morts l'encerclaient, inondaient toutes les issues visibles et bientôt, ils allaient la faire disparaître de ce monde. Son cerveau se verrouilla. Survivre. C'était le seul mot qui guidait désormais ses actions. Elle regarda à gauche, rien, puis à droite, les morts étaient à cinq mètres, il n'y avait aucune solution, et regarda au-dessus d'elle, le plafond était trop haut. Impossible. Survivre. Quatre mètres. Elle regarda devant elle. Au sol, poussé par les mouvements de pieds des morts, un objet cylindrique en métal roulait vers elle. Un morceau de pied de chaise. Trois mètres. Survivre. Elsa plongea. Une main l'attrapa par la capuche alors que ses doigts s'enroulaient autour du pied en ferraille. Elle vit des dents, tâchés de sang, fondre sur elle. 15 centimètres. Elle frappa le mort visage avec le pied et se libéra de son étreinte. Survivre. Les autres morts étaient autour d'elle et elle sentait déjà le contact gelé de leurs membres sur sa peau.

Elle chargea contre la porte et abattu le pied contre la fenêtre.

Survivre.

Les morts l'enveloppèrent et elle disparut dans la masse.

6. Des armoires froides

Ce n'était pas un boulot comme les autres, certains trouvaient ça répugnant, qu'il fallait être complètement fou ou malsain pour désirer exercer cette profession, mais Zack Rifanati adorait faire ça. Il ne se considérait pas d'ailleurs comme quelqu'un de sordide, c'était un métier morbide certes, mais il fallait bien que quelqu'un le fasse. Il aimait être ici, dans cette antre grisée et froide, où il pouvait être seul. Seul était un grand mot, car il ne l'était pas réellement, il était constamment accompagné dans cette pièce, car ils étaient-là, avec lui, et ne disaient rien.

Le docteur Rifanati enfila sa blouse blanche, deux gants en plastiques et un masque dont les élastiques lui passaient derrière les oreilles. Il était paré à travailler. Il avança entre les tables grises et s'arrêta devant le fameux mur à tiroir.

—Bonjour vous tous, commençait-il en souriant à travers son masque, j'espère que vous avez bien dormi, moi oui. Par qui allons-nous commencer ? Justine ? Lucien ? Vous êtes nombreux ce matin. Un vol qui s'est très mal déroulé pour vous, il me semble, n'est-ce pas ? Il se mit à compter les tiroirs en partant de la droite... Quatre, cinq, six, sept. Toi.

Il s'avança vers le tiroir et, en attrapant la barre, tira pour l'ouvrir. Le froid s'échappa du compartiment en une pâle fumée blanche et un homme d'environ quarante ans apparut, habillé d'une robe blanche. Il était d'une

blancheur quasi-pure, ses yeux fermés, son sourire bloqué dans un rictus idiot et ses mains disposées, les doigts croisés, sur sa poitrine, le rendaient presque angélique et serein. Il est bien où il est désormais, pensait Zack, je le vois dans son sourire. Il posa son majeur et son index ganté sur le menton de l'homme pour décaler sa tête sur la droite, mais, avant d'arriver au terme de son mouvement, s'arrêta brusquement, confus.

—Oh ! Je suis désolé, je te manipule, mais je ne connais même pas ton nom ! Laisse-moi regarder ta petite étiquette.

Il se pencha pour accéder au poignet gauche du corps et examina le bracelet de celui-ci.

—Marc.... Enchanté Marc, je suis le docteur Rifanati Zack, je serai l'une des dernières personnes avec qui tu parleras. Les derniers seront ta famille, bien évidemment.... Où sont-ils avec toi ? Dans les autres tiroirs ? Je ne l'espère pas pour eux. Maintenant que les présentations sont faites, je vais déterminer la cause de ton décès, si tu le veux bien.

Il s'écarta de l'armoire réfrigérée et approcha une table à roulettes. Il y glissa le cadavre avec précaution, et retourna avec au centre de la pièce blanche et grise.

—Alors Marc, murmurait Zack en disposant son matériel sur le côté, par quoi allons-nous commencer ? Ta poitrine ? Ton crâne ? Voyons voir ça.

Il releva le drap blanc qui recouvrait la nudité du cadavre. C'était systématiquement un moment inconfortable pour Zack, non pas parce qu'il se trouvait à côté d'un mort non, mais parce qu'à ce moment-là, il découvrait entièrement l'intimité de cette personne, et ça, c'était vraiment perturbant. Il songeait constamment à son adolescence, aux premières fois où il eut découvert le corps nu de ses compagnes et de cette gêne qu'il avait ressenti. Il souriait à cette idée. Décidément, il avait vraiment un problème, il reliait ses premiers coïtes à la mort elle-même. Son sourire s'effaça, il comprit qu'il avait un véritable problème relationnel.

Il secoua la tête, attrapa le scalpel et passera en revue le corps de Marc en comptant un à un les plaies qui recouvraient son torse.

—...Trois, quatre, cinq TOC !

Il se figea net. Ce bruit n'était pas familier. Il se retourna, et explorait des yeux le sol. Avait-il fait tomber un outil par mégarde ? Non, le son n'était pas métallique et le sol était recouvert de carrelage, donc il aurait

spontanément identifié ce bruit singulier. De plus, bien que son ouïe ne fût pas très fine, il savait que cela ne venait pas de vers le bas... Ce bruit venait de derrière lui. Il attendait, cherchait un indice, un élément, comme si celui-ci allait s'afficher sur les murs comme par magie. Il éprouvait un sentiment inédit, quelque chose d'innommable, c'était mauvais, noir, et inquiétant. Son esprit scientifique le fit revenir à la raison et il se remettait au travail.

—Où j'en étais... Oui ! Six, sept, huit, neuf TOC TOC !

Il comprit qu'il n'était pas devenu fou, ce bruit était bel et bien réel. Et il provenait du mur derrière-lui : celui des armoires froides. Le mur des morts. Il s'approchait précautionneusement, faisant un pas chaque minute comme si sa précipitation aurait pu l'entraîner ailleurs que devant le mur. Il arracha son masque et le laissa tomber au sol sans le regarder s'étaler sur le carrelage froid. Son regard était fixé vers les armoires, il ne pouvait le détacher.

TOC !

Zack s'immobilisa.

TOC ! TOC ! TAP, TAP, TAP !

Il rit, il ne comprenait pas ce qu'il se passait. Depuis la toute première fois depuis le début de ses études et l'obtention de ce travail à l'hôpital de la ville, il éprouvait un profond malaise entre ses quatre murs. Que devait-il faire ? C'était la question que ne cessait de passer en boucle au fond de lui. Courir ? Ouvrir un à un les tiroirs pour s'apercevoir que, finalement, l'un des cadavres n'en était pas un et qu'une faute avait été commise ? Cette idée lui brisa sa peur : si quelqu'un était encore vivant là-dedans, il devait le sortir sous peine de mourir de froid. Il se précipita sur le premier tiroir et le tira. C'était une femme, qui avait dû être remarquablement belle dans son vivant. Blondes aux cheveux longs, son visage, malgré le blanc de la mort, était harmonieux et agréable à regarder. Hélas, elle était vraiment morte, ce n'était pas elle qui avait provoqué ce bruit. Il ne prit pas le temps de refermer le tiroir de la blonde et ouvra le deuxième qui contenait un homme vraiment obèse (si bien que Zack se demanda comme il avait réussi à le faire entrer à l'intérieur). Celui-ci aussi était mort. Il se demanda alors s'il n'avait pas tout imaginé, si ce n'était pas son esprit qui lui jouait des tours.

TOC !

C'était le tiroir juste à côté de lui. À sa droite. Il en était persuadé. Il approcha ses doigts de la poignée et constata que ceux-ci tremblaient affreusement, comme si à un moment ou à un autre, ils allaient se briser tous en même temps. Mais ses doigts tenaient le coup. Il écrasa la poignée et tira le tiroir. À peine avait-il atteint la butée pour éviter que le compartiment se décroche de son emplacement qu'une silhouette se leva en avant en hurlant. Zack cria et recula, il regretta immédiatement d'avoir ouvert ce casier et se protégeait avec ses avant-bras devant son visage.

—Ah ! Braillait-il en commençant à pleurer de terreur, non ! Ne me faites rien par pitié !

Alors qu'il s'attendait à ce que la silhouette s'abatte sur lui, il distingua dans le silence de la pièce une respiration qui n'était pas la sienne. C'était une respiration aigüe et sifflante, anormale. Il restait dans cette position sans parvenir à regarder vers le tiroir ouvert, c'était au-dessus de ses forces, mais plus les secondes passaient et que la respiration devenait régulière, plus son cœur recouvrait un rythme normal. Il dégagea sa joue de son épaule tremblante, passa son œil gauche au-dessus pour entrapercevoir la silhouette. C'était une femme, il ne discernait pas son visage, mais il constatait que sa peau reprenait graduellement de la couleur. Son dos montait et descendait à chacune de ses longues respirations. Elle était vivante.

Zack se leva tant bien que mal, il était encore chancelant. Que dois-je dire ? Réfléchissait-il bêtement une fois sur ses pieds, c'est la première fois qu'un de mes morts ne l'était pas réellement ! Il tendit son bras devant lui, comme pour lui effleurer l'épaule qui était pourtant à deux mètres de lui, et racla sa gorge pour retrouver de la voix. Dès qu'elle entendit qu'elle n'était pas seule, la femme cessa de bouger et de respirer. Le temps s'arrêtait entre eux, et la pression devenait écrasante pour Zack. Il décida de briser le silence.

—Euh... Bonjour, a-t-il sobrement dit d'une voix tremblante et chétive, je... Je suis le docteur Rif...

—Le docteur Rifanati Zack, j'ai entendu tout à l'heure.

C'est à cet instant même que Zack comprit qu'elle était réellement vivante. Sa peur s'envola et il se mit à s'inquiéter pour la pauvre femme qui avait été prise pour morte et qui devait être frigorifiée. Zack ne répondit pas

et se mit à chercher de quoi la couvrir. Il vit au fond de la pièce, sur le portemanteau, sa grosse veste d'hiver noire dont la capuche était recouverte de fourrure. Il se précipita pour l'attraper et pour revenir près de la femme.

—Tenez, lui proposait-il d'une voix plus assurée, vous devez mourir de froid.

La femme, sans le regarder, attrapa de ses doigts bleus la veste et l'enfila. Alors qu'elle passait le bras dans la deuxième manche, le drap blanc qui la recouvrait tomba et Zack aperçut l'un de ses seins. Belle poitrine, s'avouait-il.

—Quel jour ? Demanda-t-elle d'une voix murmurante et sans émotion.

—Nous sommes le 12 décembre.

Elle inclina la tête et restait muette. Zack décidait de ne pas la brusquer et de lui laisser le temps de se remettre de ses émotions, après tout, elle revenait d'entre les morts...

—Avez-vous senti une drôle d'odeur ? Continua-t-elle de demander sans relever la tête.

—Une drôle d'odeur dites-vous ? Écoutez, la morgue est séparée par une porte hermétique très épaisse, donc à part les odeurs habituelles de la morgue, je n'ai rien senti.

Zack ne saisissait pas parfaitement la question. Il se demandait en premier temps s'il s'agissait d'un reproche. Éventuellement, sentait-il mauvais ? Mais il savait qu'elle ne parlait pas de ça, c'était quelque chose de bien différent, une odeur particulière sans doute.

—La morgue vous dites ? Questionnait-elle d'une voix étranglée en relevant la tête. Il y a d'autres morts à côté de nous ?

—Comme je vous l'ai dit, nous sommes dans une morgue madame, il a toujours des...

—Est-ce qu'ils sont renfermés ?!

La question embarrassa Zack. Il la comprenait encore moins que celle de l'odeur.

—Renfermés ? Vous êtes dans une morgue, eux comme nous sommes renfermés.

La femme se leva d'un bond et examina la pièce. Elle posa son regard un instant sur Marc au milieu de la pièce puis sur les deux morts allongés sur les tiroirs ouverts juste à côté d'elle. La panique se lisait sur son visage, comme si d'un coup, les portes de l'enfer s'étaient ouvertes devant elle et qu'une armée de démons en sortaient pour la saisir de force et la trainer dans les flammes. Elle se précipita vers les tiroirs et un après l'autre, elle les ferma d'une force dont Zack n'aurait pas imaginé venant d'une femme aussi chétive. Puis elle se tourna vers le centre de la pièce, hésita un instant, puis attrapa la scie qui se trouvait sur le plan de travail à côté du cadavre de Marc. Le docteur contemplait la femme, aussi inquiet qu'abasourdi. Alors que les dents de la scie entrèrent en contact avec le coup de Marc, Zack cavala jusqu'à elle pour l'arrêter.

—Mais que faites-vous bon sang ?! L'interrogeait-il en repoussant sa main de la tête du cadavre et en attrapant son poignet. Vous n'êtes pas bien ou quoi ?!

Elle braqua son visage vers lui. Elle transpirait et son regard était rempli d'instabilité et d'effroi. Il desserra sa main, perdu.

—Je dois le faire, répétait-elle en l'implorant, je dois le faire, je dois le faire, vraiment. Avant... Avant que cet homme ne se relève.

—Qu'il se relève ? Il est mort, madame, il ne se relèvera pas.

—J'étais morte, moi aussi, pourtant, je suis bien là, devant vous, à vous parler.

Il resta muet.

7. La ville de sang

Tout était trouble. Adrien fixait la route devant lui, sans observer le compteur qui indiquait que sa vitesse était bien trop supérieure à celle autorisée. Il devait rentrer chez lui au plus vite, il avait cette impression malsaine, ce goût amère et désagréable dans la bouche, comme s'il avait mangé des cendres. La route était dégagée, il accéléra. Les uniques voitures qui se trouvaient à côté de lui étaient lentes, quasi immobiles par rapport à Adrien et il passait tel un éclair entre elles. Adrien fixait la route devant lui, sans observer le compteur qui indiquait que sa vitesse était bien trop supérieure à celle autorisée.

La ville était calme, seuls les bruits des moteurs troublaient la sérénité de ce monstre de murs et de toits, l'empêchant chaque instant de s'endormir. Elle était toujours éveillée, et ne se calmait qu'une fois la nuit tombée. Une vaste majorité de sa population et des touristes qui en ont parcouru les rues y ont découvert une ville accueillante, chaleureuse, où la plupart des commerçants étaient agréables et sociables, où l'on s'excusait lorsqu'on vous touchait d'un coup d'épaule par mégarde, où tout le monde aidait tout le monde. Cette ville était comme un havre de paix, et les délinquants étaient tellement minoritaires que les derniers individus qui voulaient semer le trouble étaient dissuadés par leur nombre infime.

C'était avant.

L'homme traversa devant Adrien, sans même tourner la tête vers lui quand sa voiture le percuta de plein fouet. Le choc fut brutal. Il fut lourd, expéditif et choquant. Adrien braqua son volant, il était trop tard, l'homme volait déjà dans les airs. Il voyait des voitures, la rue, la route, l'asphalte, le rond-point, les vivants. Tout défila devant ses yeux, il volait dans les airs, c'était léger. Simple.

Adrien était choqué. L'homme avait franchi la route sans regarder, la faute était à lui, il avait été trop imprudent. Il sentait sa culpabilité partir, comme le corps inanimé qui était face à son pare-brise. Il n'y avait rien de plus horrible comme sensation d'avoir tué quelqu'un, surtout quand on était fautif.

110 km/h au lieu de 50 km/h.

Il était responsable de ce qui venait de se passer. J'étais fautif, se disait-il alors que la victime s'écrasait au sol, je suis fautif. Il s'arrêta, l'homme était étalé devant le véhicule, inerte. Il déverrouilla la portière qui grinça longuement, étendit un pied dehors et hésitait. Elsa avait besoin de lui, maintenant, or, s'il intervenait à près de la victime, il pouvait être sûr qu'il n'allait pas rentrer de sitôt... Il allait même finir en prison à cause de son excès de vitesse ! Il ne pouvait pas rester s'il voulait rentrer, il le savait, mais son esprit s'embrouillait à force de réfléchir. Il y avait deux choix qui s'offraient à lui. Le premier était de remonter dans la voiture, refermer la portière et mettre les gaz pour rentrer chez lui en désertant la scène de « crime ». La deuxième était de rester et d'assumer. Et si Elsa avait seulement eu une crise de paranoïa ? Il finirait en prison, car les caméras de la rue l'avaient obligatoirement pris sur le fait, et les autorités avaient simplement à relever sa plaque d'immatriculation pour le retrouver, bilan : meurtre involontaire, excès de vitesse, délit de fuite. Il en aurait pris pour 20 ans minimum, et Elsa devrait se débrouiller et finir certainement dans la rue. Il devait rester.

Il se dressa sur ses jambes et rabattit la portière. Son regard ne pouvait pas se détacher du corps sans vie qui peignait la route de son sang d'un rouge étrangement sombre. Adrien n'avait pas imaginé que le sang d'un cadavre était de cette couleur et une envie de vomir l'assaillit. Il venait de faucher littéralement la vie d'un homme, un père de famille, un frère, un fils. Il marchait lentement vers son crime, sa carte pour l'Enfer. Sottement, il priait de toutes ses forces pour que l'homme ait survécu, mais il savait que c'était impossible, pas à cette vitesse et pas après ce double choc voiture/route. Il était bientôt à côté de lui lorsque l'homme se mit à convulser. Adrien s'arrêta. Un réflexe de mort ? Il cherchait du regard autour de lui les passants pour étudier leur réaction, peut-être était-ce parfaitement naturel qui tremble autant ? Mais il n'y avait personne. Le brouillard de son esprit s'envola comme si un vent infernal l'avait emporté, il revenait à la réalité : les gens hurlaient, courraient, pleuraient, et ce n'était pas à cause de ce qu'Adrien venait de commettre, non. Tous étaient en train de s'entre-tuer. Il apercevait une femme tenter de se réfugier en haut d'un arbre alors que des dizaines d'individus levaient les bras en l'air pour attraper ses chevilles, Adrien retenait sa respiration, il ne voulait pas qu'ils y parviennent, mais la femme glissa de la branche et tomba dans la troupe.

Ce qu'il vit par la suite le tétanisa : ils la dévoraient. Non pas comme un humain mangerait normalement, non, mais comme des animaux affamés qui déchiquettent, qui arrachent et avalent sans mâcher. Ce spectacle abominable était la pire boucherie que l'être humain pouvait imaginer et créer, semblable à une représentation de théâtre destinée au diable en personne. Adrien ne voyait pas les autres femmes et les autres hommes se faire dévorer autour de lui, il ne voyait qu'elle, du moins ce qu'il restait d'elle. Elle n'était désormais plus rien, il n'y avait pas plus que son sang sur le sol et son squelette encore habillé de quelques morceaux de peau et de chair. Adrien n'entendait pas le mouvement derrière-lui, ni même le gémissement long et grave qui résonnait dans les entrailles du cadavre qui se trouvait devant la voiture arrêtée en pleine voie. Adrien pleurait et souriait à la fois sans s'en rendre compte. Je suis devenu fou, je fais un cauchemar, c'est ça ? La folie m'a pris, c'est évident ! Une main empoigna son épaule. Il se retourna et vit deux rangées de dents plonger vers son visage. Prit de panique, il repoussa l'emprise des doigts à l'aide d'un coup de paume placé sur l'avant-bras du cadavre, recula et éleva ses poings pour se préparer à se défendre. En une seconde, il se trouva ridicule. Il identifia immédiatement l'homme qu'il avait percuté. Son crâne était brisé et une partie considérable de son cerveau était exposée à l'air libre, son visage du côté droit avait été dévoré par la route lors du choc, il lui manquait même un œil. Son bras gauche était cassé et son humérus avait percé la peau. Ses jambes étaient elles aussi brisées, il n'y avait aucun doute là-dessus à la vue des angles que ses rotules dessinaient, mais pourtant, le cadavre avançait. À ce moment précis, Adrien savait que ce qui se trouvait devant lui ne pouvait être vivant, c'était un mort-vivant, aussi absurde que cela pouvait être. Et c'est à cause de l'identité de son agresseur qu'il se trouva ridicule, car sa défense était misérable face à lui. Il n'était pas fan des films d'horreur, et encore moins ceux avec des zombies, mais il savait la chose essentielle à savoir obligatoirement : ne pas se faire mordre. Il reculait doucement, examinant les mouvements de son ennemi. Celui-ci était lent, bien plus que ceux qu'ils avaient vu s'attaquer à la femme. Il en déduit alors que les fractures n'immobilisaient pas, mais les ralentissaient et c'était tout à son avantage. Une pensée drôle lui vint à l'esprit : j'aurai dû aller plus vite, avec de la chance, tu n'aurais pas réussi à te relever.

Adrien ferma les yeux moins d'une seconde et prit une décision. Il courra vers la voiture et vit devant lui que d'autres morts venaient dans sa

direction. Cette vision lui donna des frissons glacials dans le dos : c'était une véritable armée qui se dirigeait vers lui, une marée de morts qui fracassaient tout ce qui était vivant sur son passage. Il passa son corps dans l'habitacle du véhicule, se rendit compte qu'il n'avait pas coupé le moteur, ferma la portière et démarra en vitesse. Le cadavre à visage arraché marchait vers la voiture, sans se soucier que celle-ci fonçait sur lui. Adrien l'écrasa sans le moindre remord, il ne voyait plus en lui une victime, mais une menace qu'il fallait éradiquer sans hésiter. Il sortit de la rue et tourna sur la gauche à l'intersection, sans se soucier du feu rouge. La rue qui s'ouvrait devant lui était indescriptible : les morts étaient partout, si bien que l'on ne distinguait plus le noir de la route. Il s'arrêta net, calcula les directions possibles qui lui restaient, et décida de faire demi-tour. Lorsqu'il regarda dans son rétroviseur pour s'assurer que rien n'allait lui bloquer la route, le désespoir le prit : la marée de l'autre rue l'avait déjà rejoint. Il était au centre d'un étau mortel qui se resserrait chaque seconde sur lui et qui bientôt allait le faire voler en éclats de viandes et d'os. Il était fini, la ville était perdue. Il s'écrasa sur son volant en hurlant et en frappant du côté de son poing puis se calma aussi rapidement que la colère était venue. Il pensait à présent à Elsa. C'était des morts qu'elle faisait allusion au téléphone. Ces choses étaient arrivées chez eux avant d'arriver en ville. À l'heure sombre que vivait Adrien, Elsa était déjà probablement morte, car on n'échappait pas aux larbins du diable...

Non ! Il refusait de croire qu'elle était vraiment morte, comme tous les autres autour de lui. Il serra les dents et écrasa la pédale. La voiture brouta avant de partir comme une flèche en direction des morts. Il passa la deuxième, la troisième... Et percuta la première ligne ennemie.

8. Prédications

La femme examinait la pièce dans ses moindres recoins, comme un animal qui cherchait une issue pour échapper, à travers les buissons et les arbres, aux chasseurs qui l'avaient pris en traque. Zack la fixait, inquiet, il ne savait pas quoi penser d'elle. Folle ? Paranoïaque ? Ou bien un mélange des deux ? C'était tout autre chose, car, lorsqu'il la regardait dans ses yeux, il n'y décelait aucune aliénation, uniquement une peur véritable et si puissante qu'elle brillait dans ses yeux bleus. Il s'apprêtait à parler lorsqu'elle le coupa dans son élan

—Il faut que l'on parte d'ici au plus vite, a-t-elle dit d'une voix grave et glaciale, il va nous retrouver, et nous n'avons aucun moyen de lui échapper ici.

—De qui parlez-vous ?

—Vous ne comprendrez pas si je vous l'explique, mais si vous restez avec moi, vous le verrez bien. (Elle le regardait désormais). Tôt ou tard.

—Pouvez-vous au moins m'expliquer ce qu'il se passe ? Pourquoi êtes-vous autant en panique ? Ce sont les morts autour de nous qui vous effraient ?

—Pas du tout. Ce sont ceux qui sont dehors. Mais bientôt, ceux autour de nous vont se lever, comme moi.

—Vous voulez dire que les gens vont revenir à la vie ? Je doute que tous y parviennent, vu l'état de certains...

—Il pourrait s'agir d'un homme tronc qu'il reviendrait à la vie. Vous devez me croire, partons.

Zack ne voulait pas croire à ces idioties, pour lui, il était impossible qu'un mort revienne à la vie. Un mort, c'est un mort, et il ne sera rien d'autre jusqu'à ce qu'il soit mis en terre. Une fois six pieds là-dessous, le

processus de nécrose et de décomposition suivra son cours et les vers le déverseront.

Mais cette femme semblait tellement sincère, et, de plus, elle-même était, il n'y a même pas dix minutes, un cadavre. Ainsi, comment pouvait-il ignorer ses avertissements ? C'était tout simplement impossible. Son regard se posa sur le corps de Marc, puis sur sa tête qui était désormais sur le sol, détaché de son cou. Elle l'avait décapité sans hésiter, sans montrer le moindre dégoût vis-à-vis de son action. Devait-il vraiment suivre une femme pareille ?

—Vous venez avec moi, ou non ? A-t-elle dit en le ramenant à lui.

—Je veux que vous m'expliquer ce qu'il se passe, après cela, je jugerai si je dois vous croire ou non.

Il avait parlé calmement, bien plus qu'il ne l'était réellement, tellement qu'il s'était impressionné lui-même. Elle plaqua ses mains contre la table et le bout de ses phalanges caressait le bras froid de Marc, pourtant, elle n'y fit pas attention. La tête vers le bas, ses longs cheveux dissimulaient son visage. Elle inspira et souffla lentement, comme si elle tentait de contenir une douleur effroyable.

—Je ne peux vous expliquer comment je sais tout ça, avait-elle finalement lâché, car je ne le sais pas moi-même. Je le sais, c'est tout. A partir d'aujourd'hui, tous les humains vont être éradiqués.

Zack reçut un coup dans la poitrine et son cœur était compressé entre ses côtes. À peine remis de ce premier choc que la femme poursuivit.

—Je sais qu'il va y avoir une odeur qui va nous entourer, et que lorsque nous la sentirons, ils seront déjà réveillés et autour de nous.

Ils. Elle avait prononcé ce mot comme si Zack savait de qui elle voulait parler, mais il était complètement perdu. Elle jeta un regard à Zack qui restait silencieux, puis comprit qu'elle devait approfondir pour le pauvre ignorant.

—Les morts, Docteur. Les morts vont venir nous prendre, chacun d'entre nous.

Elle entendit un boom juste à côté d'elle et se redressa d'un coup. Zack était tombé sur le derrière, assommé par ces propos.

—Vous allez bien docteur ?! S'écria-t-elle en allant vers lui.

—Laissez-moi le temps, répondit-il en la repoussant doucement de la main.

—Je vous en supplie, croyez-moi. J'ai vu ce qui allait se passer alors que j'étais moi-même... De l'autre côté. J'ai vu ce monstre aux yeux rouges, entourés de milliers de paires d'œil verts fluorescents. Ils vont tous nous dévorer...

—Pourquoi seriez-vous différentes d'eux alors ? A-t-il soulevé de but en blanc.

Elle ne savait pas quoi répondre, au fond d'elle, elle savait qu'elle ne représentait pas une menace pour l'humanité, mais pour Zack, elle était une morte était revenue à la vie, et ça, c'était effrayant.

—Ais-je essayé de vous dévorer ? A-t-elle commencé.

—Non mais...

—De plus, vous constatez que vous pouvez avoir une conversation avec moi, comme celle que nous avons à cet instant. J'ai vu les morts, et je peux vous garantir que ceux-là ne s'arrêteront pas pour vous parler de la pluie et du beau temps. Ils vous mettront en pièces en un instant pour vous avaler. Alors soit vous vous relevez et vous partez avec moi, soit je vous laisse ici avec vos patients qui ne vont pas tarder à frapper contre les parois pour sortir de leur prison !

Le ton qu'avait employé la femme était plus martial qu'elle ne l'avait voulu, mais elle s'en fichait, elle savait que si Zack restait ici, il allait mourir et elle ne voulait pas avoir sa mort sur la conscience. Elle ne voulait pas qu'un seul humain meurt autour d'elle.

Le visage de Zack altérait d'expression plusieurs fois en moins d'une minute. Il réfléchissait, semblait être terrifié, puis rassuré. Soudain, il posa sa main contre le carrelage froid et se releva avec difficulté. Il s'immobilisa devant elle un instant, abaissa la tête comme un enfant qui essayait de s'excuser auprès de ses parents et tendit la main à la femme.

—Je suis avec vous, mais avant de partir, je voudrai connaître votre nom.

Elle fut étonnée de cette question innocente, aussi simple qu'elle pouvait être. Elle sourit, saisit sa main et la serra amicalement.

—Lyssandre, a-t-elle simplement répondu en secouant sa main.

Ils se lâchèrent, puis ils prirent la direction des deux grandes portes blanches verrouillées depuis l'intérieur. Zack s'approcha du boîtier de commande, appuya sur le bouton vert et les portes s'ouvrirent, laissant entrer la chaleur apaisante de l'hôpital. C'est alors que le binôme le plus inédit de l'histoire sentit ce qu'ils craignaient... Une odeur étrange dans l'air.

9. Instinct primitif

Les murs des immeubles tremblèrent sous la violence des chocs, les vitres vibraient et le sang volait et s'étalait sur la route. Personne ne s'était

arrêté pour admirer le spectacle d'intestins et de chair aériens qui venait de lancer sa première représentation ici même. Aucun être vivant du moins.

Un mort sortait de l'entrée d'un appartement lorsque le premier choc eut lieu. C'était un homme obèse. Sa joue gauche était arrachée et laissait apparaître deux rangées de dents noircies par les restes de la femme qu'il avait dévorée quelques minutes auparavant. Il était torse nu, et, au centre de son abdomen se trouvait un trou béant noir, d'où se déroulaient des mètres d'intestins qui passaient entre les jambes du mort et qui traînaient derrière-lui. C'était grâce à ces derniers que le mort échappa au broyage de la voiture. Son intérêt s'était éveillé en percevant le son d'un moteur à proximité de lui, et donc, par interprétation de la partie de son cerveau encore active, le côté primitif, ce son signifiait la présence d'un être vivant, et donc d'un être à dévorer. Il s'échappait lentement de l'entrée pendant que le véhicule fonçait tout droit vers les premiers morts. La lumière des phares l'envoûtait, le désir de s'en approcher était trop puissant pour y résister. Il enjamba un cadavre inerte auquel il manquait la tête, trébucha en se prenant les pieds dans ses propres entrailles et tomba au sol. La voiture n'était plus qu'à quelques mètres de ses camarades morts, et il ressentit un semblant de jalousie envers eux. Ils allaient pouvoir participer à ce spectacle alors que lui resterait cloué au sol. Il enragea et se mit à ramper en traînant son corps gras et flasque à l'aide de sa main gauche. Il avança de moins d'un mètre, laissant derrière lui une traînée de fluides noirs et épais. Le mort allait atteindre le bord du trottoir lorsqu'il sentit une tension à l'intérieur de son ventre qui l'attirait vers l'arrière. Sans le savoir, et il ne le déduira jamais puisqu'il était désormais privé de son ancienne réflexion humaine, l'un de ses boyaux s'était coincé à l'intérieur de l'immeuble dans le coin extérieur bas de la porte vitrée. Le mort tenta d'avancer sans y faire attention, n'éprouvant aucune douleur. Il planta ses doigts dans le béton, ses ongles s'arrachèrent les uns après les autres. Ses doigts étaient tellement mutilés que le bout de ses phalanges était visible. Le moteur stoppa les efforts vains du mort lorsqu'il passa à côté de lui. Il leva la tête devant lui, vit un éclair noir traverser sa vision trouble et verte avant de disparaître vers la gauche. Le repas lui était passé sous le nez.

Adrien voyait les morts s'approcher de la voiture, du moins, c'était lui qui s'approchait d'eux. Il savait que le choc était imminent et qu'il n'allait pas s'en sortir, les cadavres étaient bien trop nombreux. Pourtant, Adrien était lucide. Il était si calme qu'il se demandait s'il ne s'était pas résigné

depuis longtemps à mourir. La voiture dévorait les derniers mètres qui séparaient la mort de la vie, ce qui dura moins de deux secondes, poussé à 85 km/h, mais pour les deux camps, cet assaut semblait s'éterniser dans le temps. Les morts avaient faim et n'étaient pas patients, il leur fallait de la chair tout de suite, à chaque instant de leur vie d'errance et de chasse, c'était ce qui régissait leur existence, leur but ultime, leur raison d'être. Quant à Adrien, il endurait ses dernières minutes sur cette Terre, et sa conscience le savait et lui avait offert une déformation, une sorte d'allongement de la perception du temps pour lui permettre de vivre ce baroud d'honneur entièrement, sans en perdre le moindre détail.

Quelle vie j'ai menée ? Depuis des années, c'est comme si je survivais déjà face à ce monde. Et c'est comme ça que tout va se terminer... j'ai peur. Non, je n'ai même pas peur, je ne ressens rien en fait. Juste du dégoût pour moi-même. J'ai fait une promesse, et je ne le respecterai pas. J'arrive, Elsa, je vais te rejoindre là où tu es, attends-moi car je ne...

La voiture percuta la masse de morts et tout accéléra.

Adrien se souvint d'un bruit sourd et continu, qui martelait ses tympans par à-coups, puis d'une pluie de verre, de métal et de cette couleur rougeâtre qui l'aspergeait et l'entourait comme une aura.

Un sifflement, aigu, lointain, comme s'il venait de l'autre bout de la ville, c'était tout ce qu'il entendait désormais. Il avait mal à plusieurs endroits, voire partout. La douleur la plus vive qu'il ressentait était dans sa cuisse droite, mais il n'arrivait pas à voir la blessure, encore aveuglé à cause du choc. Il ressentait une sensation déroutante, comme si son corps avait quitté la gravité terrestre, comme si son esprit s'était envolé loin dans l'univers, si loin que le retour était inconcevable. Malgré les douleurs diverses qui le frappaient, il se sentait bien, comme sous morphine.

Des morceaux de verre s'entrechoquèrent. Adrien entrouvrit ses paupières pesantes et tournait la tête avec difficulté sur sa droite. Ce qu'il vit lui glaça le sang. Un mort était en train de rentrer dans la voiture en passant par la vitre brisée du côté passager. Adrien ne comprenait pas comment le cadavre parvenait à se déplacer à l'envers et avec autant de facilités comme si la gravité ne l'affectait pas. Adrien ne voyait plus un mort, mais un véritable démon aux capacités surnaturelles et terrifiantes, et ce même démon était venu le chercher pour l'emmener avec lui. La créature se débattait pour passer par la fenêtre, il gesticulait comme un ver et Adrien

constatait que les morceaux de verre qui étaient encore accrochés à la fenêtre déchiraient sa peau et son corps sur toute sa longueur au fur et à mesure qu'il pénétrait dans l'habacle de la voiture.

Adrien sentit des gouttes froides et grasses tomber sur son visage. De ses doigts tremblants, il essuya sa joue et regardait de quoi il s'agissait : c'était le sang du mort qui coulait sur lui. Cette vision l'horrifica, gorgeant ses veines d'adrénaline, le ramenant enfin à la réalité. Il comprit alors qu'il ne s'agissait pas d'un démon qui pouvait marcher au plafond, mais que c'était lui qui avait la tête à l'envers, retenu uniquement par la ceinture de sécurité. Il ne conservait pas le souvenir de l'avoir bouclé pourtant... Mais il se remercia d'avoir pensé à sa propre sécurité.

Le mort était à moitié entré dans la voiture et grognait en direction d'Adrien, libérant d'entre ses dents de grosses quantités de sang et viandes qui coulèrent sur le siège passager. Adrien devait se libérer et s'échapper de sa prison rapidement, ou il allait terminer en repas pour mort-vivant. La panique le prit et il s'activa. Le mort avait poursuivi sa progression et ses hanches étaient à moitié passées par la fenêtre. Adrien pensait qu'il allait lui tomber dessus, mais le mort n'arrivait plus à avancer et semblait être bloqué par quelque chose à l'extérieur de la voiture. Adrien retourna son attention vers la ceinture, il appuyait sur le bouton pour déverrouiller celle-ci, mais son entrave ne bougeait pas. Le mécanisme était à tous les coups défectueux après l'accident. Adrien insistait et frappait sur le boîtier comme si cela marchait mieux que la méthode douce, mais il n'y avait rien à faire, la ceinture continuait de le maintenir en suspension depuis son siège, la tête à l'envers. Adrien jeta un regard bref et alarmé par les gémissements au-dessus de lui : le mort était toujours bloqué et remuait la partie supérieure de son corps pour essayer de s'approcher d'Adrien en claquant des dents dans sa direction. Ce bruit brisa le soupçon de sang-froid qu'avait encore le prisonnier. Il cherchait autour de lui une solution, son cœur accélérail, martelait ses côtes, il voyait flou et respirait trop vite.

Son regard s'arrêta sur sa cuisse. Un objet fin, transparent et brillant dépassait de sa chair peinte de son propre sang. Sans réfléchir aux conséquences, il attrapa le morceau de verre entre ses doigts qui se mirent à saigner dès lors qu'ils entrèrent en contact avec les parties coupantes du verre, et Adrien tira pour l'arracher de son corps. Il n'avait jamais eu aussi mal de toute sa vie. Il se mit à hurler et serrait des dents pour se contenir et

résister à la folie que la douleur engendrait. Un claquement de dents. Ses yeux déments passèrent du mort au-dessus de lui qui semblait avoir avancé à la ceinture qui elle n'avait pas bougé. Il attrapa la ceinture de sa main gauche et commençait à la couper à l'aide de morceau de verre entièrement recouvert de sang. Ce putain de couteau de fortune glissait dans sa main et il manqua à plusieurs reprises de l'échapper. Il resserra l'étau de ses doigts sur le verre malgré la souffrance que cela lui infligeait et continua sa découpe. La ceinture était à moitié dévorée par le verre sur sa largeur, Adrien voyait un semblant d'espoir grandir en lui.

Un murmure devant lui le menaça, il fléchit la tête (ou la releva, puisqu'il était pendu à l'envers.) et se retrouva face à face avec un autre mort. C'était le gros qui s'était coincé l'intestin dans la porte, Adrien l'avait vu avant de percuter l'armée de mort, et, dans d'autres circonstances, il se serait bien foutu de la gueule de cet enfoiré.

Contrairement à celui qui se trouvait au-dessus, le gros arrivait facilement à entrer dans la voiture en passant par le pare-brise. En quelques secondes, il allait atteindre la tête d'Adrien et allait commencer à le dévorer. Adrien relativisa : ce mort était tellement massif qu'il bloquait entièrement l'entrée par le pare-brise, et donc, pouvait servir de barricade humaine. Il laissait le mort s'approcher, fit comme s'il n'entendait pas les claquements de dents du côté passager et souffla avant de reprendre la découpe de la ceinture. Il devait se libérer avant que le gros ne l'atteigne, ce qui signifiait qu'il devait en finir immédiatement ! Putain, coupe-toi bordel de merde !!! PUTAIN, PUTAIN, PUTAIN !!!

La ceinture céda alors que la bouche du gros s'ouvrait pour plonger sur Adrien, tandis que lui tombait de tout son poids sur le mort. Le choc fut bref et moins brutal que prévu grâce à la masse grasseuse du mort qui atténua l'atterrissage comme un coussin. Adrien vit les dents du gros passer à quelques millimètres de son visage puis s'éloigner alors qu'il tombait contre la portière côté conducteur. L'action qui s'en suivit fût rapide et décisive. Le gros, furieux d'avoir raté son repas de si peu, s'enfonça dans la voiture et menaçait de tomber sur Adrien. L'humain savait qu'il devait agir tout de suite avant que les hanches du mort ne basculent dans l'habitacle. Il s'accrocha au volant, se hissa vers le gros qui lui hurlait dessus et planta le long bris de verre dans son œil aussi profond qu'il le pouvait. Le mort se

figea, ses yeux tournèrent dans ses orbites et, après un dernier murmure presque muet, s'effondra de tout son poids sur le tableau de bord.

Adrien lâcha le volant et retomba sur le dos, il haletait et était fatigué. Sa blessure à la cuisse saignait abondamment et s'ouvrait progressivement au fil de ses efforts. Il fermait les yeux et, alors qu'il voulait reprendre ses esprits, un nouveau claquement de dents lui rappela qu'il n'était toujours pas tiré d'affaire. Loin de là.

Il relava le regard et vu le mort coincé s'approcher dangereusement. Un long dard en verre était planté en dessous de son nombril. Le mort secouait son corps si vite qu'Adrien cru qu'il tremblait. Il remarquait la plaie du mort s'agrandir sur son ventre et des bouts d'intestins commençaient à s'en extraire. Adrien reprit le volant en main, puis, de son autre main désormais libre, se hissa à l'aide du siège. Son visage n'était plus qu'à trente centimètres de la mâchoire claquante du mort éventré. À l'instant même où Adrien passa entre les deux sièges avant avec hâte, la peau tendue du ventre du mort lâcha et d'immondes entrailles se déversèrent à l'intérieur de la voiture. Adrien ne vit pas le corps du mort se plier en deux, comme une boule, et s'écraser du côté passager. Tout ce qu'il voyait, c'étaient les morts à travers les vitres arrière qui avaient encerclé la voiture et qui se mettaient à taper contre la tôle. Il était fichu et il le savait. Il aurait plutôt dû cesser de se battre à l'instant même où il avait repris connaissance.

Prochainement, son corps allait être éviscéré par des dizaines de morts. Prochainement, il ne resterait plus rien d'Adrien Donatien.

Non !

Adrien se précipita, négligeant son corps qui lui hurlait de tout abandonner, il se dressa tant bien que mal sur ses genoux, se faufila entre la plage arrière et le toit alors que les vitres encore intactes à l'arrière droit se brisèrent et laissèrent entrer les bras des morts, et arriva dans le coffre qui était à moitié ouvert. Il s'arrêta cinq secondes, souffla trois fois et inspira longuement avant de pousser d'un coup sec le coffre avec son épaule.

Le coffre percuta sous le menton un mort qui était immobile depuis que le véhicule avait cessé de bouger. Il tomba au sol en crachant un mince filet de sang, mais Adrien ne s'y attarda pas. Un groupe de morts lui faisait face à une distance de trois mètres, mais par chance, aucun n'était assez proche pour l'attraper à peine sorti. Mais sur les côtés, les morts se décolèrent de la

voiture et chargèrent vers lui. Il se mit droit sur ses pieds et chancela, il était fatigué, démuné de force et d'espoir. Les morts s'approchèrent de lui, l'entourèrent, et, au moment où il allait capituler, il vit un passage dans le troupeau de cadavres, étroit et très risqué certes, mais il refusait de lâcher prise et de s'offrir à la Mort. Il leva le talon, projeta son autre jambe en avant, baissa la tête jusqu'à ce que son menton touche le haut de sa poitrine et se mit à courir en hurlant.

Le premier mort qui l'atteignit se jeta sur lui et Adrien le repoussa d'un coup d'épaule. Adrien fut ralenti dans sa course et manqua de tomber, mais il tenait bon et accéléra à nouveau. Subitement, comme si un général mort-vivant avait donné l'assaut, les morts se jetaient tous vers lui. Adrien esquiva une femme en se baissant, puis, à peine relevé, sauta par-dessus un enfant démuné de jambes qui rampait vers lui. Il atterrit, se déporta sur la gauche pour esquiver un troisième mort, senti les mains crochues de plusieurs cadavres le frôler, il hurla une seconde fois et prit un virage abrupt sur la droite. Un mort énorme, bien plus que celui de la voiture, lui barrait la route, les deux bras ouverts sur les côtés pour les refermer sur lui. Putain, il était vraiment immense. La taille du mastodonte sauva Adrien qui plongea entre ses jambes immenses. Il passa de justesse. Adrien sentait qu'il allait bientôt ne plus en pouvoir, l'information était depuis un moment arrivé à son cerveau, mais il se forçait, quitte à crier à pleins poumons, à pleurer, chialer, il allait continuer de se battre. Une femme âgée en robe à fleur à qui il manquait le bas de la mâchoire et un bras plongea sur lui. Il la repoussa d'un plat de sa main et elle tomba à la reverse, trop faible sur ses jambes pour retrouver l'équilibre.

Devant lui se trouvait une voiture d'un vert pomme ridicule, et derrière elle, un mur de mort s'était formé. L'espace entre Adrien et la voiture était désert, c'était sa chance. Il courba son corps en avant, la tête la première, allongea ses pas et accéléra de toutes ses forces. Il sauta alors que les morts sur les côtés allaient s'écraser sur lui, rebondi de l'autre pied sur le capot de la voiture et, avant que la dernière rangée de morts devant lui ne s'abatte sur le véhicule vert, sauta une dernière fois, passant de justesse au-dessus des têtes aux visages défigurés par la faim et la chair à vif. Il croyait que des doigts s'enroulaient autour de ses chevilles et se résigna, mais contre toute attente, ses pieds tapèrent le sol et sans se retourner, Adrien se remit à courir, créant rapidement de la distance avec l'armée de cadavre qui marchait lentement dans sa direction.

Adrien se mit à rire sans le savoir, il avait tellement mal. Mais, putain, il était en vie.

À présent, il fallait fuir, continuer de courir jusqu'à trouver un refuge, un endroit où se reposer avant d'établir un plan pour rentrer chez lui... Et retrouver Elsa. Vivante, morte ou les deux.

Son instinct le plus primitif prit possession de son corps : la survie.

10. Histoire

La terre est souillée. Le sang est versé.

Le drame planétaire que le monde se souviendra comme étant le Grand Retour est survenu sans prévenir, sans que quiconque ne puisse croire un jour que cela arriverait.

La chose aux yeux rouges était là, dans l'ombre, elle guettait l'humanité, du moins ce qu'il en restait, et souriait. C'était un rictus nerveux, instinctif et animal, car la chose ne se réjouissait pas de ce qu'elle voyait. Non, elle n'avait jamais éprouvé le moindre sentiment. Ni le bonheur, ni la satisfaction, ni même le malheur ou la tristesse. C'était une observatrice, elle était LE témoin de la chute des humains, celle qui, si elle avait été dotée de la faculté de parole, aurait pu raconter le Grand Retour de son commencement jusqu'à son terme.

Cette abomination n'allait toutefois pas rester en retrait, car l'un des siens n'était pas revenu comme il aurait dû. Elle allait devoir s'occuper de

lui, et rapidement. La chose grogna et se mettait en route pour retrouver l'erreur des morts.

Lorsque le Grand Retour a débuté, la surprise fut tellement importante que l'humanité en perdit ses réflexes et ses moyens. Les morts avaient frappé avec une stratégie aussi involontaire qu'incontestable et avaient emporté la victoire grâce à cela.

Les Hommes fuyaient dans toutes les directions, oubliant chacun son voisin, son congénère, son prochain. Ils n'avaient qu'un ordre unique en tête, dicté par leur propre cerveau : sauve ton cul. Mais il était déjà trop tard, tous étaient encerclés, pris en tenaille. Certains étaient parvenus à se sauver, à se cacher et, pour les plus malins, établir une défense capable de résister à certains morts affamés. Ces personnes-là représentaient moins de 0,5% des humains, et seulement 0,1 % d'entre eux avaient survécu.

Les historiens, bien des années après le Grand Retour, détermineront que 95% de la population mondiale avait été soit dévorée, soit transformée.

Ce que l'Histoire ne racontera jamais, c'est que la vérité du Grand Retour était bien plus ténébreuse que l'humanité avait pu l'imaginer.

PARTIE 2

SURVIVRE OU PÉRIR

« Désormais, le temps se réduisait pour lui à la seule dimension du présent, un présent tout entier fondé sur la survie, ignorant les sommets de la joie comme les abîmes du désespoir. »

Je suis une légende – **Richard Matheson**

11. Seul dans la nuit

Adrien respirait avec douleur, plaqué contre le mur humide et froid d'une ruelle sombre. Depuis plusieurs minutes, des ombres quasi humaines déambulaient devant lui, sans qu'aucune d'entre elles n'ait eu l'idée de s'aventurer dans un passage aussi étroit.

La ville était devenue paisible. Étrangement, c'était ce détail qui troublait le plus Adrien. C'était trop calme, bien plus que durant sa fuite après l'accident de voiture. On avait l'impression qu'un désastre se préparait au loin, et que les morts murmuraient pour le dissimuler.

Adrien se pencha en avant pour examiner la rue et se rétracta subitement en voyant un mort arriver dans sa direction. Putain, il m'a vu ! Son cœur accéléra violemment. Il entendait les pas du cadavre s'approcher de la ruelle. Il regardait autour de lui, entouré de déchets, dans l'espoir de se procurer une arme de fortune pour se défendre. Là ! Il s'approcha silencieusement d'une poubelle renversée et attrapa une barre de métal qui dépassait des ordures de quelques centimètres. Il tira et la barre, sans résistance, s'arracha de la poubelle. Adrien leva sa nouvelle possession devant lui : bien qu'elle ne fût pas très épaisse, aussi grosse qu'un bâton de colle, elle était lourde et élancée, il ne pouvait rien rêver de mieux. Distance et dégâts, c'était idéal.

Il regagna le mur et se plaqua contre lui un peu trop vite, la secousse lui rappela l'état de son corps. Bordel, il était recouvert de sang et de plaies de toute taille. Il jeta un coup d'œil à sa cuisse qui avait le plus morflé. Le tissu qu'il avait récupéré sur le trottoir pour stopper le saignement était imbibé de sang séché et avait pris une couleur noirâtre qui dérangeait Adrien, car elle lui rappelait celle du sang des morts.

L'idée d'être contaminé lui était venue quand il avait pu s'arrêter après avoir fui l'accident, lorsqu'il avait examiné ses plaies. Il avait reçu du sang de mort sur lui et s'était questionné sur la possibilité d'être infecté par voie cutanée, sans morsure. Trois heures étaient passées depuis qu'il avait trouvé refuge dans la ruelle, et aucun signe de transformation. Il était toujours lui, blessé et fatigué, mais il n'avait pas perdu la raison.

Il empoigna la barre des deux mains, comme un batteur au base-ball, prêt à renvoyer la balle. Le mort arrivait bientôt à l'entrée de la ruelle, et Adrien savait qu'il n'allait pas pouvoir rester ici plus longtemps. Il avait eu la chance de pouvoir s'y reposer plusieurs heures, ce qu'il aurait cru impossible, mais ces monstres ne l'avaient pas remarqué par chance. Il attendait que le revenant apparaisse, il ne respirait plus et son regard était fixe, concentré. La pénombre du crépuscule presque achevé rendait le combat nettement plus compliqué pour l'humain que pour l'inhumain. Adrien s'imaginait déjà loucher son premier coup (qu'il ne devait surtout pas rater sinon ça en était fini de lui), reculer sans se retourner pour esquiver la morsure ou les doigts tordus de son ennemi et se prendre les pieds dans une des poubelles renversées. Le mort se jetterait sur lui et il ne pourrait rien faire. Il secoua la tête. Il n'allait pas loucher son coup, il ne le devait pas.

Le soleil glissait dans le ciel si vite qu'Adrien eu l'impression que des heures étaient passées lorsqu'enfin, le mort était apparu au seuil de la ruelle. Il se décala sur la gauche, à un mètre du mur, le mort ne le regardait pas. Parfait. Sourit, enculé. Il braqua ses bras et la barre en arrière, juste derrière ses hanches, et de toutes ses forces, il propulsa l'extrémité de la barre vers le front du mort qui fit un salto en arrière, le coup emportant la moitié de son crâne. Le cadavre semblait en être un réellement désormais, mais Adrien n'était pas certain d'avoir éliminé la menace, il ne voulait pas faire mordre parce qu'il avait cru éliminer un mort qui ne l'était pas radicalement. Il avança d'un pas vers le corps immobile au sol, puis d'un second et s'échappa de la ruelle pour assener le coup de grâce.

MERDE !

Sur sa droite, dans la grande avenue, un groupe imposant de revenants marchaient dans sa direction, sans émettre le moindre bruit, seulement ceux de leurs pieds qui traînaient contre la route. Adrien avait été inconscient de croire qu'il n'y avait qu'un seul ennemi, il s'était tant concentré sur lui qu'il avait négligé les centaines d'autres enfoirés qui arpentaient la ville. L'espoir de ne pas avoir été détecté par les morts grâce à l'obscurité disparu aussitôt que les plus proches levèrent les bras vers lui pour l'attraper. Ils sont trop proches ! Je vais me faire bouffer ! Recule ! Il esquiva deux paires de bras mous et lents, recula d'un pas, et commençait à se retourner pour regagner la ruelle. Il ne pouvait pas rester là, ni même les affronter, ils étaient bien trop nombreux. Une étreinte puissante immobilisa son pied droit qui allait se lever. Il regarda derrière son épaule, au sol. C'était celui qu'il avait frappé. Le mort, au visage à moitié dévoré par la barre de métal, le regardait de son seul œil, dégueulant une bile noire et immonde de sa bouche à la mâchoire brisée. Un bref frisson et glacial traversa la colonne vertébrale d'Adrien. J'aurai dû te finir quand j'en avais encore le temps. Son attention se déporta vers les cadavres désormais sur sa gauche. Dans un instant, ils allaient s'abattre sur lui et tout serait perdu. Il savait qu'il allait avoir mal. Terriblement mal. L'idée de se faire dévorer vivant jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de son corps lui administra la force nécessaire pour réagir. D'une main, il frappa à l'aide de la barre le poignet du défiguré qui lâcha prise dans un craquement ignoble. Adrien le lui avait brisé. Tu n'en as plus besoin de toute façon.

Il ramena sa jambe pour la mettre hors de portée du cadavre et se mit à courir pour entrer dans la ruelle alors que le groupe allait lui tomber dessus. Il devait courir, mettre de la distance entre eux le plus rapidement possible, comme il l'avait fait dans l'après-midi. C'était sa seule chance. Tout ce qu'il espérait, c'était de ne pas rencontrer d'autres morts au bout de la ruelle. Il passa devant les poubelles, sauta au-dessus d'un tas de bois, crispa ses mâchoires pour oublier sa cuisse qui le lançait et continuait à courir, augmentant les mètres entre la menace derrière-lui. Il avait une chance de s'en sortir, finalement. C'est alors que la vie le frappa de plein fouet.

Non... Ne me dis pas que...

La ruelle n'en était pas une, c'était une impasse, fermée par un mur si haut qu'il était impensable de l'escalader. Adrien s'arrêta et frappa

frénétiquement le mur de sa paume gauche.

—Non, non, non ! Hurlait-il, tout sauf ça !

Il se retourna, les morts avaient déjà envahi l'impasse, il était prisonnier et l'étau se refermait dangereusement sur lui, comme si un autre mur allait bientôt l'écraser contre le premier. Ses yeux vifs scrutaient cette image de la Mort qui venait à lui. Je... Je ne veux pas mourir.

Incapable de rester immobile, il attrapa la barre entre ses mains et se mit à courir vers les morts en lançant son dernier cri de guerre. S'ils le voulaient, il allait devoir se battre pour l'obtenir. Et il comptait bien briser quelques crânes avant que le sien ne s'arrache de son cou.

Qu'est-ce que je fais ? Pourquoi est-ce que je me bats encore et encore ? J'ai l'impression que rien ne les arrête, ils me retrouveront, même si je m'en sors encore une fois. Ma pauvre barre de fer ne me sauvera pas, ils sont trop nombreux.

L'image de ses parents lui apparaissait, floue, mal dessinée dans ses rétines. Un fragment de souvenir à la fois triste et à la fois agréable. Il voyait sa mère habillée de sa robe noire, les pieds dans l'eau verte de l'étang, son père à côté d'elle, une canne à pêche à la main. Ils portaient tous les deux une casquette Pepsi, Adrien avait toujours refusé de mettre la sienne. Ridicule, c'était tout ce qu'il trouvait à dire. Elsa jouait dans l'herbe derrière eux, elle était toute petite, peut-être 5 ans, si la mémoire d'Adrien était bonne. C'était une journée banale, ensoleillée mais fraîche à la fois. Ils étaient heureux. Oui, Adrien comprenait pourquoi il revoyait ses images à ce moment-même : il allait les retrouver, ainsi que ce bonheur qu'il avait oublié depuis tant d'années.

Il cessa de hurler, sa rage apaisée.

Il faisait désormais nuit. Adrien ne voyait qu'une centaine de paires de billes vertes et brillantes en face de lui. D'une façon indéniable, c'était épatant à voir. Il sourit à cette idée, qu'il pouvait être con parfois. Il redressa la barre au-dessus de lui, prêt à broyer le crâne d'un mort chauve et court sur pattes qui ne portait aucun vêtement et s'arrêta soudainement.

Les morts ne bougeaient plus, comme si le temps s'était arrêté. Leurs bras pendaient sur leurs côtés et se balançaient, encore animé de la marche brusquement interrompue. Leur visage était figé, fermé, inerte, seuls leurs yeux semblaient être remplis d'une quelconque vie. Adrien ramena la barre

à hauteur de hanche et n'osait pas effectuer le moindre mouvement. Le chauve devant était à moins de deux mètres et le regardait, mais Adrien ne sentait aucune hostilité émaner du mort. Il semblait... Paisible, heureux. Adrien ne voulait pas s'approcher pour examiner de plus près cet étrange comportement qui avait pris les morts sans prévenir, de peur qu'ils se remettent en marche comme une machine défectueuse qui le happerait et le broierait en un instant.

Il mit de la distance entre eux, heurta du dos le mur qui l'enfermait ici, avec eux.s

Les minutes passaient et pas une seule fois son regard ne s'était détaché de ces étoiles vertes immobiles.

12. Déploiement

L'hélicoptère survolait la ville endormie, plongée dans les ténèbres d'une nuit opaque et étrange. Les soldats regardaient à travers les hublots du Cougar as 532 la ville, cette géante assiégée par les morts. Aucune lumière ne bougeait, toutes étaient figées dans les rues et les avenues, si bien qu'ils avaient l'impression de contempler une photographie.

Le Sergent-Chef Landolez était le seul assis à l'intérieur, sans jamais s'approcher d'une fenêtre pour assouvir sa curiosité. Il savait ce qui les attendait : la Mort en personne. Il remonta son col pour y enfouir le bas de son visage, redressa son écharpe et replongea son regard droit devant lui, perdu dans le brouillard. Ses pensées étaient ailleurs, rythmées par le wop wop wop incessant du rotor quadripale du Cougar.

Les premiers morts qui surgissent à l'entrée de son régiment.

Wop wop wop.

L'alerte déclenchée trop tard, ses hommes sans équipement se faisant dévorer sous ses yeux.

Wop wop wop.

Lui, impuissant.

Wop wop wop.

Il prend la fuite, se dirige vers l'armurerie.

Wop wop wop.

Trop tard, les morts ont déjà pris d'assaut la totalité de son régiment.

Wop wop wop.

Un espoir, le Cougar en zone technique.

Wop wop, wop.

Une jeune recrue qui se fait arracher le cuir chevelu et qui hurle à la mort, Landolez qui ne le regarde même pas et qui esquive les morts qui tentent de l'attraper.

Wop wop wop.

Le bruit des pales du Cougar : il va décoller. Landolez accélère, fatigué, essoufflé, paniqué, il veut monter à bord. Ne me laissez pas ici !

Wop wop wop.

Le Cougar qui s'élève d'un mètre au-dessus du sol, Landolez frappe à la porte, elle s'ouvre et un bras se tend vers lui : « Vous avez de la chance Chef, nous allons partir ».

Wop wop wop wop wop.

—31 ici 32, crachait la radio de Landolez, contrôle radio. Parlez.

Le chef revient à lui et attrapa sa radio posée sur ses cuisses. Il appuya sur le bouton de communication et porta la radio à sa bouche.

—Ici 31, fort et clair. Parlez.

Une phase d'attente, seuls des parasites continus émanaient de la radio, tous les regards étaient rivés vers le chef. Tous attendaient la mission.

—31 ici 32, reprit la radio, êtes-vous en mesure de procéder à une évacuation des civils survivants de votre position ? Parlez.

Landolez laissait planer un silence. Étaient-ils tous prêts à redescendre au sol et à mettre en péril leur vie pour sauver des personnes certainement déjà mortes à l'heure qu'il est ? Les soldats s'échangèrent un regard incertain, voire apeuré pour le plus jeune d'entre eux – bordel, il ne devait même pas avoir 18 ans, un véritable bleu au crâne rasé aussi imberbe qu'un bébé – et le chef reprit la radio. C'était leur devoir : protégez la population, peu importe s'il s'agissait d'une menace terroriste, d'inondations... Ou de putain de zombies.

—31, affirmatif. Demande renfort de véhicules aériens de transport de troupe. Notre appareil ne pourra pas contenir plus de 15 personnes, nous complit. Parlez.

Ils savaient d'avance que la demande du chef était perdue, personne n'allait venir les aider. Ils étaient abandonnés, ceux qui étaient assez proches de la ville pour agir, et les seuls inconscients pour obéir encore aux ordres d'une radio dont l'utilisateur devait être bien planqué, sans danger, dans une vraie base sécurisée.

—32, aucun appareil n'est capable de vous rejoindre. Vous êtes tous seuls. Évacuez le maximum de civils possible et laissez les autres sur place. Privilégiez votre sécurité à celles des civils, vous êtes précieux vous et votre appareil. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre votre Cougar.

Un caporal-chef, à la peau mate et musclé comme un buffle, bouffa. Landolez examina sa bande patronymique : A. RICHARD.

—Privilégiez notre sécurité ? Riait-il jaune, ils veulent qu'on atterrisse dans cette ville remplis de pourritures prêts à nous bouffer et ils parlent de notre sécurité ? Qu'ils aillent se faire foutre.

L'ensemble du groupe composé de 5 soldats était d'accord avec lui, mais gardait leur insubordination pour eux. Le chef fixait Richard en souriant, hocha la tête pour le faire comprendre qu'il était d'accord et ramena la radio à sa bouche.

—31, bien reçu. N'effectuez aucun contrôle radio durant l'opération. Nous allons devoir agir en toute discrétion. Parlez.

—32, bien pris. Bonne chance. Terminé.

Un silence interminable entre les soldats s'installa lorsque le sergent-chef Landolez coupa la radio. De là où il se trouvait, il arrivait à percevoir le claquement des dents du gamin soldat qui était pourtant à deux mètres de lui. Ils allaient finalement y retourner, dans ce chaos qu'ils avaient de justesse fui.

Le gamin glissa contre la paroi du Cougar et encercla ses genoux de ses avant-bras. Il tremblait comme une feuille, le regard perdu dans la terreur, les fantômes de ses camarades dansant encore dans ses pupilles affolées.

—Je ne veux pas, murmurait-il, je ne veux pas y retourner. Je ne veux pas mourir. Par pitié, non.

Les quatre soldats le regardaient avec pitié et compassion. Ce pauvre gosse avait dû assister à des choses qu'aucun vétéran n'avait dû voir dans sa carrière. Ils avaient tous vu ce qu'il arrivait lorsqu'un humain tombait entre les mains des morts. C'était indescriptible, une machine de mort, de broyage, d'annihilation.

Landolez se leva et s'approcha de la jeune recrue sans que celle-ci ne lui accorde un regard. Il posa sa main sur son épaule et tenta d'adopter sa voix la plus douce possible, camouflant son autorité naturelle qui l'avait toujours permis de faire obéir ses subordonnés.

—Je ne forcerai aucun d'entre vous à venir sur le terrain avec moi, il se redressa et retira sa main de l'épaule tremblante pour regarder les autres soldats, si vous voulez rester en sécurité dans le Cougar, je ne vous en blâmerai pas. Je dois même vous avouer que c'est moi-même ce que j'aimerais faire.

Les soldats éprouvèrent de l'espoir : cette mission n'aura pas lieu, le chef n'exécutera pas les ordres.

—Mais j'irai tout de même porter secours à ceux qui sont prisonniers en ville. Car c'est mon devoir, car je me suis engagé pour ce genre de mission. Zombies ou non. Je sauverai tous ceux que je pourrai. Il marqua un bref silence et soupira, que je sois seul, ou avec vous.

Nul ne savait quoi répondre à un tel discours. Richard se sentait idiot vis-à-vis de son commentaire et le gamin toisait le chef avec passion, comme si cet homme était une légende vivante, un modèle pour tous les soldats. D'ailleurs, chacun des soldats le voyait de cette façon à cet instant.

Beaujour, un caporal recouvert de sang sec – qui n'était pas le sien – baissa les yeux vers le sol, honteux d'avoir espéré ne pas accomplir cette mission suicide.

Le second caporal, Gaver, regardait le sergent-chef en serrant les mâchoires aussi fort qu'il le pouvait, car cet homme, et pas un autre, venait de lui rappeler pourquoi il était devenu soldat, et pourquoi il était fier de porter son treillis tous les jours. Il avait oublié ses convictions à l'instant même où les morts avaient attaqué son régiment et dévoré ses camarades. Il ne pensait plus qu'à sa propre survie, quitte à sacrifier les siens aux mains des monstres.

Gaver fit un pas en avant, tendit sa main droite pendant que la gauche maintenait la crosse de son fusil d'assaut HK contre sa poitrine, et échangea un regard rempli de remerciement avec le chef.

—Je viens avec vous, avait-il seulement dit, ne voulant pas se montrer trop émotionnel.

Une forme se leva avec hâte derrière Landolez qui se retourna en sentant ce mouvement. Le jeune était debout contre toute attente, ses jambes ne tremblaient plus – ou du moins ce tremblement n'était plus perceptible – et se mit au garde-à-vous.

—Soldat Benjamin Carson, 7ème bataillon, première section, à vos ordres chef.

Le feu brûlait à l'intérieur de Ben. Lors du discours du chef, il avait revu les images de ses camarades se faire déchirer et avaler par les morts. Lui, n'avait fait que suivre son instinct : s'enfuir. Par chance, il avait réussi à éviter les morts grâce à son gabarit de « crevette », comme le disaient ses

supérieurs, et à rejoindre le Cougar qui n'avait pas encore subi l'assaut des cadavres. On lui avait tendu la main, tapoté sur l'épaule en lui offrant un petit c'est bien mon p'tit gars, c'est fini, et il s'était mis à pleurer comme un enfant, sans éprouver la moindre honte.

Carson était toujours au garde à vous, sous les regards ahuris de l'équipe. Ce gamin en avait dans le froc, finalement.

—Repos soldat, ordonna Landolez. Tu es sûr de toi ? Chacun d'entre nous risque d'y laisser sa peau. Ton manque d'expérience sur le terrain, et je ne parle pas de combat anti-zombie, pourrais te condamner.

Le soldat se mit au repos – bon exécutant jugea le chef – et confirma sa décision.

Landolez braqua son attention vers le caporal-chef et le caporal qui n'avaient pas encore énoncé leur avis. Le caporal-chef hocha la tête, sans ouvrir la bouche. Le second caporal soupira, conscient qu'il n'était pas près d'en avoir fini avec toutes ces conneries.

L'équipe était complète, et le chef ignorait s'il possédait des éléments fiables et capables de s'adapter contre les morts. Peut-être que l'un d'entre eux allait les mener vers une mort inévitable ? Peut-être oui, mais au moins, nous mourrons en ayant accomplis notre devoir jusqu'au bout.

Landolez se déplaça jusqu'au poste de pilotage et pointa du doigt le toit dégagé d'un immeuble.

—Atterrissez-ici.

—Reçu.

L'opération allait commencer.

13. Ceux qui subsistaient

Le temps s'écoulait, mollement, sans qu'aucune des ombres de l'impasse ne se déplace. Adrien observait depuis le mur les morts immobiles. Ils semblaient... Endormis.

Il éprouva quelques frayeurs en voyant certains membres gesticuler nerveusement, comme si tout allait se remettre en marche et que les morts, dans une cohésion malsaine, finirait ce qu'ils avaient commencé avec cet humain. Mais rien ne se passait, même pas un seul grognement, ils étaient devenus des statues de chairs et d'os entassées les unes sur les autres, comme si un sculpteur avait voulu s'en débarrasser.

Wop wop wop wop.

Adrien leva les yeux au ciel, une lueur, rapide, nette et lointaine, bien au-dessus des immeubles qui l'encerclaient. Le brouhaha provoqué révéla instantanément à Adrien l'origine de cette lumière : un hélicoptère. C'était sa chance de s'échapper de cette ville mortelle.... Peut-être même la seule chance.

Il s'apprêtait à lever les bras en l'air et crier pour faire signe à l'appareil et s'arrêta en milieu de mouvement. Ils ne m'entendront et ne me verront

jamais à cette distance – il baissa la tête pour parcourir les rangs des morts devant lui – par contre eux, ils risquent de se réveiller. Je dois partir d'ici coûte que coûte avant que l'hélico ne décide de partir trop loin.

Un compte à rebours contre la montre était lancé : si Adrien ne ralliait pas un point en hauteur avant que l'hélicoptère ne s'éloigne trop, il serait prisonnier de ce tombeau urbain. Mais comment partir d'ici ? Une idée l'attrapa. Elle était insensée, voire suicidaire, mais elle valait le coup d'être analysée.

Son cerveau était en ébullition, il oublia la présence des morts et imaginait tous les scénarios imaginables dans sa tête. Il ferma les yeux. Était-il assez fou pour faire ça ? Je n'ai pas le choix.

Adrien avança vers les morts.

. Zack et Lyssandre étaient sortis de la morgue par les grandes portes, avaient pris à gauche à l'intersection (la droite menant à la réserve de matériel pour la morgue) et gravis les marches de l'escalier. La situation était pire qu'elle ne l'avait imaginé.

Les couloirs blancs étaient dévastés, les murs clairs étaient maintenant salis de rouge et d'autres couleurs étranges. Sur leur droite, vers le service de neurologie, des lits roulants avaient été superposés à la va-vite pour ériger une barrière, dont le centre avait été ouvert. Des morceaux de chairs jonchaient le couloir de tout son long jusqu'aux pieds des deux survivants. Ce qu'ils voyaient ne ressemblait plus en rien à un hôpital, c'était devenu un lieu de boucherie, d'où les humains ne sortaient jamais... Du moins pas de leur vivant. Les fenêtres des chambres des patients, qui se trouvaient sur leur gauche, étaient quasiment toutes brisées, les portes enfoncées ou déboîtées, les armoires étaient écroulées et vidées de leur contenu. Et parmi tout ce carnage matériel se trouvaient les cadavres... Ceux qui avaient été tant dévorés qu'ils n'avaient pas pu revenir à la vie. Zack regarda à côté de sa jambe gauche : une femme sans tête, dont la poitrine avait été dévorée à moitié, était assise là, comme si elle attendait encore son tour pour se faire ausculter.

Cette vision était de trop pour le médecin. Il avait vu plus de cadavres dans sa vie que la grande majorité des personnes, mais cette mise en scène était véritablement un supplice. Dans son métier, il ne se rendait jamais sur

le terrain. On lui apportait les cadavres, fraîchement récupérés sur les scènes de crimes ou d'accidents, et lui faisaient son job, ça s'arrêtait là !

Zack sentait des liquides remuer dans son ventre, comme quand il avait eu sa grosse gastro, en 2003. Mémorable, il ne l'oublierait jamais. Deux semaines à dégueuler ses tripes dans les chiottes de son appartement, à ne pas pouvoir sortir tellement il était frêle et qu'il avait peur de rendre son repas – ce qu'il arrivait à avaler du moins – devant d'autres personnes.

Il se pencha en avant et se mit à vomir.

Lyssandre ne fit pas attention. Elle sentait le contact glacial de la Mort autour d'elle et la puissante causalité des événements qu'elle avait voulu stopper... Ou fuir. Elle savait que tout cela devait se produire, mais la vitesse qu'avait prise cette horreur était assommante. Elle pensait s'être réveillé la première, alors comment avaient-ils pu agir avant elle ? Elle huma l'air. L'odeur. Elle était présente. Soudain, elle comprit ce qui lui avait fait défaut : l'odeur avait enveloppé les malades, ceux dont il ne restait que quelques minutes à vivre, et lorsqu'ils s'étaient éteints, ils étaient revenus et avaient attaqué les premiers vivants qui se trouvaient autour d'eux.

Sûrement les familles... Pensa-t-elle, ou le service médical. Une morsure et l'épidémie a commencé à se répandre. Personne n'a dû savoir comment réagir. La sécurité de l'hôpital devait être insuffisante pour contenir le nombre de morts. Échec. J'arrive trop tard.

Un bruit au fond du couloir sur leur droite attira l'attention de Lyssandre, elle tourna la tête et vu une bouteille en verre, assez petite, rouler sur le sol avant de taper contre le pied d'un des lits entassés. Le son que produisit la collision entre la roue et la bouteille fût faible, mais résonna dans les couloirs comme si quelqu'un avait frappé dans un gong. Le gong des morts.

—On doit y aller, s'alarma Lyssandre, maintenant, avant qu'ils arrivent.

Un premier mort apparut entre les lits – sûrement celui qui avait poussé la bouteille avec son pied – et son regard vide et vert s'arrêta instantanément sur les deux humains. C'était un jeune garçon, habillé d'une robe d'hôpital blanche et tâché de sang. Lyssandre chercha sa trace de morsure. Avant-bras gauche, il a dû se faire attraper et réussir à se dégager avant de se transformer. L'enfant mort émit un son grinçant en ouvrant la bouche. Ses

dents étaient noircies, comme si elles avaient pourri, et ses lèvres si gercées qu'elle saignait d'un sang noir.

Lyssandre recula pour toucher discrètement Zack à l'épaule, voulant faire le moins de bruit possible. Le médecin était encore à quatre pattes, de la bile coulante sur le bord de ses lèvres. Il était pitoyable à regarder. Elle posa sa main sur lui et il releva la tête subitement, les yeux remplis de terreur et de folie. Ses yeux passèrent de ceux de Lyssandre au gamin qui était de plus en plus proche... Ainsi que tous les autres morts qui se trouvaient derrière et qui passaient entre les lits.

-Relevez-vous, il faut partir avant d'être pris au piège.

Le calme étrange qui régnait dans la voix de Lyssandre perturbait Zack. Comment fait-elle ? se demandait-il, comment peut-elle supporter tout ça aussi facilement et garder son sang-froid ? Pour seule réponse, comme si elle avait entendu, elle lui empoigna l'épaule et le força à se lever.

—Bougez-vous ! ordonna-t-elle alors que le couloir se remplissait de morts enragés.

Zack se leva et directement, ils se mirent à courir vers leur gauche en passant entre les chambres des patients. Les élévations des voix avaient alerté ceux qui étaient encore à l'intérieur et ils se dirigèrent vers les portes pour atteindre le couloir. Les morts sortaient de tous les côtés, se refermant petit à petit sur les deux fugitifs. Des doigts grisâtres effleurèrent la blouse blanche de Zack alors qu'il passait juste à côté d'une porte entrouverte et bloqué par fauteuil roulant. Il ne se tourna pas, il regardait devant lui Lyssandre qui courrait bien plus vite que lui, esquivant avec une facilité déconcertante les membres maladroits des cadavres.

Je vais crever ici, elle va me laisser tomber. Ils vont m'attraper et elle va me laisser me faire bouffer. Elle aurait raison. Je ferai la même chose.

Une main se referma autour de la cheville du médecin et il tomba au sol. À peine avait-il percuté le sol qui sentait déjà un corps lourd ramper sur ses jambes et deux mains fermes s'agrippaient à sa blouse, au-dessus de ses hanches, pour se hisser.

Au secours ! Avait-il crié intérieurement, incapable d'émettre le moindre son.

Un grognement alarmant, derrière lui. Il n'arrivait pas à se retourner, le poids du mort trop important sur son dos. Il entendait le bruit des pieds des

autres cadavres s'approcher. Bientôt, il sentirait des dents pénétrer son épiderme et son intérieur qui se déverserait sur l'extérieur. Il ferma les yeux, par instinct, comme si cela rendrait cette expérience moins douloureuse. Conneries.

Lyssandre se retourna, alarmée par un gros boom derrière elle. Le docteur était au sol, en dessous d'un mort obèse et sans jambes. L'œil droit du mort pendait et sautillait sur sa joue, uniquement retenu par quelques veines et connectiques. Sa mâchoire inférieure était absente, ce qui expliquait certainement pourquoi le docteur Rifanati n'avait pas été encore mordu. Vite, il faut agir.

Elle plongea vers eux, lancée comme un sprinteur, la tête en avant, ses bras se balançant devant et derrière et ses jambes allant chercher loin devant elle. Les morts arrivaient sur eux, cinq mètres, pas plus. Le gamin menait encore la troupe, un sentiment de rancune la prit, idiot, mais bel et bien présent. Elle voulait tuer ce gosse, c'était lui qui avait attiré tous les cadavres sur Zack et elle.

Le cul-de-jatte était concentré sur sa proie. Il la tenait fermement et ne comptait pas la laisser partir avant de lui avoir arraché quelques morceaux. Il plongea ses dents dans son dos, mais il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il n'arrivait pas à mordre, ce qui était pourtant sa fonction première, c'était un acte aussi basique que respirer pour lui. Il retenta alors que l'humain poussait des cris, persuadé d'avoir été mordu. Entendre sa nourriture pousser des hurlements redoubla sa férocité. Cette fois-ci, c'était la bonne. Sa tête tomba vers le tissu blanc de la blouse de médecin et...

Lyssandre frappa d'un coup de pied sec l'oreille droite du mort qui s'apprêtait à mordre Zack. Pieds nus, elle regretta immédiatement lorsque la douleur traversa son membre. Ce con avait la tête dure. Mais elle ne bénéficiait pas de temps à perdre. Elle négligea la douleur qui se lançait dans son pied, attrapa Zack par l'avant-bras et tira de toutes ses forces. Ce boulet se laissait faire et ne donnait pas du sien, comme si toute combativité s'était envolée en lui.

—Putain ! Braya-t-elle, mais bougez votre gros cul bordel !

Entendre la voix de Lyssandre envoya une décharge d'adrénaline à Zack. Ce n'était pas un mort qui lui tirait le bras pour l'arracher, c'était seulement

elle qui était venu le sauver. Il leva la tête, et sans la moindre hésitation, plaqua sa main encore libre sur le sol pour se relever.

Les morts sortaient de toutes parts. Le diner était servi, là, sur le carrelage de ce couloir interminable. Ils avaient faim, horriblement faim. La distance réduisait entre eux et Zack. Le gamin était le plus proche, il accéléra, clopinait le plus vite possible. La viande bougeait à nouveau. Il émit un râle creux et profond, comme le gargouillement d'un estomac vide depuis plusieurs jours. Faim.

Zack était debout et à peine avait-il pris son équilibre sur ses jambes tremblantes que Lyssandre se remit à courir.

Cette fille en a une sacrée paire dans le froc.

Il suivit le mouvement, courant du mieux qui le pouvait. Il sauta au-dessus d'un squelette dont seules les jambes étaient encore recouvertes de chairs et de peau. Lyssandre franchit un lit qui faisait barrage, agile comme un chat et reprit sa course en boitant légèrement. Le médecin se sentait entraîné par la facilité que démontrait la femme, il tenta de passer par-dessus le lit de la même façon, mais son poids donna de la vitesse au chariot et les roulettes poussèrent le lit en arrière. Zack sentit sa main se dérober sous lui et, avant d'avoir eu le temps de se rendre compte de sa stupidité, s'écrasa de nouveau au sol.

Lyssandre entendit un nouveau boom. Elle ne se retourna pas cette fois-ci. Le docteur devait se débrouiller maintenant, elle avait bien trop mal au pied.

Désolé docteur, je refuse de mourir pour vous, je dois m'en sortir.

Elle ferma un instant les paupières, honteuse, le rouge aux joues, consciente qu'elle abandonnait un plus faible qu'elle à une mort abominable.

Je ne peux pas faire ça.

Elle se retourna et sursauta en voyant une ombre foncer sur elle. Le docteur. Il s'était relevé de lui-même et l'avait rattrapé. Sans un mot, il la dépassa, en panique.

—Courez Lyssandre ! Courez !

Lyssandre tourna la tête vers le couloir qu'elle avait traversé. Les morts étaient cinq fois plus nombreux qu'au début et une sorte de rage les avaient

pris. Ils restaient bien plus patauds qu'elle, mais ils étaient rapides pour des cadavres.

Bien trop rapide.

Les morts dévastaient tout sur leur passage, les plus petits se faisaient piétiner par les plus lourds. Lyssandre avait devant elle une vision chaotique, si effrayante qu'elle en resta un instant paralysée. Une main l'attrapa et elle échappa un cri.

—Mais qu'est-ce que vous faites ?! hurla Zack, courez !

Lyssandre se réveilla et se mit à courir. Elle entendait derrière elle les grognements enragés des morts qui se rapprochaient. Putain, j'ai si mal au pied. Elle serrait les dents et accéléra.

Ils arrivèrent à un croisement, dégagé de tout encombrement, il était même trop propre, comme si les morts n'étaient jamais allés dans ce secteur de l'hôpital. Inconsciemment, Zack fut rassuré. Il arriva à l'extrémité du couloir, là où les murs se stoppaient pour former un coude à 90 degrés. Il longea le mur et vira à droite, sans savoir lui-même pourquoi il n'avait pas pris l'autre direction. À peine avait-il passé le virage que les échos des cadavres diminuèrent en puissance. Un rictus se dessina sur ses lèvres...

Et disparu aussi prestement qu'il était apparu lorsqu'il vit devant lui des dos voutés en avant. Ce nouveau couloir était rempli de morts immobiles, tous tourné vers l'avant. Mais ils n'eurent pas besoin de voir les humains pour les sentir. Comme si une connexion psychique subsistait entre eux – question que Zack se posa – ils se retournèrent tous en même temps, aussi synchronisés que des machines programmées à effectuer la même action au millième de seconde près.

Zack s'arrêta brusquement et sentit son corps partir en avant, encore poussé par l'inertie de la course. Un corps étranger le percuta dans le dos et il hurla, persuadé qu'il s'agissait des morts derrière lui qui l'avaient rattrapé. Il s'écarta avec hâte et se rendit compte que c'était Lyssandre et qu'elle venait de comprendre pourquoi le médecin s'était arrêté de la sorte.

—Oh non...Désespéra-t-elle, vite demi-tour, de l'autre côté !

Ensemble, ils pivotèrent et détalèrent vers l'autre couloir. C'était une véritable course à la mort, ils se précipitaient vers leur seule chance de survie, comme si les couloirs autour d'eux se remplissaient d'eaux troubles et sales pour les emporter et les noyer en les inondant.

Ils franchirent l'intersection. Zack regarda sur sa gauche, les morts qu'ils pensaient avoir semés étaient à portée de bras. Il se décala sur la droite et manqua de faire trébucher Lyssandre. Les eaux se refermaient sur eux, sans aucun moyen de les arrêter. Le docteur essuya du revers de sa manche la sueur qui coulait de son front et qui brûlait ses yeux. Il avait mal partout, tellement mal, mais il refusait de s'arrêter, il comptait se battre pour sa propre survie.

Le troisième couloir était vide, démunie de mort avant que les autres ne s'engloutissent à l'entrée. Les premiers cadavres percutèrent le mur, incapable de ralentir pour négocier le virage, et furent écrasés par la ligne suivante. Ils formèrent une masse de chair, telle une énorme tumeur sur le point d'exploser et de se répartir partout dans l'organisme que formait l'hôpital.

Le fond du couloir grandissait au fur à mesure que Lyssandre et Zack courraient. De là où ils étaient, ils pouvaient désormais apercevoir les deux grandes portes grises. Lyssandre ressentit le poids de la chance sur ses épaules : deux possibilités s'offraient à eux. La première était que les portes soient déverrouillées et qu'ils parviennent alors à sortir de ce véritable enfer....

Quant à la deuxième.... Que les portes soient bloquées et que, piégés comme des rats, les morts achèvent le travail.

Ils échangèrent un regard inquiet, tous les deux conscients que leur vie se jouait-là, avec les portes qui se trouvaient devant eux. À la même hauteur, comme si aucun des deux n'avait envie d'être celui qui découvrirait ce que leur réserverait cet avenir imminent, ils foncèrent vers elles.

Zack arriva en premier et percuta de l'épaule la porte droite, se fracassant contre la barre d'ouverture. La porte trembla et le repoussa, fermée. Les morts approchaient. Lyssandre appuya à son tour sur la barre de la porte gauche et celle-ci s'ouvrit dans un vacarme métallique. Elle se déplaça sur le côté pour que le docteur passe à son tour, encore étourdi par le choc, et lança un regard à la troupe morbide qui dansait vers eux.

Vous ne m'aurez pas.

Elle claqua la porte avec violence et se retourna pour rattraper le docteur...

Zack était immobile, pétrifié par ce qu'il voyait tout autour de lui. Il ne respirait plus, trop effrayé à l'idée qu'ils l'entendent. La nuit s'était abattue sur la ville, sur eux, comme des ténèbres calmes mais pourtant malsains. Une nuit qui arrachait l'espoir à tout ce dont le cœur battait encore dans la poitrine, qui dévorait la vie elle-même, au plus profond des êtres, et qui consumait les âmes de ceux qui subsistaient.

Lyssandre s'arrêta à côté de lui, et sa mâchoire inférieure se décolla de sa voisine du dessus : autour d'eux, des centaines de points verts brillaient dans la nuit, fixes, comme peint sur le voile de l'obscurité.

Les morts se mirent à gémir, les humains se mirent à trembler.... Et la nuit les avala tous.

14. Condamné

Trop proche, bien trop proche.

Adrien venait de franchir la première rangée de morts, se faufilant entre eux comme un serpent. Son visage était à quelques centimètres de l'un d'entre eux et il contint une envie de dégueuler. Cet enculé schlingue ! Il résista et avança dans la masse.

Il observait les cadavres et s'intriguait de leurs différences : il y avait ceux qui étaient frais, avec la peau encore assez claire et les yeux ayant un semblant d'humanité malgré les reflets verts qui se mixaient avec les anciens iris. La plupart étaient en assez bon état, avec un bout de chair par-ci et par-là en mois, pour la majorité recouvert de sang (le leur ?) et la bouche noircie.

Et les autres... Adrien leur trouva un nom bien plus précis que morts : des carcasses. Ces gars étaient bien plus rongés par la nécrose que les autres, comme si... comme s'ils étaient sortis de la terre.

Il passa entre deux morts tellement serrés qui en bouscula un. Il s'arrêta, persuadé que celui-ci allait se réveiller et lui sauter dessus, mais le cadavre se contenta d'émettre un râle de protestation sans bouger.

Sortis d'un cimetière...

La progression était dure. Il commençait à croire réellement qu'ils dormaient ou bien même qu'ils étaient comme désactivés, mais Adrien ne voulait pas s'y risquer, une faute et il savait qu'il finirait en bouillie humaine. Il dépassa une carcasse qui s'était arrêté la main contre la poitrine, comme bloquée, trop rouillée pour utiliser encore ses articulations. Un détail l'arrêta. L'extrémité des doigts de sa main, mis à part le pouce, était démunie de peau, dévoilant quatre phalanges d'un blanc dérangeant. Adrien imaginait cette carcasse enfermée dans un cercueil, dans le cimetière de la ville, grattant désespérément le bois qui lui servait de ciel, s'arrachant les ongles un après l'autre puis la chair de ses doigts. Il frémit à cette idée.

Pourvu que vous ne vous réveilliez pas, par pitié, continuez à dormir.

L'un des morts ballotta et gémit, comme s'il avait eu froid d'un seul coup. Adrien ne bougeait plus et le fixait, persuadé qu'il était en train de se réveiller. Le mort, un jeune adolescent dont le nez a été arraché à coup de dent et habillé d'un vieux jean bleu troué et d'un sweat à capuche rouge, se mit à se gratter nerveusement la joue, arrachant au passage des morceaux de peau et laissant sur son visage de long traits rougeâtres, et comme si de rien n'était, cessa de bouger. Son expression attira l'attention d'Adrien. Il

semblait... Perdu. Comme un enfant qui attendrait ses parents à l'accueil d'un magasin après les avoir perdus de vue. Il est perdu.

Adrien poursuivait sa traversée, en sueur malgré le froid de l'air et des morts qui l'enveloppait. Sa respiration était brève, comme prit d'une panique soudaine. Il n'avait jamais connu de situation aussi malsaine, c'était trop pour un simple humain comme lui et il se demanda à plusieurs reprises s'il n'allait pas devenir fou si jamais il survivait cette nuit.

Les dernières lignes étaient de plus en plus serrées, comme s'ils s'étaient entassés à l'entrée de la ruelle pour contenir quiconque de sortir d'ici. Il passa entre une femme sans cheveux et une autre au bras droit arraché, puis au-dessus d'un mort sans jambes qui regardait vers le ciel. Durant un instant, il crut deux rangées de dents se refermer sur son mollet et manqua de crier, mais ce n'était qu'une impression détestable. Calme-toi bordel, calme-toi.

Plus que quelques cadavres. Il pouvait y arriver. Je vais y arriver ! Il se faufila entre trois carcasses, un homme et une femme d'environ 30 ans et une petite fille. Adrien s'imagina qu'il s'agissait d'une famille, toujours ensemble même dans la mort... Une tristesse intense le prit à cette pensée.

Elsa....

Il secoua la tête pour reprendre ses esprits, ce n'était pas le moment adéquat pour être déconcentré. Il dépassa la famille et se tourna sur le côté pour passer entre deux morts opulents recouverts de sang séché. La dernière ligne était devant lui, compacte, tel un mur qui semblait indestructible. Peu importe où il regardait, il n'apercevait aucune ouverture assez grande pour s'y faufiler. Il allait devoir créer son propre chemin au risque de les réveiller...

Si j'en pousse un et qu'il se réveille, il risque de réveiller tous les autres et je serai fichu. Sauf si...

Il tirma la tête pour regarder derrière-lui. 2 mètres de disponible pour reculer. Parfait, ça suffira. Il fit quatre pas courts en arrière, souffla trois fois comme un sprinteur qui s'apprêtait à se lancer pour courir ses 100 mètres et... fonça contre la dernière ligne, l'épaule en avant tel un rugbyman, pour briser ce maudit mur. L'instant lui parut durer une éternité avant que son épaule percute les deux bras des morts entre lesquelles il comptait passer. Il ferma les yeux et frappa de toutes ses forces. Erreur. Les morts ne

présentèrent aucune résistance et leur bras partit en arrière d'un coup sec. L'élan qu'avait pris Adrien l'entraîna en avant et il tenta de s'arrêter, en vain. Il posa un pied maladroit devant lui, puis un autre, et trébucha sur un sac-poubelle.

Aoutch ! Mais l'adrénaline l'empêcha de ressentir la douleur. Il se releva d'un coup et se tourna vers les morts, persuadé qu'ils allaient tous se jeter sur lui. Rien, ils dormaient toujours, même ceux qu'il venait de pousser.

-Mais qu'est-ce qui se passe à la fin, murmura-t-il, pourquoi ne bougent-ils pas ?

Il décida de ne pas traîner plus longtemps dans la ruelle, sa chance pouvant se retourner contre lui d'un instant à un autre. Il serra la barre de fer avec force et se mit à marcher vers la grande avenue... Quelque chose d'immense passa devant lui, vite, très vite. Adrien n'était même pas parvenu à voir de quoi il s'agissait.

C'était quoi ça ? Une voiture ? Non, c'était plus petit qu'une voiture, mais c'était quand même énorme... J'ai l'impression que ça se déplaçait à quatre pattes.

—Uuuuuuuuhhhh....

Adrien se retourna en entendant ce soupir. Les morts. Les morts étaient en train de se réveiller et se mettaient à bouger puis à gémir.

—C'est quoi ce délire ? Paniquait-il.

L'un des cadavres se mit à renifler, il sentait cette délicieuse odeur qui lui délivrait une sensation enivrante. De la viande. Les morts se retournèrent presque tous, d'un coup, les yeux rivés sur Adrien. Il ne lisait plus de tristesse ou de peine dans ces billes vertes qui habitaient leurs orbites, désormais, c'était la rage et la faim. Les centaines d'yeux plongeaient en lui, comme s'ils étaient capables de le dévorer à distance et Adrien sentait presque son âme se fait aspirer dans ce flux de noirceur verdâtre.

Aussi bien paralysé qu'incrédule, il voyait les morts se mettre en marche vers lui, sans transition, comme s'ils ne s'étaient jamais arrêtés. Une main se posa sur son épaule.

—Ahhhh ! Cria-t-il de surprise.

Un mort s'agrippait à son épaule et sa gueule plongeait vers son cou. Il recula et manqua de peu de se faire déchiqueter. Vivement, il balaya le bras du cadavre en frappant son coude avec la barre de fer et recula pour se mettre hors de portée.

Il observa les alentours. J'suis mal là, putain, je suis mal ! La masse de morts de l'impasse dégueulait déjà dans l'avenue et, autour de lui, les retardataires, qui s'étaient endormis avant de s'engouffrer avec les autres, l'encerclaient. Merde, merde, merde !

Adrien se mit à courir, déjà essoufflé, la poitrine serrée par la panique. Peu importe où il regardait, un cadavre comblait son champ de vision. C'était un véritable tombeau, d'où aucun vivant ne pouvait s'échapper. Il esquiva de peu une paire de mains qui tenta de l'attraper, frappa une carcasse en plein visage et l'envoya au sol, et s'arrêta subitement.

C'est im... Impossible.

Les morts ne formaient plus qu'un. Un véritable cercle impossible de briser et impensable à ébranler. Adrien était figé. Perdu. Il abandonnait, conscient que plus aucun miracle ne pourrait le sauver désormais. Des larmes montèrent et glissèrent sur ses paupières et il se mit à sourire.

Dormez... Encore une fois s'il-vous-plaît.

Son sourire s'effaça.

—DORMEZ ! Hurla-t-il, désespéré.

TAH !

Les morts se figèrent en un instant alors que la tête de l'un d'entre eux volait en éclats.

TAH TAH TAH TAH TAH TAH TAH !

Adrien venait de comprendre ce qu'il venait de se passer : quelqu'un ouvrait le feu sur les morts. Et ce con était foutrement précis. Les cadavres tombaient les uns après les autres, touchés à chaque fois à la tête par une seule balle, pour ne jamais se relever. Adrien, toujours debout et immobile, se jeta au sol alors qu'un sifflement aigu gifla l'air à côté de son oreille droite. Je vais m'en prendre une si ça continue !

Une grande moitié des morts changèrent leur attention d'Adrien pour se jeter vers le tireur encore dissimulé dans l'avenue. En voyant les morts lui tourner le dos, il ressentit un réel soulagement... Jusqu'à ce qu'on lui

attrape la cheville. Merde ! L'autre moitié était encore sur lui et ne comptait pas le laisser filer. Il repoussa le cul-de-jatte qui l'avait empoigné d'un coup de pied dans le nez et se releva. Courir. C'était uniquement cela qui lui restait à faire, malgré les balles qui sifflaient autour de lui, les corps qui tombaient, ensanglantés et les doigts qui tentaient de l'attraper. Il devait courir pour sa survie.

—Par ici, vite ! Hurla le tireur en se dévoilant de l'arrière d'un véhicule.

Adrien accéléra, c'était sa chance. Le tireur éleva à nouveau son arme et élimina trois morts qui s'approchaient dangereusement de lui. Concentré sur la progression d'Adrien entre les morts, il ne remarquait pas le mort isolé qui s'approchait de lui discrètement dans son dos.

—Attention derrière vous ! L'averti Adrien en criant

Le tireur se retourna et le mort plongea sur lui. Il dressa son avant-bras pour se protéger et le mort planta ses dents dans sa chair. Adrien entendit un hurlement, pas de souffrance, mais de colère. Il imaginait déjà le tireur se faire emmener au sol par le poids du mort et commencer à se faire déchiqueter.... Mais rien ne s'était passé comme tel. Le tireur repoussa le mort d'un coup de pied, pointa le canon de son fusil vers sa tête et... clic.

—Merde !

Il empoigna son arme par le corps et percuta la tête du mort chancelant de toutes ses forces. Une fois à terre, d'un coup de talon, il broya le crâne de son agresseur comme s'il s'agissait d'une simple canette.

—Putain d'enfoiré ! Vociférait le tireur.

Adrien voyait désormais son sauveur : c'était un vieil homme, environ la soixantaine semblait-il d'après lui, les cheveux grisâtres et dégarnis sur le dessus, dévoilant un crâne lisse et taché de petites marques brunes dû à la vieillesse. Il était habillé d'une chemise à carreaux rouge et noir et d'un pantalon en toile crème. D'aspect, il semblait inoffensif, comme un grand-père bienveillant chez qui on adorait aller gamin pour manger des gâteaux et boire un bon chocolat chaud pendant qu'il nous raconte ses aventures de jeunesse... Mais dans ce champ de bataille, il ressemblait à un véritable survivant, dont le regard, malgré les rides, exprimait une forte détermination.

L'homme vétérinaire lui fit signe de se dépêcher, incapable de cacher son agacement et son impatience.

—Bouge-ton cul gamin !

Un mort sauta sur Adrien qu'il esquiva en se penchant en avant. Le mort roula sur son dos, surpris de n'avoir rien à quoi s'accrocher, et s'écrasa au sol de tout son poids. Adrien perçut un craquement, comme si tous les os du mort s'étaient brisés à l'impact, mais ne se retourna pas. Il fallait partir loin, très loin d'ici, avant qu'ils ne retrouvent tous les deux pris au piège.

Il atteignit le tireur qui, sans un mot, se retourna pour se mettre à courir. Il éleva son arme et tira à deux reprises sur des cadavres isolés qui marchaient vers lui. La première toucha son but : le crâne d'un noir sans t-shirt explosa. La deuxième s'enfonça dans l'épaule du deuxième mort, une jeune femme extrêmement pâle aux longues dreadlocks qui tombaient jusqu'à ses hanches. Sans attendre, il tira une troisième balle qui se logea dans l'œil droit de la hippie.

Adrien était abasourdi par la précision de son sauveur. Il avait déjà tiré plusieurs fois avec quelques amis dans des stands de tir, et il savait à quel point il était compliqué d'atteindre des cibles aussi petites à une telle distance, encore plus à cette distance. Continu papy, défonce-les.

Ils arrivent au fond de l'avenue qui formait désormais un coude sur la gauche. Les morts derrière eux prenaient de plus en plus de retard et la plupart s'arrêtaient, conscient que leur repas leur était passé sous le nez.

Alors qu'Adrien pensait poursuivre sur l'avenue, l'homme âgé prit un virage à droite sans prévenir, surprenant son suiveur. Il s'engagea dans une rue plus étroite et déserte, sans se retourner pour voir si Adrien le suivait, et se mit à accélérer. Sur le sol, il était possible de suivre son sillage fait de sang qui s'échappait de son avant-bras meurtri et Adrien se demanda si les morts n'allaient pas les suivre à cause de ça. Ta gueule, s'insultait-il lui-même, il vient de te sauver, alors que ces putains de zombies te suivent ou non à cause de lui, tu t'en fous.

Ils passèrent entre deux voitures dont une à la portière conducteur grande ouverte et la lumière centrale allumée. Tous deux ressentirent un long frisson en passant entre les deux capots, espacés d'à peine deux mètres. L'idée qu'un mort se cachait en dessous pour attendre qu'un vivant passe pour l'attraper était ignoble. Ils observèrent le sol, aucun bras ne pourfendait la pénombre des voitures pour les attraper.

Le vieil homme se mit à ralentir et s'approcha d'une porte sur laquelle il s'appuya. Il était essoufflé, épuisé de cette course interminable qui n'était plus de son âge. Et son bras... Il avait tellement mal, comme s'il brûlait de l'intérieur, et que sa chair se transformait en charbon et que son sang bouillonnait. Il posa sa tête contre la porte, souffla plusieurs fois faiblement, et ferma les yeux.

—Ça va ? Demanda simplement Adrien.

Bah ouais connard, il est condamné, il est à fond de sa forme là.

L'ancien leva sa main pour dire à Adrien de se taire, et ouvrit les yeux. La lueur de la détermination désormais éteinte. Il semblait bouleversé et perdu, et son regard droit vers le sol semblait fixer quelque chose d'invisible. Il releva la tête après quelques secondes et se tourna vers Adrien, sa peur disparue.

—C'est bon, on rentre.

—Est-ce que...

—Tais-toi s'il-te-plaît et suis-moi. À part si tu veux te faire bouffer ici devant chez moi, mais ne compte pas sur moi pour venir te sortir de la merde cette fois-ci. (Il leva son bras mordu.) Je crois que j'ai assez donné.

Adrien se sentait mal vis à vis de lui. C'était sa faute si cet homme allait mourir, et c'était grâce à cet homme que lui allait vivre... C'était l'ironie du sort, comme une vieille blague qui ne faisait plus rire personne.

L'homme ouvra la porte grinçante et pénétra dans l'obscurité de l'appartement. Adrien suivit le mouvement en silence et retenait son souffle, comme si les morts les attendaient à l'intérieur.

—Ferme la porte derrière toi et pousse le meuble à chaussure juste devant, on ne sait jamais.

Adrien s'exécuta et se retourna après avoir bloqué le meuble sous la poignée. L'homme avait disparu et ne faisait plus aucun bruit. Adrien s'avança lentement dans le couloir, presque certains que son sauveur s'était écroulé quelque part et qu'il était en train de se transformer en monstre, mais celui-ci franchit le couloir, les bras remplis de compresses et des différents produits, et disparu à nouveau dans une nouvelle pièce.

Adrien le rejoignait. C'était un salon, uniquement éclairé par des bougies disposées ici et là. Une télévision qui datait de plusieurs décennies trônait au fond de la pièce sur un petit meuble en bois. Devant, sur un grand tapis, un canapé et un fauteuil assorti attendaient sagement que les propriétaires viennent poser leur derrière dessus. Les murs étaient recouverts de différents tableaux et photos, et près de la fenêtre fermée sur la droite de la pièce, deux larges bibliothèques remplies de livres cachaient le mur. Malgré l'ancienneté de la décoration, c'était véritablement un beau salon.

—Pose ton cul sur le canapé, ordonna le propriétaire en posant ce qu'il portait sur le sol.

Adrien ne répondit pas et alla s'asseoir. Il est vraiment autoritaire ce papy. Dès lors qu'il était installé, il serra les dents, une douleur vive et cuisante qui traversait sa cuisse. Courir a élargi la plaie... Génial.

—Sale blessure qu't'a là, remarqua l'homme en s'agenouillant devant lui et en attrapant des compresses et une bouteille en verre remplie de désinfectant, comment tu t'es fait ça ?

—Accident de voiture. J'ai cru que je pourrai passer entre les zombies. J'ai été con.

—Tu as de la chance d'être encore en vie.

L'homme imbibait une compresse de désinfectant et demanda d'un geste à Adrien de retirer son pantalon.

—Beaucoup sont morts en tentant la même chose. J'ai vu des familles se faire dévorer dans leur voiture. Serre les dents, ça va piquer.

—Vous devriez-vous occuper de votre bras, je vais bi... ARRH !

Le vieil homme sourit à Adrien, comme si la douleur de celui-ci lui faisait plaisir. Il tapota la compresse sur toute la surface de la plaie et changea de compresse pour répéter la même action.

—On s'en fiche de mon bras. Je suis p'tet vieux, mais je sais ce que c'est un zombie. Je vais crever. C'est la règle... T'es mordu ? T'es foutu. Alors on s'en branle que je perde mon sang, je vais crever de toute façon.

—Pourquoi ?

—Hum ? Demanda-t-il des précisions sans relever la tête de la plaie.

—Pourquoi être venu me sauver ? Vous auriez pu rester planqué ici, en sécurité.

—Pour être honnête, il attrapa un fil et une aiguille, je m'étais décidé de partir d'ici. Je pique, essaie de ne pas bouger. Il planta l'aiguille dans la chair et Adrien serra les dents. Quand on a mon âge, et que tu vois tout le monde mourir autour de toi, t'as pas envie de rester tout seul ici, avec les morts-vivants. Je me suis dit que j'allais exploser quelques crânes avant de faire sauter le mien. Histoire de partir en héros. Même sans que le monde le sache. C'est con hein ?

Il coinça le fil entre ses dents et le coupa. Adrien examina la plaie qui était désormais fermée et à nouveau ensanglantée. Le vieux la nettoya avec une nouvelle compresse et se releva en rassembla tout le matériel médical.

—Merci, fit Adrien. Vous vous appelez comment d'ailleurs ?

—T'as vraiment besoin de mettre un nom sur un futur mort ? Demandait-il agacé en s'arrêtant au seuil de la porte du salon.

—Vous m'avez sauvé, sans vous, je... Il posa sa main devant sa bouche et les larmes montèrent dans ses yeux... Sans vous, je ne serai pas en vie à l'heure qu'il est. Ce n'est peut-être pas important pour vous, mais pour moi ça l'est.

Le vieil homme baissa la tête et soupira. Il trouvait tout cela stupide, encore plus que ce gamin se mette à chialer. OK, il a frôlé la mort de peu le même, mais c'est moi qui devrais chialer là.

Mais au fond, il le comprenait. Il pensait qu'il partirait en héros inconnu en butant quelques zombies, mais il n'avait pas pensé qu'il pourrait partir en vrai héros. Et ce gamin, juste là, sur son canapé, parlerait de lui à d'autres personnes un jour, s'il survie. Ouais, ça me plaît bien de partir comme ça.

—Henry.

Adrien s'arrêta soudain de pleurer. Il essuya les larmes sur ses joues du revers de sa manche, renifla, se leva et s'approcha de Henry.

—Alors Henry, reprit-il d'une voix sûre et calme tout en lui tendant la main, je vous serai pour toujours reconnaissant de m'avoir sauvé. Et soigné.

Le cœur de Henry fit un bond dans sa poitrine. Une chaleur parcourut son corps, accompagné d'un sentiment de satisfaction. Il savait qu'il pouvait partir serein maintenant, il avait gagné sa place là-haut. Il empoigna la main

tendue devant lui avec fermeté, plongea son regard dans celui d'Adrien et sourit.

—Fais-moi juste une promesse gamin.

—Tout ce que vous voudrez.

—Survie. Fais tout ce que tu peux, quitte à te cacher dans les chiottes, mais survie. C'est tout ce que je te demande.

—Je vous le promets.

—Bien, bien.

Henry sentit un long frisson le traverser de part en part. Il savait, c'était bientôt l'heure. Merde, il aurait au moins aimé pouvoir boire un coup avant de crever. Tant pis, j'espère qu'il y a du Scotch au paradis. Il desserra la main d'Adrien, et, sans un mot, alla poser ce qu'il tenait dans la salle de bain.

—Ah oui au fait, lui dit-il depuis l'autre côté du couloir, gamin.

—Oui ?

—Y'a une bouteille de vinaigre, sous l'évier, dans la cuisine. Prend la et met-toi en partout. Sur la peau, les cheveux, les vêtements.

—Pourquoi faire ?

—Ces putains de zombies, il regagna le couloir devant le salon, et bah ils te repèrent à l'odeur. L'odeur humaine, t'vois le truc ? Le vinaigre a tellement une odeur puissante qu'elle te dissimule. J'ai testé, ça marche. Fais ça.

—C'était donc ça l'odeur que je sentais en rentrant chez vous.

—Ta gueule et va t'asperger, je n'ai pas que ça à foutre.

Adrien sourit. Reçu mon capitaine. Il longea le couloir à la recherche de la cuisine, passa devant les toilettes, des escaliers, une chambre et accéda à la cuisine. Directement, il alla jusqu'à l'évier, et prit la bouteille de vinaigre. Il ouvrit le bouchon et l'odeur lui agressa tout de suite les narines.

—Oh la vache, c'est vraiment fort cette merde !

Sans réfléchir, il aspergeait ses vêtements, puis se fit un shampoing, et frottait sa peau avec le vinaigre. Il jeta la bouteille en plastique désormais vide dans l'évier et retourna dans le couloir.

—C'est bon Henry, je pu la mort comme vous !

Henry n'était plus là. Le couloir était vide, la salle de bain déserte, le salon silencieux. Une ambiance pesante tomba alors dans l'appartement. Adrien imaginait le cadavre de Henry qui l'attendait dans un coin, dans l'ombre, pour lui sauter dessus et se venger outre-tombe.

—He...Henry ?

Pas de réponse. Là, je flippe vraiment. Il regardait autour de lui et attrapa un parapluie qui pendait à un portemanteau mural. En le tenant fermement, il avançait dans le couloir, ses yeux inspectant les moindres recoins. Putain t'es où papy ?! Le rez-de-chaussée était vide. Soudain, il distingua un grincement de parquet, au-dessus de lui, court mais bruyant. Il était à l'étage. Je fais quoi ? Je monte et je m'occupe d'en finir avec lui ou je me casse ? Putain de merde ! Non, non. Je ne peux pas le laisser dans cet état.

Adrien s'engagea dans les escaliers. Il gravit les marches, son cœur frappant dans ses oreilles. Il ne le sentait pas ce coup-là.

—Henry ?

Mort.

Il monta une marche.

Papy est mort.

Une autre.

Je vais te donner la paix.

Encore trois.

PAN !

Un coup de feu brisa le silence de l'appartement. Adrien se mit à courir, ça venait de la droite. Il s'engagea dans le couloir et vit une porte entrouverte au fond de celui-ci. Il fonça et ouvrit la porte...

Henry était assis dans une chaise, un fusil de chasse coincé entre ses doigts, le canon dirigé vers la tête. Du sang coulait de sa bouche béante. Adrien avança en laissant tomber le parapluie au sol. Arrivé à côté de lui, il vit l'arrière de sa tête et le trou béant qui se trouvait au milieu. Des morceaux de cervelle et de chairs étaient encore collés au mur sur sa droite. Adrien approcha ses doigts du visage du vieil homme, l'idée qu'il puisse encore revenir et le mordre très loin enfoui dans son esprit, et referma les

paupières de Henry. Il remarqua un cadre posé sur les jambes de son sauveur. C'était une photo de lui, plus jeune, accompagné de celle qui semblait être sa femme et d'un enfant qui devait être son fils. Adrien sentit son cœur se serrer devant cette image.

—Reposes en paix, grand-père.

Adrien se retourna et vit, posé sur le lit, une boîte verte et un mot. Il s'approcha et ouvrit la boîte : des cartouches de chasse. Il prit ensuite le mot pour le lire :

Gamin, t'en auras besoin. Je t'en prends une. Respecte ta promesse ou je te m'occuperai de ton cul en haut.

Henry.

Il fourra le mot dans sa poche arrière, attrapa la boîte de cartouche et alla récupérer le fusil. Il accorda un dernier regard à son sauveur et, sans se retourner, s'échappa de la chambre mortelle.

—Je vous le promets. Je vais survivre.

15. Refuge

Un océan verdâtre s'étendait autour de Zack et Lyssandre. Calme, aucune vague ne venait perturber les formes immobiles qui les entouraient. C'était sinistre, une angoisse qui vous rongait les tripes et qui arrivait petit à petit à venir à bout de vous.

Zack ne comprenait pas ce qu'il se passait. Pourquoi les morts ne bougeaient-ils plus ? Pourquoi aucun d'entre eux ne se jetait pas sur lui ? Il tourna la tête. La porte qu'ils avaient refermé en sortant ne tremblait pas, les morts à l'intérieur n'avaient pas tenté de l'enfoncer. Il regarda Lyssandre qui ne semblait aucunement surprise.

—Qu'est-ce qui se passe ? Demanda Zack en chuchotant.

—La nuit, répondit-elle sans quitter des yeux l'océan devant-elle. La nuit est tombée.

Zack regarda sa montre. Il était 16h32.

—Mais... on est au beau milieu de l'après-midi. Comment ça se fait ?

—Il est là.

Zack s'étonna du timbre de voix de Lyssandre. Sa voix était froide et tremblante lorsqu'elle avait prononcé cette dernière phrase. Qu'entendait-elle par Il est là ? Une chose était incontestable pour Zack, c'est que cela n'annonçait rien de bon.

—Qui il ?

—Je vous expliquerai une fois que nous serons en sécurité. Où se trouve l'église la plus proche ?

—Une église ?

—Arrêtez de nous faire perdre du temps en répétant tout ce que je dis. L'église ? Aller !

—Ah, euh... Il y en a une petite à deux rues d'ici.

—Allons-y.

—Mais et eux ? S'inquiétait-il en désignant les morts endormis devant eux.

—Ils ne se réveilleront pas si on se dépêche.

Lyssandre chercha un passage entre les morts pour s'échapper du parking de l'hôpital. La plupart d'entre eux étaient habillés de blanc, soit des uniformes de médecins et d'infirmiers, soit des robes de patients. Il y avait eu une brèche dans le bâtiment et les morts étaient parvenus à sortir, mais ne s'étaient pas éloignés du secteur. N'avaient-ils pas eu le temps d'aller plus loin ? Ou étaient-ils conscients que l'hôpital attirerait un bon nombre de vivants pour tenter de se faire soigner de leurs blessures ? Peu importe. Lyssandre s'engagea dans l'océan mortel.

Zack la suivait de très près, si proche qu'il marcha à plusieurs reprises sur son talon à nu. A chaque fois, il s'excusa, mais elle ne répondit pas une seule fois, comme si elle ne l'avait pas senti. La vérité était qu'elle était concentrée. Non pas sur les morts, mais autour d'eux. Elle le cherchait dans les moindres recoins du parking, consciente que s'il s'approchait trop d'ici, les morts allaient se remettre en marche et il en serait fini d'eux.

Ils sillonnèrent sans peine le parking et atteignirent la rue de l'hôpital. Quelques morts s'y trouvaient, au garde-à-vous entre d'innombrables

voitures abandonnées ici et là. Lyssandre regardait à chaque extrémité de la route. Il n'y avait aucun mouvement, ni aucune forme inhumaine qui les guettait. Ils pouvaient y aller, mais elle savait qu'ils devaient rester sur leurs gardes.

—Par où ? Demanda-t-elle sèchement.

—Par-là, répondit-il en montrant sa droite du doigt.

Ils avancèrent l'un à côté de l'autre en slalomant entre les voitures et les morts. Zack n'arrivait pas à se défaire de leur silhouette, ces mannequins de chairs qui avaient déployé tant de rage et de férocité et qui désormais étaient réduits à une sorte d'état d'hibernation. Les questions bouillonnaient dans sa tête. Il voulait savoir pourquoi les morts s'étaient réveillés, comme ça, lors d'un jour basique, comme tous les autres. D'habitude, dans les films, c'était toujours à cause de la radioactivité, ou bien d'un burger radioactif, ou une sorte de maladie inconnue qui s'échappait d'un laboratoire secret du gouvernement. Mais le réveil de Lyssandre dans sa morgue retirait la possibilité de toutes ces hypothèses. C'était quelque chose de bien plus sombre, et bien plus... surnaturel.

Il se glissa entre un mort et une portière en fermant les yeux, incapable de lui tourner le dos, mais aussi incapable de le regarder si proche.

Une autre question le bouffait. Pourquoi la nuit était-elle déjà tombée ? Les morts-vivants ne pouvaient pas provoquer un événement d'une telle ampleur, c'était juste tout simplement divin.

Dieu, pensait-il. Et si c'était Dieu qui avait provoqué tout ça ? Lui qui ne croyait pas en cet être astral, cette icône qui, censé représenter le bien, avait causé tant de mal dans le monde, que Zack avait rejeté depuis qu'il était entré en fac de médecine et qu'il commençait à s'intéresser au monde et à tous les malheurs qui consumaient celui-ci. Et si c'était lui ? Ça expliquerait pourquoi Lyssandre veut aller dans une église. Et aussi pourquoi elle est revenue d'entre les morts sans être pour autant un zombie.

—Lyssandre ?

—Hum ?

—Êtes-vous notre sauveur ?

Cette question l'arrêta d'un coup dans sa progression. Qu'est-ce qui arrivait à Zack d'un coup ? Il perdait la tête ? Elle se retourna, le visage

froid, et sans s'attarder, lui répondit non avant de reprendre la route.

—Arrêtez de jouer avec moi, insista-t-il, vous êtes revenue d'entre les morts et vous en savez bien trop. Il vous a envoyé, c'est ça ?

Lyssandre explosa en se retournant brutalement.

—STOP ! Vous croyez quoi ?! Que ça y est, je vais claquer des doigts et que tous les morts vont disparaître ?! Je ne sais pas ce que je suis et j'ignore pourquoi je suis revenue comme ça, sans l'envie de vous bouffer la gueule ! Alors maintenant, fermez-la et conduisez-nous à l'église !

—Vous voyez ?

—Quoi ?!

—Vous savez qu'on doit se rendre dans une église.

—Raaaah !

D'un pas furieux, elle reprit la marche et se mura dans le silence. Elle entendait son compagnon murmurer des conneries, mais elle essayait de ne pas y porter attention.

—À gauche, indiquait-il.

Elle se conforma aux instructions et s'engagea dans la ruelle avant de s'arrêter. Une masse sombre colorait le fond de la rue, une tâche noire, fixe et ondulée qui comblait toute la largeur de la route. Zack s'arrêta à côté de la femme. Il ne comprenait pas pourquoi elle s'était arrêtée. Ainsi il se mit à suivre son regard qui s'enfonçait dans les ténèbres devant elle. À son tour, il distinguait cette forme et toutes ces lumières misérables vertes, pas plus grosses que des billes.

—C'est quoi ?

—Des morts, répondit-elle d'une voix sèche et coupante, et un sacré paquet.

—Ils doivent être combien... cent ? Plus ?

—Au moins.

—En plus, ils sont devant l'église.

—C'est bien ce que je pensais. Allons-y.

Les derniers mots de Lyssandre figèrent Zack. Comment ça allons-y ? Et pour seule réponse à ces pensées, elle marcha vers la horde de cadavres.

Zack voulait la rattraper, la prendre par le bras et lui dire de cesser sa folie, mais au fond... Il voulait lui faire confiance, cette idée de sauveuse encore bien ancrée dans sa tête. Ça ne peut pas être autrement, elle va tous nous sauver.

Il lui emboîta le pas, comme pour l'encourager. Il incarna à ce moment-là le plus insouciant des hommes, qui, de par une idée floue, croyait sincèrement que rien ne pouvait lui arriver.

Dieu qu'il avait tort.

Ils s'approchaient des morts qui étaient muets. Ce calme ne rassurait pas Lyssandre, mais elle tentait de ne pas écouter la peur qui s'installait dans son cœur.

N'y était-elle pas déjà encreée depuis qu'elle s'était réveillée dans la morgue ? Elle était gravée au fer rouge en elle.

Pourtant, sans trembler, elle s'approchait des morts, presque capable de les toucher si elle tendait son bras et s'arrêta un instant. Allaient-ils tous bouger et s'abattre sur elle ? Ou était-il trop loin pour les éveiller ? Ils ne bougèrent pas et Lyssandre s'enfonça dans la masse.

L'odeur la dérangeait, c'était quasi insoutenable. C'était un mélange de moisissures et merde. Elle se retenait de vomir ses tripes et avançait. Sa progression était continue, elle ne ralentissait pas et jetait quelquefois un regard en arrière pour vérifier si Zack la suivait. Le docteur était à quelques mètres derrière-elle et son regard ne se détachait pas d'elle. Bien, pensa-t-elle.

L'église se dressait devant eux et ils se mirent à gravir les marches en pierre de celle-ci. Devant le seuil des portes monumentales en bois qui les séparaient de leur refuge, Lyssandre se retourna et considérait une dernière fois les morts. Leur formation était étonnante : aucun d'entre eux ne se trouvait sur l'une des marches, comme si l'église les repoussait. Elle songeait à ce qu'elle avait vu, lorsqu'elle n'était pas encore revenue d'entre les morts.

—Alors tout est vrai... Murmurait-elle.

Elle se retourna, ouvrit l'une des portes et incita Zack à entrer.

Adrien poussa la porte de la maison de Henry délicatement. Il passa sa tête dans l'ouverture, vérifia à gauche puis à droite pour s'assurer que la voie était libre. Étonnement, aucun mort ne les avait suivis. Il s'échappa de la maison, referma la porte pour s'assurer qu'aucun monstre ne s'y introduirait pour dévorer le corps de son sauveur et décida de partir vers la droite, à l'opposé du chemin qu'il avait emprunté pour venir.

Armé du fusil de chasse de Henry, son buste traversé par la cartouchière qu'il avait trouvé avec les munitions, il se sentait désormais bien plus rassuré. Il était équipé, capable de se défendre. Toutefois, il avait prévu de chercher une arme au corps-à-corps, comme une machette ou un objet semblable à son ancienne barre de fer. Il refusait de se reposer sur une arme à feu, pouvant, à tout moment, lui faire défaut lors d'un combat. Plus de munitions, un défaut mécanique, ou n'importe quel imprévu et il risquait d'en payer les conséquences.

Il examina sa montre : il était 17 heures passées et la nuit était d'un noir sans précédent. Tout en progressant discrètement dans la rue sans rencontrer le moindre zombie, il examinait la situation.

Au-delà des morts-vivants, un détail l'interpellait. La nuit était tombée bien trop tôt, même pour un mois de janvier. Il avait passé environ une heure chez Henry, et le crépuscule était déjà terminé depuis presque deux heures, soit vers 15 heures et demi. Il savait au fond de lui que les morts ne demeuraient pas les uniques obstacles qu'il allait rencontrer... Et la peur l'avait saisi.

Il arriva dans un carrefour et se plaqua contre un mur pour examiner le lieu. Quelques morts, disposés de part et d'autre, dormaient. Attendaient-ils qu'un humain passe près d'eux pour se remettre en marche ? Ou étaient-ils comme ceux de la ruelle ? Endormi, inactif. Il allait le découvrir. Il entra dans le carrefour, le fusil prêt à tirer.

Un mort lui faisait face, le regard sur lui, les mêmes étoiles vertes dans les yeux que ces précédents congénères. Adrien se se suspendit, pointa son canon vers lui et visa.

Si tu bouges, je te promets que ce sera la dernière fois.

Il sentait le regard glaçant du mort sur lui et s'attendait à tout moment que le monstre se mette à marcher vers lui en gémissant. Mais la statue de

chair restait à sa place.

Adrien fit trois pas vers lui : il voulait s'assurer que le mort le voyait bel et bien. Ils étaient séparés de moins de quatre mètres, il était ainsi inenvisageable qu'il soit dissimulé par la nuit. Pourtant, rien ne lui sauta dessus. Alors pourquoi tes potes se sont réveillés tout à l'heure ? Se demandait-il.

Il examinait son environnement et comptait les morts grâce à leurs yeux. Ils étaient 6 au minimum, Adrien ne voulant pas exclure la possibilité que certains n'avaient pas cette lueur verte étrange dans le regard ou que d'autres puissent être cachés dans les recoins du carrefour. Il se persuada qu'il pouvait maîtriser la situation s'ils se réveillaient et décida de poursuivre son expérimentation.

—Tu dors ? Fit-il en premier temps d'une voix étranglé et presque inaudible.

Aucune réaction.

—Est-ce que tu dors ? Répétait-il plus fort.

Le mort ne bougeait pas et ne répondait pas. Ce n'était donc pas le son qui pouvait les extraire de leur sommeil.

Il se décala et passa derrière son cobaye. Du bout de son canon, il poussa le mort dans son dos qui resta inerte. Il recommença une seconde fois, bien plus fort, et le mort se laissa tomber par terre. À pleine face, le cadavre percuta le bitume et restait dans sa nouvelle position.

Le toucher ou la douleur ne vous réveille pas non plus, constatait-il, alors...

Il se rappela de la forme qu'il avait entraperçue en sortant de la ruelle. Sans en connaître le rapport, c'était à cet instant que les morts s'étaient réveillés. La coïncidence était trop grande pour ne pas être possible : c'était à cause de cette chose.

Adrien décida de ne pas s'éterniser dans ce carrefour, s'imaginant que cette chose pouvait surgir aussi vite qu'un éclair et le mettre dans une position délicate.

Il consultait une à une les quatre routes qui s'offraient à lui.

Deux d'entre elles étaient bloqués par les véhicules divers que les humains avaient abandonnés en fuyant. Adrien les voyait comme un

véritable cimetière mécanique, imaginant déjà une paire de mains surgir de sous une voiture pour lui attraper les chevilles et l'entraîner dans sa tombe. Il décida d'oublier ces deux routes.

Il ne lui restait plus que deux choix : l'une le menant vers le centre de la ville, la même direction qu'avait pris l'hélicoptère, ou la seconde l'entraînant vers la sortie afin de regagner la nationale qui le conduirait jusqu'à son village afin de retrouver Elsa.

Il devait désormais procéder à un choix : avec l'aide des militaires qui se trouvaient dans l'hélicoptère, il aurait plus de chance de rallier son village et ainsi de sauver sa sœur... Si toutefois elle pouvait encore l'être. Mais si jamais l'hélicoptère était déjà reparti loin d'ici ? Il avait disparu au-dessus de la ville. Certes, la possibilité qu'il se soit posé sur le toit d'un immeuble était fort possible, mais incertaine. Il pourrait malgré tout trouver un refuge à l'intérieur de la ville, il ne pouvait pas être l'unique survivant. Mais pouvait-il chercher la sécurité lorsque sa propre sœur n'y était pas ?

—Putain... Jurait-il tout seul, je ne peux pas prendre le risque de perdre du temps.

Il serra sa poigne sur le corps de son fusil et emprunta la route vers son village.

J'arrive Elsa, tiens bon.

*

J'ai froid, pensait Elsa. J'ai tellement froid.

Il faisait noir, combien de temps avait-elle passé dans son trou ? Elle ne le savait même plus. Les cailloux autour d'elle s'appuyaient sur sa peau et commençaient à lui faire mal. Elle tenta d'ajuster sa position mais l'endroit était trop étroit pour tourner. Elle n'avait qu'une seule possibilité : sortir d'ici pour se dégourdir les membres. Mais elle savait qu'ils étaient-là, tout autour d'elle.

Elle ferma les yeux et se remémorait les derniers événements.

Les monstres se jetaient sur elle alors qu'elle brisait la vitre de la porte. De justesse, elle était parvenue à s'échapper, au prix de quelques coupures.

Il avait fallu quelques secondes pour que les créatures brisent la porte et se mettent à sa poursuite.

Elle clopinait, boitait, mais courrait le plus vite possible. Elle évitait les autres choses qui étaient dans son jardin, décidément, elles étaient partout et s'étaient multipliées telles des gangrènes incurables. Du mieux qu'elle le pouvait, elle esquivait les membres grisâtres qui se tendaient vers elle pour la saisir. Elle sauta par-dessus sa clôture, trébucha, mais se releva aussi prestement, piqué par l'adrénaline. Une cachette, s'était-elle dite en s'enfonçant dans le champ qui prolongeait son jardin, au-delà des clôtures, je dois me cacher et attendre qu'Adrien me retrouve !

Elle regarda par-dessus son épaule alors que le soleil chutait dans le ciel assombri. Des centaines de points verts, aussi brillants que des bijoux, dansaient dans sa direction. Puis elle s'arrêta. Tout autour d'elle, une mer d'étoiles vertes s'étendait sans fin. Elle savait que chacune de ces étoiles appartenait à un monstre. Elle cherchait un chemin, une dernière issue. Elle était encerclée, prisonnière et condamné. Elle baissa la tête, le cœur lourd, les joues rouges, la respiration pénible ; c'était fini. C'est à ce moment qu'elle vit le terrier au milieu de la boue.

Les murmures s'approchaient et lui fit prendre une décision avec hâte : elle se jeta au sol, glissa tant bien que mal dans le terrier assez grand pour quelqu'un de sa carrure, mais presque trop étroit. Elle s'enfonça dans les ténèbres de la terre, se mutila avec les roches des parois, et s'arrêta lorsque ses pieds touchèrent le fond. Il y avait un peu plus d'un mètre entre la sortie et elle. Avec de la chance, aucune de ces choses n'allait réussir à entrer. Mais au fond, elle savait qu'on ne pouvait pas les arrêter, qu'elles entraient où bon leur semblaient, et que même le diable ne pouvait leur fermer la porte. Elle profita de ce court instant de répit pour attraper son téléphone et ainsi envoyer des messages à son frère. Elle serra l'appareil de toutes ses forces contre son cœur, dans l'espoir de vite recevoir une réponse. Mais elle ne vint jamais.

Il faisait nuit, le soleil l'avait abandonné à son tour. Le silence l'enveloppa, et plus rien ne bougea. Le temps s'était arrêté, le chronomètre s'était déclenché. Terrée comme un animal, elle avait conscience qu'à chaque seconde qui passait, les chasseurs allaient la débusquer dans son refuge. Elle pleurait dans le silence, et fit une chose qu'elle n'avait jamais

faite de toute son existence : elle pria, avec force, que son frère vienne la sauver.

16. L'espoir de l'humanité

Lyssandre referma la grande porte en bois en la planquant à l'aide de son dos. Ils avaient réussi, ils étaient désormais en sécurité... Du moins pour un court moment. Elle savait qu'IL allait venir la chercher, et que ce monument ne pourrait pas la protéger éternellement. Il fallait trouver un plan d'action, établir les prochaines manœuvres, et...

—Euh... L'interrompu Zack dans ses pensées, Lyssandre...

Elle éleva son regard : des dizaines de personnes les regardaient, apeurées. Cela justifiait la présence de tous ces morts-vivants autour de l'église. Ils avaient suivi les humains qui avaient trouvé refuge ici même. Lyssandre examinait l'assemblée qui se trouvait devant elle : il y avait des enfants, des femmes, mais très peu d'hommes. Dommage, se disait-elle, ils auraient pu être très utiles.

La femme s'approcha d'eux pour apaiser la tension qui régnait. Les regards sur le docteur et elle ne lui plaisait pas, comme si, malgré leur apparence ordinaire, ils regardaient des morts qui s'étaient introduits.

—Bonjour, avait-elle simplement dit, pouvez-vous nous héberger s'il-vous-plaît ?

—Avez... Répondit une femme dans le groupe, avez-vous été mordue ?

—Non, mon compagnon non plus.

—On devrait vérifier vous ne pensez pas ? Murmura un peu trop fort une autre femme.

—Elle ment peut-être pour ne pas qu'on les mette dehors ? Poursuivait un jeune homme.

—Laissez-moi passer, pardon, excusez-moi.

Un homme traversa le groupe et se dressa devant Lyssandre. De toute évidence, c'était l'officiant religieux. Habillé tout en noir, une croix en bois pendant de son cou, il semblait avoir la soixantaine. D'apparence, le père était inoffensif, mais le regard qu'il posait sur Lyssandre lui déplaisait, elle se sentait jugée et menacée.

—Je suis le père Gabin, vous êtes dans mon église.

—Bonjour mon père, enchaîna Lyssandre en tentant de garder son calme, pouvez-vous nous accueillir ?

—Vous devez protéger cette femme, intervenait Zack à moitié dément, elle peut nous sauver ! Elle sait des choses, elle...

Lyssandre le pourfendait du regard pour le faire taire. Cet idiot va nous faire tuer.

—Qu'entend votre ami par elle peut nous sauver ? Interrogea le père Gabin.

Trop tard, Lyssandre savait qu'elle devait cracher le morceau s'ils voulaient pouvoir rester en sécurité dans l'église. Après tout, il fallait bien qu'elle confie son savoir à quelqu'un. C'était le moment ou jamais.

—Pouvons-nous parler en privé mon père ? Proposait Lyssandre en jetant un œil sur les survivants qui continuaient de les épier.

—Suivez-moi.

Le père se faufila entre les bancs de l'église, suivit de Lyssandre et Zack. Elle se retourna, demanda au docteur de rester ici qui protesta avec un regard implorant, mais elle ne céda pas et lui demanda de lui faire confiance. Zack fit la moue, mais accepta et prit place sur un des bancs.

—Votre ami semble un peu invasif, constata le père.

—Il est paniqué. Je le comprends.

—Je vous en prie, invita le père en ouvrant une porte.

Lyssandre pénétra dans le presbytère du père et s'étonna de la rusticité de celui-ci. Il n'y avait qu'une armoire, un antique bureau en bois et deux chaises qui semblaient vouloir s'écrouler dans même y toucher. Elle sursauta lorsque le père ferma la porte et s'étonna d'être aussi nerveuse. Je dois tout lui dire, mais s'il ne comprenait pas ? Après tout, c'est un homme d'église... Si lui ne veut pas entendre ce que j'ai à dire, personne ne le pourra.

—De quoi vouliez-vous me parler alors ? Poursuivait le père en prenant place derrière son bureau, je vous en prie, prenez une chaise.

—Non merci, je préfère rester debout.

Lyssandre faisait les quatre cents pas dans le bureau, ne sachant pas par où commencer. Le père était patient, observait les déplacements de la femme sans pour autant perdre son calme. Soudain, Lyssandre s'arrêta, soupira et prit son courage à deux mains.

—J'ignore pourquoi je sais tout cela, mais ce que je peux déjà vous dire, c'est que j'étais morte il y a quelques heures.

Le sourcil du père se courba, mais il resta dans le silence, invitant Lyssandre à poursuivre.

—Je suis morte la nuit dernière d'un arrêt cardiaque. Enfin, je pense que c'est à cause de ça, j'ai eu vraiment mal dans la poitrine, et je suis tombée. C'est tout ce dont je me rappelle.

—Vous semblez bien vivante pour une morte.

—Vous allez devoir garder l'esprit ouvert pour entendre ce que je vais vous dire. De plus, les morts marchent désormais, mon histoire n'est pas plus farfelue que le reste.

—Vous marquez un point. Alors vous êtes morte.

—J'étais morte. Je suis revenue à la vie dans la morgue de l'hôpital, c'est là que j'ai rencontré le docteur Rifanati.

—Ce que vous essayez de m'expliquer, c'est que vous êtes revenue à la vie ? Comme ces morts-vivants qui essayent de nous dévorer ?

—Exactement, or, moi, je ne suis pas comme eux. Je suis restée humaine, comme vous et tous ces gens dans votre église.

—Admettons. Pourquoi m'en parlez-vous ?

—Car lorsque j'étais morte... J'ai vu tout ce qui allait se passer. Je savais que les morts allaient revenir à la vie, que l'humanité allait se faire dévorer toute entière. C'est le début mon père.

—Le début ?

—Ne faites pas l'ignare, vous savez très bien de quoi je veux parler. C'est écrit, dans votre livre.

Elle pointa du doigt la bible qui était posée sur le bureau.

—Vous voulez dire que...

—L'apocalypse mon père. L'apocalypse a commencé.

Le père Gabin s'écrasa dans son assise. L'expression de son visage s'était transformée brutalement : la suffisance s'était changée en peur.

—Mais... Comment... ce ne sont que des textes, des histoires pour faire peur... C'est impossible.

—Voici donc votre foi pour votre propre religion ? Ce que je vous dis est vrai. Je ne suis pas croyante mon père, je ne l'ai jamais été. Pourtant, je sais que c'est bien l'apocalypse.

—Comment le savez-vous ?

—Il me la dit.

—Qui ?

—Je n'en sais rien. C'était une voix. Elle me montrait des images, les morts qui se relèvent, et cette... Cette chose qu'il appelait... Khlôros.

—Pestilence.

Le père se leva et s'approcha de Lyssandre. Il semblait avoir récupéré un certain calme, mais sa peur était encore maladroitement dissimulée.

—Dans le texte original de l'apocalypse, dans le nouveau testament, le terme pour désigner Pestilence est Khlôros.

—Pouvez-vous m'expliquer ? Je ne comprends pas de quoi il s'agit. Je l'ai vu... Et je n'arrive pas à oublier cette monstruosité...

—Pestilence, Khlôros, la Mort, le cavalier pâle, Maladie, Épidémie... Il y a beaucoup de surnoms pour le désigner.

—Vous voulez dire que...

—Si c'est bien ce que je pense, vous me parlez de l'un des cavaliers de l'apocalypse, plus exactement du cavalier de la mort, celui qui évoque la peur, qui amène la maladie, la décomposition et la mort. Il marqua un temps d'arrêt pour réfléchir. Et en y réfléchissant bien... Cela décrit parfaitement ce qu'il se passe en ce moment-même. La maladie serait celle de réveiller les morts. La décomposition, il suffit de les regarder pour comprendre. La mort... Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin.

Il immergea ses yeux dans ceux de Lyssandre, presque implorant.

—Si vous avez vu tout cela... Peut-être que la voix provient de notre seigneur. Il vous a envoyé pour nous prévenir, pour nous secourir.

—Non mon père, vous n'allez pas vous y mettre vous aussi. Je ne suis pas une sauveuse, je suis comme vous, impuissante.

—Il a bien une raison pour laquelle vous savez tout ça ! Une raison de votre résurrection !

—Je pense que je suis revenue à la vie pour prévenir l'humanité de son dernier espoir.

Le père prit les mains de Lyssandre dans les siennes, le cœur battant. Il avait besoin d'entendre ce qu'elle allait dire, il n'avait d'yeux que pour elle, le sentiment de pouvoir être sauvé grâce à elle.

—Nous devons tuer Khlôros. C'est le seul moyen d'arrêter les morts.

Le père délaissa les mains de la femme. Tuer un cavalier de l'apocalypse hein ? Rien de plus. Il se mit à glousser, puis, nerveusement, éclata en fou rire.

—Nous sommes fichus, ajouta-t-il entre deux rires, on va tous mourir.

—Non, répondit-elle sans attendre attirant l'attention du prêtre, pas forcément.

—Comment ? Comment pourrions-nous vaincre ce que les Saintes Écritures ont prédit ?

—Un homme. Il y a un homme qui pourrait nous venir en aide. Je l'ai vu, il était... Flou, mais je pense pouvoir le reconnaître. Si nous le trouvons, nous pouvons garder espoir.

Zack faisait les quatre cents pas devant la porte. Certes, il captait une partie de la conversation, mais il se sentait rejeté soudainement par Lyssandre. Il pensait faire partie de cet algorithme, être l'un des éléments clé qui permettrait de mettre fin à l'apocalypse qui dévorait le monde. C'était un sentiment plutôt égocentrique, et lui-même en était conscient, mais que pouvait-il face à ses propres désirs ? Il avait constamment été quelqu'un d'effacé, de solitaire, malgré les gens qui l'entouraient quotidiennement... Mais ceux-là, ils ne le dérangeaient pas. Alors aujourd'hui, il voulait se sentir utile, laisser sa trace sur le monde, sur l'histoire même de la vie humaine. Il le voulait, et rien ne pourrait l'en empêcher, même les zombies qui grognaient, qui lui donnaient la chair de poule jusqu'au point de se chier dessus s'il n'était pas les fesses.

Il se stoppa et pencha la tête vers le bois de la porte pour y coller son oreille. Il ne percevait plus aucune voix, plus rien, que faisait-il ? L'envie d'ouvrir la porte était trop forte pour résister, il devait savoir ! Il tendit sa main vers la poignée de fer, les doigts tremblants, le front en sueur et les lèvres pincées... Et la porte s'ouvrit avant même qu'il attrape le métal.

Son corps se laissa tomber par la surprise en avant et plongea vers Lyssandre qui recula instinctivement pour l'esquiver. Sans pouvoir attendre le moindre point d'accroche, le docteur s'étala sur le sol froid de l'église.

—Zack... Soupira Lyssandre, vous écoutiez à la porte.

—Non ? Répondit-il comme un enfant, le visage encore face au sol.

—Relevez-vous, je vais avoir besoin de vous.

Zack tourna la tête et vit la main de sa sauveuse vers lui. On avait besoin de lui. Il avait toujours voulu entendre ces paroles mêmes. Il attrapa la main de sa partenaire et se releva, nourrit d'une détermination inédite.

—Tout ce que vous voudrez ! Je suis votre homme !

—Je dois regarder le visage de chacune des personnes présente dans l'église, et si par malchance, la personne que je cherche n'est pas là, je vais devoir sortir.

—Sortir ? Que voulez-vous dire ?

—Dehors. Je dois retrouver une personne. Une personne très importante.

Son visage se crispa et il ne put dissimuler une vieille grimace que la peur dessinait sur son visage. Rien que le fait de penser de se retrouver

autour d'eux, de sentir le contact de leurs doigts glacials sur sa peau le terrorisait. Oui, certes, se l'avouait-il, il voulait aider, faire partie de ceux qui allaient sauver le monde, mais était-il bon de vouloir participer si cela signifiait retourner dehors ? Quitte à mourir ? Il ne connaîtrait jamais son heure de gloire, du moins de son vivant, si acceptait.

—Je... Non... je ne peux pas. Je ne veux pas retourner là-bas.

Il s'attendait à ce que la déception de Lyssandre soit perceptible, mais pourtant, ce n'était pas le cas. Elle avança de trois pas vers lui afin d'être à portée de bras, posa sa main sur son épaule et lui souriait.

-Je comprend Zack et je ne vous demande rien de cela. Aidez-moi au moins à regrouper ceux qui se trouvent dans l'église. Après nos chemins se sépareront, du moins, si je suis contrainte d'aller dehors.

Le cœur du médecin se serra. Comment pouvait-elle être aussi gentille avec lui ? Elle l'avait sauvé, plusieurs fois même ! Elle avait tous les droits du monde de lui imposer de l'escorter dans les rues de la ville, pourtant, elle restait compréhensive, et même souriante. Il n'y avait plus de doute possible pour Zack, celle qui lui faisait face était obligatoirement un ange, une entité divine ailée venue des cieux. Sans un mot, il s'engagea vers le hall principal de l'église et se mit au milieu de l'assistance. D'un raclement de gorge, il tenta d'attirer l'attention des réfugiés, sans succès. Il chercha d'un regard un outil pouvant l'aider, attrapa une chaise et grimpa dessus, la peur au ventre au rythme des gémissements du bois de la chaise qu'il allait la casser sous poids, mais avec chance, elle le supportait. Instantanément, quelques regards se posa sur lui, et, lorsqu'il leva les bras en l'air et exigea le silence, toute l'assemblée avait les yeux rivés sur lui.

—Écoutez-moi, s'il-vous-plaît ! Je sais que les récents événements sont très difficiles à vivre, moi aussi, j'ai peur. Mais il y a un espoir, un espoir pour nous tous !

Il tourna la tête vers Lyssandre et lui fit signe de s'approcher. La jeune femme s'avança à côte de lui, déterminée.

—Voici Lyssandre, ne me demandez pas d'explications, car je n'en ai pas à vous offrir, mais cette femme (il l'a désigna de sa main droite), cette femme représente notre salut.

Vous en faites trop doc, se disait-elle en soupirant.

—Elle recherche une personne en particulier, alors je vous en prie, mettez-vous en rang pour qu'elle puisse tous vous regarder un à un.

OceanofPDF.com

Comme réponse, il eut des murmures, des chuchotements, mais après quelques secondes, tous sans exceptions obéirent sans protester : si l'on pouvait leur offrir une chance de s'en sortir, peu importerait ce qu'on leur demanderait, ils le feraient.

Lyssandre remercia Zack et s'avança vers les trois rangs qu'avaient formé les réfugiés. L'un après l'autre, elle les examina. N'ayant qu'un portrait flou de l'homme qu'elle cherchait, elle ne pouvait pas se permettre d'aller trop vite. Un homme semblait avoir la même silhouette que celui qu'elle devait trouver, il s'arrêta un long moment devant lui, tandis que l'homme s'interrogeait intérieurement, puis elle lui parla.

—Comment vous appelez-vous ?

—James.

Une réponse brève, elle n'avait pas eu le temps de comparer les deux voix.

—Enchantée James. Qu'est-ce que vous faisiez avant que tout cela n'arrive ?

—J'étais plombier, et parfois, je faisais un peu de bâtiment, pour dépanner, vous voyez le genre.

—D'accord, je vous remercie.

Ce n'était pas lui, la voix était trop différente. Elle poursuivit sa revue des troupes telle un général arrivant dans un régiment, puis, à la dernière personne examinée, soupira de perception, bien qu'elle s'y attendait.

—Il n'est pas ici Zack, informa-t-elle le docteur.

Ils s'échangèrent un regard. Ils savaient ce que cela impliquait. Lyssandre le sentait dans ses tripes, cette boule, dérangement, qui grossissait au fil des secondes qui passaient. Elle allait devoir sortir. Sortir seule. Avait-elle le choix ? Certainement, même s'il s'avérait vrai qu'elle était l'envoyé du tout-puissant, de celui qui régissait le monde, il avait aussi mis en place le libre-arbitre. Les choix de la femme ne tenaient qu'à elle.

L'échange de regards se brisa lorsqu'elle tourna le dos, sans bien même dire au revoir, persuadée qu'il en était mieux ainsi, finalement. Zack l'observait s'éloigner, serrant des poings si fort qu'il en y fit saigner ses

paumes. Il était lâche, et il le pire, c'est qu'il en était conscient. Alors s'il le savait, pourquoi ne bougeait-il pas son cul de cette église pour accompagner, peut-être le temps d'un dernier voyage, celle qui lui avait permis d'arriver jusqu'ici, entier, saint et sauf. Tout simplement parce qu'il n'était qu'un homme, un homme dont l'instinct lui criait si fort de rester à l'abri entre les murs de pierre qu'il ne pouvait plus faire taire cette voix. Il suivait Lyssandre des yeux jusqu'à ce qu'elle arrivât aux portes, c'était le seul élan de courage qu'il pouvait lui offrir : supporter de voir cette nouvelle amie s'en aller vers une mort inéluctable, affronter cette vision et s'accuser de son manque de courage. Non, il baissa la tête avant même qu'elle ouvrit les portes, décidément, il était pire qu'un lâche. Il entendit les portes de bois grincer et résonner et ferma les yeux.

—Vite, vite ! Hurla un inconnu, fermez les portes !

—Putain ! Jura un autre homme.

—Fermez ces putains de portes !

Les mâchoires de Zack se serrèrent fortement. Comment ces personnes pouvaient-ils oser penser à leur propre sécurité jusqu'au point d'être aussi irrespectueux avec celle qui partait se sacrifier pour tenter de les sauver ? Puis cette idée disparue lorsqu'il se compara à eux : lui était bien pire. Il ouvrit les yeux et projeta son regard vers l'entrée. C'est là qu'il comprit que rien n'était de ce qu'il avait pensé. Des militaires étaient entrés dans l'église. Deux d'entre eux fermaient les portes avec hâte alors qu'un autre déposait avec attention l'un d'eux qu'il portait sur son épaule et qui semblait inconscient. Les portes fermées, l'unité se regroupa autour de l'homme à terre.

—Ce n'est pas bon, informa celui qui le portait, ce n'est pas bon du tout.

Les voix diminuèrent dès lors que l'unité remarqua qu'elle n'était pas seule, et Zack s'approchait pour pouvoir percevoir leur conversation.

—Il a été mordu Sergent-chef, continuait l'un des deux autres, un grand costaud typé, bordel, il a été mordu. Vous savez ce qu'on va devoir...

—Je sais, lui répondit le sergent-chef qui avait un genou au sol, au plus près de son soldat blessé, je sais très bien ce qu'on va devoir faire.

Zack examinait les soldats. À la seule vue du sang sur leur treillis, il comprenait qu'ils en avaient bavé, là, dehors. L'un des militaires marcha vers un mur en clopinant de la jambe droite et s'écrasa le dos contre la

pierre avant de se laisser tomber le cul au sol. On pouvait percevoir sans difficulté la fatigue sur son visage de gosse. Zack ne lui donnait même pas 20 ans, et ce gamin, contrairement à lui, s'était battu dehors.

—Benjamin, s'adressa le sergent-chef à ce même gamin, tu tiens le coup ?

—Ouais chef... Répondit-il en tentant de dissimuler sa peur, j'ai juste... J'ai juste besoin de souffler.

—Prend le temps. Tu le mérites. Tu t'es très bien débrouillé.

—On fait quoi pour Gaver, reprit le premier toujours debout aux côtés de son supérieur, vous voulez que je m'en occupe ?

—Non, refusa-t-il sans hésiter, je suis le commandant de cette unité, c'est à moi de prendre cette responsabilité.

—Chef...

L'homme au sol avait repris ses esprits et avait attrapé le poignet de son chef. L'instant final était éminent, il n'y avait pas besoin d'être médecin pour le comprendre. Il était pâle, les yeux vitreux et le regard fou : il avait la mort sur lui.

-Faites-le... Je le sens... Je ne vais pas tenir longtemps... Je veux... Je veux mourir en restant moi-même.

Le chef posa son front contre celui de son soldat, et ils s'échangèrent sans un mot leur adieu respectif. Il l'attrapa par le bras pour l'aider à se relever, puis, ensemble, ils marchèrent dans l'allée centrale, sans faire attention à la haie de regards curieux sur eux. Tels deux héros, la tête haute, ils arrivèrent devant l'autel. Le presque mort hocha la tête et le chef le laissa se recueillir un dernier instant devant le fils de Dieu. Quand le condamné acheva sa prière, il se releva et avec son supérieur, ils disparurent dans le presbytère

Quelques minutes après, alors que nul n'avait osé prononcer la moindre parole, le chef sortit et revint vers son unité, deux plaques d'identification se balançant au bout de sa main gauche, un couteau ensanglanté dans sa main droite.

Il alla prendre place sur le dernier banc et se mura dans le silence. C'est à ce moment qu'une ombre se dessina sur lui, celle d'une femme. Il leva la tête vers elle et lu une détermination qu'il n'avait jamais pu voir dans aucun de ses soldats, malgré leur incroyable courage récent.

—Je suis désolé pour voir homme, avait-elle seulement dit.

—Je vous remercie. Je suis désolé que vous ayez dû assister à ça.

—Vous n'avez pas à vous excuser. Vous êtes le chef de cette unité ?

—Oui, attestait-il en retour.

—J'ai beaucoup de choses à vous dire alors.

—Madame, je comprends votre besoin de parler à un représentant des forces armées, mais j'ai besoin d'être seul, un moment. Je viens de mettre à mort l'un de mes hommes. S'il-vous-plaît.

—Je sais... Mais si je vous dis que vous pouvez mettre fin à tout cela ?

Landolez se leva d'un coup, le regard rempli de cette flamme qui n'avait qu'un seul nom : vengeance.

L'espoir de l'humanité s'était rencontré. La machine du destin allait se mettre en branle.

17. La chose

Adrien arpentait l'avenue principale, éclairait par une lune pleine qui, pourtant si naturelle, projetait une lumière presque surnaturelle. Les ombres semblaient mouvantes, ondulantes comme les émanations du goudron un jour d'été. Chaque pas qu'il faisait, chaque direction qu'il empruntait était un supplice. Il se frayait un chemin entre les groupes de morts inertes aux yeux ouverts et brillants, l'impression d'être un soldat piégé au milieu d'un champ de mines. Quand ils étaient actifs, c'était comme être la cible d'une fusillade, on courrait pour échapper aux tirs et on pouvait survivre grâce à une chance infime... Mais cette nuit, chaque cadavre pouvait se réveiller à

tout instant et sauter à la gorge d'Adrien, telle une mine qui exploserait sous son pas.

Alors qu'il progressait, l'arme chargée et prête à faire feu, il s'arrêta subitement. Quelque chose venait de bouger, à la limite droite de son champ de vision. Était-ce de la paranoïa, nourrie cette peur viscérale ? Il n'en était pas sûr, tout lui semblait impossible et malgré tout, réalisable. Il plaqua la crosse du fusil dans le creux de son épaule, vérifia instinctivement qu'une cartouche était engagée alors qu'il l'avait fait quelques minutes auparavant et attendit. Le vent était silencieux, seuls quelques flocons de neige s'étaient mis à onduler dans l'air pour tapisser le sol d'un fin manteau blanc. Le souffle d'Adrien était bruyant et visible par le froid ambiant. Chaque respiration semblait être le retentissement de son propre glas bien qu'elles prouvaient qu'il était toujours vivant. Un deuxième mouvement l'alerta, sur sa gauche, pas très loin d'une dizaine de morts entassés devant une grosse poubelle défoncée par une voiture renversée. Ses doigts tremblaient, il était presque sûr de ce qui l'attendait. La chose était là, elle tournait autour de lui, nageait dans l'obscurité tel un requin qui rôderai dans les abysses. Un autre mouvement, un peu plus loin vers la continuité de l'avenue le fit sursauter. Il était assuré désormais de ne plus être seul et de ne pas être fou. Alors qu'il s'attendait à ce qu'une créature mystique et immense le charge pour lui arracher la gorge, c'est une petite silhouette, fine et délicate, qui se dévoila entre deux voitures abandonnées.

La femme qui venait vers lui ne devait pas avoir plus de 25 ans. Recouverte de sang, ses yeux ne brillaient pas dans la nuit et démontraient qu'elle était bel et bien en vie. Pourtant, Adrien n'abaissa pas son arme. Était-ce sa vue troublée par la lumière magique de cette lune ? Ou était-ce tout simplement une méfiance envers et contre tout ? Les bras contractés, il attendait.

—Ai... Aidez-moi s'il-vous-plaît... Supplia-elle de sa voix tremblante et enfantine.

Un frisson traversa le corps d'Adrien : mais qu'est-ce que je fous ?! Cette gamine a besoin de moi ! Il inclina immédiatement son canon et se précipita pour la rejoindre. Il n'était plus qu'à cinq mètres d'elle qu'un large sourire se dessina sur son visage de menteuse. À peine eut-il le temps de réaliser que la batte lui percuta le front et l'envoya au tapis. Sonné, il ne

voyait que les silhouettes fantomatiques de ses agresseurs au-dessus de lui qui riaient à gorge déployée.

—En pleine gueule ! S’amusa l’un.

—Tu ne l’as pas loupé, Danny ! Fit un autre.

—Fermez-la et chopez son flingue, ordonna celui qui semblait s’appeler Danny.

Sans pouvoir se défendre, Adrien céda malgré lui son arme qu’on lui arracha des mains. Celui qui l’avait dérobé siffla et complimenta le fusil alors qu’il le tendait à Danny qui semblait être le chef de ce petit groupe.

—Qu’est-ce qu’on fait de lui, Dan ?

Le choc passé et malgré la douleur de son crâne, Adrien tenta de se relever, conscient de la posture dans laquelle il se trouvait. Un coup de pied dans la poitrine le plaqua contre le goudron et lui bloqua la respiration.

—T’as cru que tu allais où comme ça ? Gueula Danny. Attachez-moi cette petite merde, il servira de casse-croute aux zombies.

—Non... Non... Supplia tant bien que mal Adrien en essayant de ramper.

Deux du groupe sautèrent sur lui pour lui attraper les membres. On glissa ce qui semblait être un serflex autour de ses poignets qu’on serra si fort qu’il sembla lui couper l’épiderme. L’un d’eux lui attrapa les cheveux et le tira vers lui pour lui murmurer à l’oreille quelques mots mielleux, l’assurant qu’ils allaient se défouler avec lui avant de l’abandonner. Un métal glacial glissa le long de son bras nu et Adrien reconnut immédiatement la lame d’un couteau. Un rire malsain résonna au-dessus de lui et sentant déjà la lame s’enfoncer dans son corps, un aboiement brisa la nuit. L’homme qui se trouvait au-dessus de lui rompit son emprise et recula, apeuré. Adrien releva la tête et regarda devant lui, découvrant ce qui avait pu effrayer ses agresseurs. Une meute de ce qui semblait être des chiens s’avançait vers eux, grognant et aboyant, sauvages.

—On se casse les gars, ordonna Danny désormais inquiet, ce mec nous servira de diversion.

Adrien entendait ces salauds s’éloigner, toujours en rigolant, laissant l’homme dépourvu à un sort bien pire que la mort. Il affala sa tête contre le sol, incapable de regarder ces cabots venir jusqu’à lui pour le dévorer. Il

sentit une truffe renifler ses cheveux et une odeur de cadavre lui irrita les narines. Le prisonnier avait compris : même les chiens avaient été transformés en morts-vivants.

Des dizaines de museaux se posèrent sur ses membres et son corps, le parcourraient comme un pour sentir un bon vin avant sa dégustation. Bientôt, les chiens passeraient à table et dévoreraient jusqu'aux os le pauvre Adrien qui n'aura pas pu se défendre, ne serait-ce qu'un peu. Il entendit les langues humidifier les babines et savait que la torture était imminente. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter une mort pareille ? Bordel de merde ! Il s'apprêtait à hurler, comme si un cri pouvait lui donner la force et le courage d'endurer mille sévices quand un grognement, lourd et grave, fit trembler le sol et la ville. Les chiens se mirent à japper avant de déguerpir. Quelques secondes après, Adrien entendit un coup de feu qui semblait provenir du fusil d'Henry et des hurlements atroces. Les chiens avaient changé de proies. Bien fait pour vos gueules bande d'enfoirés. Mais Adrien n'en était pas pour autant tiré d'affaire, il redressa son visage alors que la lumière de la lune semblait bloquée par une chose immense au-dessus de lui. La chose était là, le regardait, la gueule énorme dégoulinant de bave. Le cœur d'Adrien s'arrêta. Son esprit avait imaginé plusieurs fois la silhouette incertaine qu'il avait aperçue il y a quelques heures dans la ruelle, mais aurait été incapable de concevoir le quart de la réalité : la chose était semblable à un gros chien, aussi que deux hommes adultes. Sa peau, noire comme le charbon, semblait en avoir aussi la texture, au vu des craquelures qui brisaient son épiderme. Ses yeux étaient rouges comme le sang et brisaient la nuit comme des comètes. C'était tout ce qu'Adrien eut le temps de voir, incapable de se redresser pour mieux contempler la véritable Mort en face. Pourtant la chose s'en alla après avoir examiné Adrien quelques instants. Pourquoi ? Il n'en savait rien, mais il remercia tous les dieux dont il connaissait le nom au plus profond de son être.

Au prix d'efforts douloureux, il parvint à se retourner et à s'asseoir. Dieu qu'il avait mal. Il chercha du regard de quoi découper ses liens et s'approcha de l'épave d'une voiture qui avait subi un accident majeur. Il plaça le serflex contre une paroi coupante et commença les allers et retours pour venir à bout de son entrave. C'est alors qu'il vit les étoiles vertes danser autour de lui. Des gémissements envahirent l'espace et le temps, brisant les esprits et les âmes. Les morts s'étaient réveillés et à cet instant

précis, Adrien comprit que cette chose était le maître des morts, celui qui les réveillait et qui leur murmurait de dévorer le monde tout entier.

Alors que les morts semblaient s'étirer et chercher du regard un petit-déjeuner à avaler, Adrien s'efforçait de se libérer. Le serflex tenait bon, il insista, les tripes retournées. En moins de cinq minutes, le sort s'était acharné sur lui. À chaque fois qu'il se pensait sauvé d'une menace, une autre surgissait.

—Vous commencez à me faire chier ! Hurla-t-il rempli de rage contre l'injustice qui continuait à le frapper.

Erreur fatale. Sa voix alerta les cadavres autour de lui qui le regardèrent comme un loup vers un mouton. Lorsque le serflex céda enfin, les morts étaient déjà autour de lui. La tête baissée, il se redressa et passa entre les mains morbides qui tentaient de le harponner pour l'attirer vers des supplices effroyables. Il esquiva tant bien que mal, se précipita dans la même direction que ses agresseurs et les chiens et courrait, les poumons en feu, l'âme en mille morceaux. Après deux cents mètres de courses, d'esquive presque trop justes pour ne pas être miraculeuses, il tomba sur deux cadavres fraîchement dévorés. L'un d'eux tenait encore dans sa main gauche le fusil d'Henry et quand Adrien l'attrapa, il ne put s'empêcher de sourire, satisfait que la Karma ait réalisé son office.

Par chance, les chiens n'étaient plus là, mais les morts continuaient à assiéger Adrien. Il éleva son fusil face à un mur de cadavres, tira sans succès. Il s'étonna de la précision dont avait fait preuve Henry avant de décéder, rechargea et tenta à nouveau sa chance. La balle se logea dans la joue d'une morte obèse et son œil s'échappa de son orbite. Plus il regardait autour de lui et plus les yeux verdoyants semblaient décupler et resserrer son étau sur l'humain.

—Merde ! Merde, merde !!!

Sans réellement savoir pourquoi, et si c'était une bonne idée, il s'engagea dans le hall d'accueil d'un immeuble et chercha la cage d'escaliers. À peine l'avait-il trouvé que les morts brisaient les portes vitrées et pénétraient dans l'immeuble tels des virus dans un organisme. Plus haut, je dois monter le plus haut possible ! Sans faire attention aux alertes que lui criait son corps, il força sur ses muscles et puisa dans ses restes d'énergies. Alors qu'il gravissait les marches, il manqua de trébucher et le fusil s'échappa de ses

doigts pour tomber derrière-lui. Il s'apprêtait à faire demi-tour pour le récupérer, mais il était déjà trop tard, les morts avaient déjà envahi la cage d'escaliers. Il renonça à son arme et poursuivit son ascension. Lorsqu'il arriva au dernier étage, qui lui semblait être le quatorzième (qui n'était que finalement le sixième), Adrien entra sur le palier et tenta de déverrouiller chaque porte des appartements. Après cinq essais laborieux, une porte s'ouvrit finalement et lui offrit le refuge tant recherché.

Quand il ferma la porte derrière-lui, le cœur d'Adrien frôlait l'arrêt cardiaque. Il s'en était sorti, encore une fois, mais pour combien de temps ? Est-ce que cette chance demeurerait la dernière ? Est-ce que la prochaine fois, il allait mourir dans une douleur insoutenable ? Sans vérifier si l'appartement était sécurisé, après avoir verrouillé la porte, il se dirigea vers le salon et s'installa devant la baie vitrée du salon. Au loin, un soleil timide, mais inarrêtable se levait entre le béton des immeubles.

Il était 21h17.

18. L'aube

—Alors ce que vous essayez de m'expliquer, analysa le sergent-chef Landolez, c'est que la Mort se trouve dans cette ville et que nous devons le tuer pour pouvoir arrêter tous ces enfoirés de morts-vivants ?

—Nous ne pourrons pas le tuer, réfuta Lyssandre, il n’y a qu’une personne qui le peut.

—Et vous voulez le chercher dans la ville, sans savoir même être sûre qu’il s’y trouve... Excusez-moi madame...

—Lyssandre.

—Excusez-moi, Lyssandre, mais votre plan ressemble à un suicide. Si ce n’est pas de la pure folie.

—Sergent-chef...

—Maxime.

—Maxime, que vous le voulez ou non, c’est la vérité. Et même si vous refusez de m’accompagner, je franchirai ces portes et je retrouverai cet homme. Je n’ai pas le choix.

Elle désignait du bout de son doigt l’entrée de l’église et faisait preuve d’une telle détermination que Landolez en restait bouche bée. Si cette femme était folle, alors la folie jouissait d’un charisme presque divin. Du reste, maintenant qu’il la regardait, il trouvait cette femme absolument splendide. Non pas qu’il était à la recherche d’une âme-sœur alors que le monde était dévoré par les flammes, mais parce qu’il le pensait, tout simplement.

Il considéra ses hommes qui faisaient le tour des survivants pour s’assurer qu’aucun d’eux n’avait été mordu ou ne causerait de problème, puis le corps de Gaver qui avait été déposé sous un drap au pied de l’autel. Leur mission était presque accomplie, ils avaient retrouvé des survivants, mais il savait qu’il ne pourrait jamais emmener tout ce groupe avec lui jusqu’au Cougar et encore moins les faire tous monter à bord. Ils devaient rester ici et protéger les civils jusqu’à ce que la situation soit sous contrôle à l’extérieur.

Il baissa le regard vers la pierre qui habillait le sol et réfléchissait, ses pouces tournant l’un autour de l’autre, comme il avait l’habitude de le faire au moment de prendre de majeures décisions. Allait-il suivre cette inconnue qui, il fallait le dire, semblait tenir un discours ressemblant à celui d’une folle alliée ? Mais si ce qu’elle disait était authentique, après tout, les morts

étaient bien revenus parmi eux, c'était une chance de sauver tous les survivants, pas uniquement ceux de cette église.

—Si vous doutez de mon histoire, argumenta Lyssandre en prenant place sur le banc à la gauche de Maxime Landolez, ne trouvez-vous pas cela étrange que les morts ne puissent pas entrer dans une église ? Qu'ils ne bougent pas quand il fait nuit ? Et d'ailleurs, la nuit ? N'est-elle pas tombée bien trop tôt pour que ce soit normal ?

—J'ai compris, fit le soldat en se levant, j'ai compris. Admettons que je vous suive, avez-vous la moindre idée de la direction à suivre ? Vous comptez traverser les rues au hasard en priant Dieu que votre inconnu déboule comme ça ?

—Au troisième jour de l'apocalypse, l'homme qui aura la force de tuer la Mort incarnée se trouva dans un champ où mille lucioles s'envoleront à l'arrivée de leur maître.

—Quoi ?

—Avant de me réveiller, j'ai entendu cette phrase. Celui qui m'a expliqué tout ce que je vous ai expliqué, appelez-le Dieu ou je ne sais pas, devait savoir que je ne parviendrai pas à trouver cet homme le premier jour ou le deuxième jour. J'imagine que c'est une sorte de jeu pour lui.

Contre toute attente, Maxime se mit à rire. Sachant que ni le lieu, ni le moment était propice à un éclat de joie comme celui-ci, il parvint à le faire discrètement sans que personne hormis Lyssandre ne puisse l'entendre. C'était dur, très dur.

—Donc Dieu nous donne comme seul indice que notre sauveur se trouvera dans un champ après demain ? Lyssandre réveillez-vous ! On est en France, dans le Berry, une région où l'agriculture est présente partout ! Des champs, il n'y a que ça ici autour de la ville !

—Il m'a montré ce champ, je ne sais pas où il se trouve exactement, mais il y a un énorme arbre mort en plein milieu. Un très grand arbre. Vous avez une idée ?

Landolez reprit place sur le banc et comme toujours, joua de ses pouces. Lyssandre le laissa réfléchir avec l'espoir que la mémoire du soldat puisse leur donner une vague idée du chemin à emprunter.

—J'en connais bien un, mais c'est à une quinzaine de bornes d'ici.

—Vous pouvez nous y emmener ?

—Lyssandre... Des arbres morts dans des champs, il y en a plein...

—J'ai envie de suivre votre instinct, on ira vers celui-là.

—Nous ? Qui a dit que j'allais vous suivre ?

—Vous ne laisseriez pas une femme affronter une légion de morts sans lui donner un coup de main, j'en suis sûr.

Il sourit, d'abord amusé par cette blague, mais ses lèvres tombèrent rapidement. Cette folle avait raison, et il comprit que lui aussi était devenu complètement taré. Il hocha la tête comme seule réponse et se leva, expliquant qu'il devait avertir son équipe qu'il allait s'absenter. Elle le remercia avec un léger rictus plutôt charmeur et malgré la mort, malgré le sang, malgré Dieu et son apocalypse, son cœur fut envouté par cet ange blond tombé du ciel.

Détailler la raison de son départ soudain ne fût pas facile pour le sergent-chef. Il avait concocté toute une histoire, prétextant que la jeune femme avec qui il parlait connaissait un groupe de survivant retranché dans un immeuble et qu'il comptait l'escorter pour aller chercher les civils en danger. Plusieurs demandèrent à l'accompagner, mais il refusa catégoriquement.

—Ces gens ont besoin de vous, dit-il calmement, on ne sait pas si les morts ne finiront pas par entrer ou pas. Vous ne serez déjà pas assez nombreux si les portes cèdent alors si vous venez avec moi, ces gens sont condamnés. Restez ici camarades, c'est un ordre.

Beaujour s'approcha et un instant, Maxime pensait que son subordonné allait lui mettre un pain. Pourtant, il posa sa main sur l'épaule de son chef, lui adressa un sourire confiant et lui demanda de faire une promesse :

—Ne finissez pas comme Gaver, d'accord ? On a traversé trop d'épreuves pour perdre encore l'un d'entre nous, civils ou pas à aider.

Touché, Maxime lui rendit son sourire, salua ses camarades et les remercia encore et encore avant de rassembler ses affaires. Il attrapa son HK, récupéra deux chargeurs en plus et une ration de survie qu'ils avaient récupérés dans l'hélicoptère. Fin prêt, il retrouva Lyssandre qui attendait devant l'entrée de l'église. Elle parlait avec un monsieur plutôt bien portant, habillé comme un médecin, mais tâché de sang.

—Vous ne pouvez pas venir, disait Lyssandre d'un ton ferme. Nous allons devoir courir et nous faufiler, nous savons très bien vous comme moi que vous n'êtes pas fait pour ça.

—Mais je veux vous aider, répliqua Zack.

—Quand je suis parti tout à l'heure, vous êtes resté figé. Votre place est ici, vous êtes peut-être médecin légiste, mais vous savez recoudre des plaies, soigner des blessures.

Elle lui montra le groupe de survivants au fond de l'église avec un regard bienveillant.

—Ces gens ont besoin de vous, Zack, bien plus que moi. Si vous voulez vraiment m'aider, aidez-les.

Le médecin semblait combattre à l'intérieur de lui. Il voulait suivre Lyssandre, maintenant qu'il savait qu'un militaire serait là pour les protéger, mais ses jambes ne tremblaient rien qu'à y penser. Comme toujours, il était indécis et cela ne l'étonna pas.

—Dans tous les cas, intervint Maxime, je refuse de vous emmener. Une personne à protéger, c'est déjà beaucoup, je ne pourrai pas en protéger deux. Si vous souhaitez nous accompagner, il faudra vous débrouiller par vous-même.

Le regard que lui lança le médecin était tranchant comme une hache. Maxime, pas vraiment étonné, y perçut une petite pointe de jalousie. Est-ce que le docteur serait amoureux de Lyssandre ? Je ne peux pas le lui reprocher après tout, c'est une sacrée femme.

—Alors je me débrouillerai ! Déclara Zack.

—Zack, répondit Lyssandre en perdant patience, vous n'avez pas compris...

—Si j'ai très bien compris, mais ces gens sont en sécurité dans cette église alors que vous non. J'aurai bien plus de plaies à soigner en vous suivant qu'en restant ici.

Lyssandre se sentit piégée et ne trouva aucun autre contre-argument. Le sergent-chef répéta encore une fois que Zack allait devoir se défendre seul, sans arme, et le docteur maintenait sa décision.

—Bien... S'avoua vaincue la jeune femme, qu'il en soit ainsi.

Lorsqu'ils franchirent les portes de l'église, tous purent remarquer qu'au loin, une lumière pâle se levait à l'horizon.

—Nous devons traverser ce groupe de morts avant que le soleil ne se lève, expliqua Lyssandre en descendant les marches du parvis de l'église, où nous serons bloqués ici jusqu'à la prochaine nuit.

—Comment le soleil peut-il se lever ? S'étonna Zack en regardant sa montre. Il n'est pas loin de 22 heures !

—N'essayons pas de nous faire de nœud au cerveau doc, répliqua Maxime en dépassant Zack. Déjà que notre équipe ressemble à une blague.

—À une blague ? Souleva Lyssandre.

—Ouais du genre un militaire, un médecin légiste et une femme revenue d'entre les morts rentrent dans un bar.

—Vous faites de l'humour maintenant Maxime ?

—Je serai capable de faire rire un mort, j'essayerai, à l'occasion.

—J'espère être là pour le voir.

Alors qu'ils commençaient à zigzaguer entre les morts, Zack était en retrait et les observait... Le poing serré.

*

Le corps d'Elsa était endolori. Une pierre sur sa droite écrasait le bas de son dos et elle ne la supportait plus. Elle avait envie de sortir, incapable de tenir plus longtemps dans ce vulgaire trou, terrée comme une bête. N'était-ce pas ce qu'elle était finalement ? Un animal traqué par d'horribles prédateurs ? Elle se mit à la place des cerfs et aux animaux chassés par les chasseurs et éprouvait une immense compassion pour eux.

—Plus jamais je ne mangerai de viande, murmura-t-elle.

Quelques fois, elle avait tenté de sortir dans l'espoir de pouvoir s'échapper, mais toujours, le champ était inondé de lucioles. Elle savait que ce n'était pas des insectes qui illuminaient la terre, mais des monstres des plus horribles qui semblaient dormir comme des enfants paisibles.

Je dois sortir de là avant de devenir folle. Cette phrase n'arrêtait pas de tourner en boucle dans son esprit. D'ailleurs depuis quand s'était-elle réfugiée ici ? Elle ne le savait même plus. Elle s'avança à nouveau, la pierre dans son dos lui tailladant encore la peau, et rampa jusqu'à que sa tête émerge du terrier. Les morts étaient continuellement là, les bras ballant, dansant sous la brise d'hiver qui pleurait des flocons de neige. Au loin, vers l'est, elle remarqua qu'une lumière semblait sortir de la terre, comme une fleur poussant à travers le sol. Il lui fallut quelques instants pour comprendre qu'il s'agissait du soleil qui faisait timidement son apparition. Elle attrapa son téléphone dans sa poche en se tortillant et regarda l'heure, il était 21h10.

Émerveillée et effrayée à la fois par ce spectacle, elle fixait l'ascension de l'astre dans le ciel qui se dévoila entièrement en moins de dix minutes. La terre et le tapis de neige s'enflammèrent, brillants tels de l'ocre et du rubis. Soudain, des gémissements inondèrent le champ. La peur qu'avait ressentie Elsa lorsqu'elle avait fui les morts il y a quelques heures revint s'installer dans son cœur aussi vite que la foudre et se logea pour ne plus partir. Son corps électrofilé de terreur, elle recula dans son terrier, ignorant la pierre qui lui cisaillait le dos, ignorant le froid, l'inconfort. Quand les morts se remirent en marche telles des machines en veille, Elsa était au fond de son terrier, priant de toutes ses forces qu'aucune de ces choses ne parvienne à l'attraper.

Mais doucement, des doigts rongés et bleutés par le froid se mirent à gratter l'ouverture du trou et des visages diaboliques plongèrent le terrier dans les ténèbres.

Elle n'avait même plus la force de crier.

Tout ce qu'elle espérait, c'était que son frère reçoive les SMS qu'elle lui avait envoyé.

PARTIE 3

ECLIPSE

« Aucun animal, par exemple, n'est assez intelligent ni assez imaginatif pour supposer qu'une éclipse est l'œuvre d'un serpent qui dévore le soleil. C'est là un genre d'explication qui ne peut venir que dans un cerveau humain. »

Tour du monde d'un sceptique – **Aldous Huxley**

19. Réveil infernal

Adrien se relevait, encore abasourdi par le choc. Tout c'était passé si vite qu'il n'en revenait toujours pas de ne pas s'être écrasé au pied de l'immeuble. Le soleil s'était levé, les morts s'étaient réveillés. Adrien avait été incapable de les retenir et lorsqu'ils brisèrent la porte et tentèrent de

l'attraper, il avait sauté du balcon vers le voisin... Mais d'autres morts l'avaient devancé. Préférant mourir en tombant qu'en se faisant dévorer, il lâcha prise, certains de mourir depuis cette hauteur. Mais il n'avait pas remarqué la présence du balcon de l'étage inférieur, situé idéalement dans la trajectoire de sa chute, quelques mètres plus bas. Le choc fut brutal, mais n'aurait que pour conséquence quelques bleus et douleurs articulaires.

À peine avait-il eu le temps de réaliser sa chance que les morts tombaient déjà autour de lui. Ces monstres n'avaient qu'un seul objectif, dévorer le pauvre homme, et ils n'avaient pas hésité à se jeter par-dessus le balcon pour suivre Adrien. Manquant de peu de se faire percuter par un mort qui s'écrasait à côté de lui, Adrien se décala. Sans réfléchir, il attrapa une chaise en métal des anciens propriétaires du balcon et brisa la baie vitrée avec. De peu, il était parvenu à entrer à l'intérieur de l'appartement avant que des doigts glacials ne l'attrapent par le col. Il déverrouilla la porte, s'engagea sur le palier et sprinta vers la cage d'escalier. Alors qu'il courrait encore une fois pour sa vie, la mort aux trousseaux, des souvenirs lui revinrent sans prévenir, comme des flashs, une lumière étincelante brisant l'obscurité. Il poussa la porte de l'épaule, esquiva un mort qui se jeta sur lui et descendait les escaliers. Il repensait à d'anciens souvenirs, lorsqu'on lui annonça le décès de ses parents. Il n'y avait pas pensé depuis tellement d'années qu'il ne parvenait plus à les chasser. Étaient-ce ses expériences de mort imminente qui avait exhumé tant de chagrin et de tristesse ?

Il esquiva deux autres morts qui s'éclatèrent sur les marches alors que le visage de sa mère lui apparaissait, puis celui de son père. L'appel de la gendarmerie tournait en boucle dans ses oreilles comme une horrible mélodie...

— ...Vos parents ont eu un tragique accident, je suis désolé...

Son pied percuta un objet compact. Il s'inclina, attrapa le fusil d'Henry qu'il ne pensait jamais revoir et s'échappa de la cage d'escaliers. Il s'était attendu à se retrouver piégé par les morts qui l'avaient suivi jusqu'ici, mais la chance continuait de lui sourire. D'ailleurs, il commençait à croire que quelqu'un veillait sur lui, comme si chacune de ses actions lui était chuchotée à l'oreille. Comme si un être invisible faisait en sorte de le sauver à chaque instant...

Quand il arriva à l'extérieur de l'immeuble, quelques morts se tournèrent vers lui et immédiatement marchèrent vers lui. Il les esquiva sans vraiment

faire attention à eux. Il se revoyait, des années auparavant, un genou à terre pour se mettre à la hauteur de sa petite-sœur encore gamine.

—J'ai quelque chose à te dire, avait-il commencé.

Sans pleurer, il lui avait expliqué. Sans pleurer, il avait annoncé à sa sœur qu'ils étaient orphelins. Depuis, il avait pris la place de son père et de sa mère, avait prit sur ses épaules tant de choses pour le bonheur d'Elsa. Il revoyait le visage de sa sœur enfant grandissant vers l'adolescence jusqu'à maintenant. Sa vie défilait à chaque mètre qu'il parcourait, mais il n'avait qu'une idée en tête : Elsa. Sans elle, sa vie n'avait plus aucun sens, plus aucune valeur. Alors pourquoi combattre ? Pourquoi courir et survivre ? Parce que dans son cœur, dans ses entrailles, il savait qu'elle était encore en vie.

Un mort se jeta sur Adrien qui le remarqua trop tard pour l'esquiver, faute d'attention. La rage au ventre, il explosa la mâchoire de la créature d'un coup de crosse, faisant valser quelques molaires et canines dans les airs.

—Barrez-vous !

Il courut, encore et encore, brisant les crânes quand il le fallait, criant quand il le pouvait. Le soleil lui faisait face et Adrien le défiait, comme si à l'arrivée, ils allaient finalement s'affronter. Quand enfin, il avait freiné l'allure, il constata que les morts étaient si loin qu'il ne discernait que quelques points bouger à l'horizon. Le souffle court, il se plia en deux pour reprendre ses esprits, le visage de sa sœur se voilant avec l'aurore nocturne. Soudain, un bras s'enroula autour de son cou pour l'étouffer.

—Tu croyais vraiment que tu allais t'en tirer comme ça enculé ?!

Il reconnut tout de suite la voix de Danny, profondément ancrée en lui : ce salaud avait survécu au chien et avait guetté le moment propice pour se venger. Adrien tenta de se libérer de l'étreinte mortelle du détraqué, mais sans succès, épuisé. Il attrapa le bout du canon du fusil et écrasa la pointe du pied de Danny avec sa crosse. L'homme abominable hurla et libéra Adrien qui en profita pour s'éloigner et mettre en joue son ennemi.

Celui qui avait certainement quelques orteils cassés était chauve et une grande cicatrice d'une brûlure plus vieille que l'apocalypse lui traversait la moitié du visage. Ses yeux étaient remplis de colère et de haine, comme l'homme défiguré cherchait une vengeance qu'il ne pouvait expliquer. Est-

ce que le monde avait été injuste envers lui pour le pousser à s'en prendre à ceux qui n'avait rien fait ? Adrien ne pourrait jamais l'expliquer.

—Vas-y, le provoqua Danny, tire ! Qu'est-ce que tu attends ?!

—Tu m'as fracassé la gueule et vous m'avez laissé en pâture aux clébards ! C'est tout ce que tu mérites !

—Alors qu'est-ce que tu attends ?!

Le doigt d'Adrien tremblait sur la détente. Il avait tué plusieurs zombies, mais ces choses étaient déjà mortes. Là qu'il se retrouvait face à un être vivant, ce qui lui restait de raison hésitait, l'empêchait de franchir le seuil de non-retour. Finalement, Adrien baissa son arme, incapable d'assassiner son prochain.

—J'en étais sûr, t'as pas les couilles gamin. Sale fils de pute !

Adrien redressa le fusil, visa le genou de Danny et tira. La rotule du chauve explosa à l'impact et le reversa. Il hurlait, se tenant ce qu'il lui restait de son membre, encore attaché par quelques ligaments et morceaux de chairs. Sans dire un mot, Adrien rechargea et fit volte-face pour reprendre sa route laissant son agresseur à l'agonie.

—Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu fou ?! Hurlait Danny. Finis le boulot ! Ne me laisse pas là !

—Je refuse de toi un homme encore vivant, avoua Adrien en continuant sa route, mais j'en connais qui ne se feront pas prier. Tu aurais dû réfléchir à deux fois avant de parler de ma mère.

Danny se retourna, les morts arrivaient et en nombre. La détonation du fusil et les élévations de voix les avaient attirés, sans compter ceux qu'Adrien avait semé peu de temps auparavant qui avaient finalement rattrapé leur retard. Le condamné hurla et se mit à ramper comme il put vers Adrien déjà trop loin pour arriver à temps et ainsi le sauver.

—S'teu plait ! Le suppliait Danny. Me laisses pas là ! Tue-moi ! J'veux pas m'faire bouffer !!!

Mais Adrien ne voulait rien entendre, malgré son âme fissurée, mais encore en seul morceau, qui lui criait de faire ce qui était juste. Ce n'est pas moi qui le tuerai, je ne suis que le juge. Le bourreau, ce sera eux. Il l'a cherché. Il l'a mérité. Et il essayait sincèrement de s'en convaincre. Un hurlement explosa dans la rue alors que les morts commençaient à dévorer

Danny et à lui ouvrir le ventre pour étaler ses tripes. Adrien fermait les yeux, mais n'arrêta pas la cadence. Il l'a mérité. Un mort arracha le nez de l'homme dépourvu, un autre attrapa son foie et en moins d'une minute, les hurlements de Danny s'étaient transformés en gargouillement, lorsqu'une morte savoura, d'un coup de dents, sa gorge. Tu aurais dû l'achever, l'accusa sa conscience. Il voulait me tuer, je n'ai fait que me défendre, lui répondit-il. Meurtrier.

—Tout ça n'a plus d'importance, dit-il à haute voix à qui voulait bien l'entendre.

Il marcha, seul, avec le fardeau accablant de ses actes.

Ce n'est que plus tard qu'il pleura à chaudes larmes.

*

OceanofPDF.com

Les morts grattaient et grognaient, frustrés de ne pas pouvoir entrer à l'intérieur du terrier. Alors qu'Elsa se voyait attrapée et tirée hors de son abri, les prédateurs avaient rencontré un obstacle bien plus coriace que la terre : les racines du grand chêne mort sous laquelle avait été creusé le terrier. Elles enveloppaient suffisamment la structure terreuse qu'aucune personne plus large qu'Elsa ne pouvait espérer entrer à l'intérieur. Étant donné que la jeune fille était très fine et pas très grande, peu des monstres se trouvant dehors pouvaient espérer parvenir à entrer dans le terrier, enfin, si ces choses étaient capables d'espérer quoi que ce soit. Pas-à-pas, les morts se dispersèrent, sacrifièrent leur repas pour retourner se plaindre dans le champ qui les avait accueillis. D'autres les remplacèrent, dont un si gros que sa tête resta bloqué un bon moment dans l'entrée. Malgré sa chance, Elsa resta au fond de son trou et tremblait comme une feuille d'autonome, prête à se détacher de sa branche. Elle, c'était sa raison qui allait finir par l'abandonner, car elle le savait : l'un d'entre eux finirait par réussir à entrer.

Ce n'était qu'une question de temps.

20. Le prix d'un cartilage

Cela faisait une heure que Lyssandre, Maxime et Zack arpenteraient la ville discrètement, à l'abri des regards mortels des morts. Ils sentaient comme des souris dans un monde de chats, où le moindre faux pas, le moindre bruit, suffiraient pour finir en amuse-bouche.

Alors qu'ils désertaient une grande avenue où les morts étaient vraiment nombreux, environ mille individus si Maxime avait vu juste, ils atteignirent

une petite ruelle étroite, entre deux immeubles, où aucune silhouette monstrueuse ne semblait se terrer. Après s'en être assuré, Maxime proposa à ses compagnons de faire une brève pause et de profiter de l'absence de danger pour boire et détendre leurs jambes. La marche presque accroupie tout le long de leur progression, malgré son entraînement, avait eu raison de ses cuisses.

—Dites-moi Lyssandre, fit le soldat en se massant la cheville droite, qu'avez-vous vu d'autres quand... vous voyez ? Quand vous étiez là-bas.

Lyssandre se gratta les cheveux, hésitant à répondre. À côté d'eux, un peu plus éloigné, Zack attendait, assis, le regard figé sur quelque chose qu'il convoitait... Ou quelqu'un.

—Pour être honnête, j'ai beaucoup de mal à me souvenir de tout. C'est comme si je m'étais réveillée et que mon rêve disparaissait si vite que je n'avais pas le temps de m'en rappeler. Vous voyez ?

—Je me souviens rarement de mes rêves, donc oui.

—J'ai bien vu Khlôros, aussi net que je vous vois. Mais derrière-lui, ou elle, je n'en sais rien, il y avait trois autres formes, différentes... Mais tout aussi effrayantes.

—Je n'y connais rien en religion pour être sincère, donc Khlôros et tout le tralala, c'est du latin pour moi.

—C'est la Mort, certains l'appelle Pestilence. Un des quatre cavaliers de l'apocalypse. Même si cavalier serait un titre plutôt erroné finalement.

—Pourquoi ça ?

—Khlôros ressemble plutôt à un gros chien, mais sans poil, sans oreille et sans queue. Je vois mal monter à cheval.

—D'après vous, les trois autres... Formes que vous avez vues, ce seraient les trois autres cavaliers ou je ne sais pas quoi ?

—Possible, mais j'espère ne jamais le savoir.

—Et votre type, vous savez comment-il va s'y prendre pour tuer la Mort ? Désolé hein, mais ça me paraît plutôt impossible.

—Il y arrivera. Si ce que j'ai vu est exact, il y arrivera, j'en suis cert...

Un coup de feu fit sursauter le trio qui se leva d'un bond. Tous s'observèrent les uns les autres, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas fous.

—Un survivant, souleva Maxime. Ou peut-être plusieurs. Ils vont attirer tous ceux qu'on a vu dans l'avenue.

—Allons-y, lui répondit Lyssandre dans l'espoir de tomber sur celui qu'elle cherchait.

Zack ne disait pas un mot et se contentait de suivre, mais son regard haineux ne lâchait pas le sergent-chef. Ce dernier l'avait remarqué depuis qu'ils avaient quitté l'église et au début, il ne s'en souciait pas vraiment. Pourtant, plus le temps passait à ses côtés, plus l'insistance de Zack dérangeait. Le docteur ne semblait pas dans son état naturel et Maxime craignait de faire face à des problèmes à cause de cela. D'ailleurs, il se félicita plusieurs fois de ne lui avoir pas donné d'arme.

Ils s'échappèrent de la ruelle et arrivèrent sur ce qui semblait être l'origine du coup de feu qu'ils avaient entendu. Un groupe d'une trentaine de morts semblait se régaler d'un festin humain, réduit à l'état de charpies.

—Il est mort il y a quelques instants, indiqua Maxime. Il a peut-être essayé de se défendre avant de se faire prendre au piège.

—Maxime ! Fit Lyssandre en pointant du doigt le bout de la route sur leur droite. Il y a un homme là-bas, avec un fusil !

—Allons-y !

Ils se mirent à courir, conscient que s'ils restaient trop longtemps ici, la grande horde allait les encercler. Lyssandre semblait impatiente et prenait de l'avance sur les deux hommes, malgré les avertissements de Maxime lui demandant de les attendre. L'instinct de la femme la poussait, l'attirait vers cet homme qui marchait dans les ruelles mortelles de la ville, un fusil à lunette à la main. Elle savait que c'était lui, même si cela semblait trop beau pour être possible, la providence ou le destin avait créé cet instant pour les réunir.

Désormais à portée, l'homme pourchassé sans qu'il le sache entendait quelqu'un s'approcher de lui en courant. Il se figea, arma la culasse manuelle de son arme et se retourna, le canon dressé. Lyssandre s'arrêta subitement à son tour et leva les mains en l'air. Leur regard se croisa, celui de la femme était resplendissant, rempli de joie et d'espoir au contrario de celui de l'homme qui était gorgé de colère, de peur et tristesse. Quand il

remarqua qu'il faisait face à une vivante, il ne baissa pas pour autant son arme et retira la sécurité.

—Vous me voulez quoi ? Dit-il sèchement.

—Lyssandre ! Protesta Maxime en la rejoignant et levant son fusil d'assaut. Posez votre arme monsieur !

Malgré la différence numérique et de puissance de feu, l'homme solitaire maintenait sa position. Son regard se referma et la haine le consumait. Maxime pouvait le lire en lui : ce type était dangereux et serait capable du pire si on le poussait à bout.

—Cassez-vous, ordonna l'homme.

—Écoutez-moi, pria Lyssandre en faisant un pas en avant, je ne vous veux aucun mal ! Je vous cherchai, j'ai besoin de vous parler !

—JE NE VOUS CONNAIS PAS ! Lui répondit-il en hurlant tel un fou. Dernier avertissement, barrez-vous ou je tire.

—Lyssandre, intervint Maxime calmement, laissez tomber.

—Maxime, c'est cet homme. C'est lui. C'est lui qui va nous sauver.

En entendant ces paroles, l'homme baissa un peu son canon, intrigué. La colère s'était dissipée et transformée en curiosité. Maxime imita son adversaire et le retira de son viseur.

—Vous sauver ? Mais putain, vous êtes qui à la fin ?

Des gémissements lui répondirent à la place de la jeune revenante. De partout, des morts au ventre vide s'approchaient lentement, mais dangereusement. Le solitaire lâcha un Merde ! dans sa barbe et comme si de rien était, reprit sa route avec cadence.

—Ne restons pas là, dit-il en se mettant à courir, où nous finirons en pâté pour zombies.

Sans hésitation, le trio se joignit à la course de leur guide et ils abandonnèrent les morts frustrés que leur repas ait posé un lapin. Certains gémirent si fort qu'ils donnèrent l'impression d'être des nourrissons qui pleuraient. C'était presque pitoyable.

Adrien avait trouvé refuge dans la rue d'une résidence à quelques pâtés de maisons de la sortie de la ville. Sans grand étonnement, il se rendait compte que la plupart des cadavres déambulaient à proximité du centre-ville où la majorité des survivants devaient se situer. L'endroit ne présentant aucun danger, il s'arrêta, utilisa le trottoir comme banc et en profita pour recharger son fusil. Les trois inconnus dont la femme aux cheveux blonds arrivaient à leur tour, l'un après l'autre. Le petit trapu habillé comme un médecin était à la traîne mais Adrien avait bien compris que ce type n'était pas important alors il l'oublia et ne lui offrit aucun regard.

—Maintenant, expliquez-moi, reprit Adrien. Qui est vous et qu'est-ce que vous me voulez ?

Ses paroles étaient si froides et sèches qu'il ne s'était pas reconnu. Les derniers événements l'avaient changé bien plus qu'il ne l'avait pensé, mais il n'y prêta pas attention. Discuter avec ces gens était une perte de temps qu'il n'avait pas le luxe de sacrifier.

—Je m'appelle Lyssandre, lui répondit la blonde. Le militaire à côté de moi, c'est Maxime et l'homme en blanc, c'est le docteur Zack Rifanati. Nous vous cherchions, euh...

—Vous me cherchez sans même connaître mon prénom ou mon nom ? Adrien. Adrien Donatien. Pourquoi vous me cherchez ?

Le visage du militaire se baissa pour dissimuler sa gêne, mais Adrien le remarqua. À côté, la dénommée Lyssandre, elle, n'avait pas changé d'attitude : elle était déterminée.

—Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Je reviens d'entre les morts, comme ceux qui nous entourent. Mais contrairement à eux, je n'ai pas envie de manger tous ceux que je croise et j'ai encore toute ma tête. Avant de revenir, j'étais quelque part, je ne saurai pas vous dire où j'étais exactement, mais je savais que tout ce qui se passe actuellement allait se dérouler. Et je sais comment l'arrêter.

Adrien ne répondit pas, son visage ne changea pas. Il maintenait son regard perçant et impatient fixé droit vers Lyssandre, l'invitant à continuer et rapidement.

—Nous devons tuer la Mort. Pour être plus exacte, VOUS, devez tuer la mort.

Adrien se leva, rangea le reste de cartouches qu'il tenait dans sa main dans la poche arrière de son jean et dépassa le trio sans leur jeter le moindre regard. Lyssandre resta figée, consciente que son petit discours s'était envolé au-delà des nuages sans faire mouche.

—Ne partez pas ! Le supplia-t-elle.

—Fermez-la ! Hurla Adrien en regardant par-dessus son épaule. Je n'ai pas le temps d'écouter plus longtemps vos conneries ! Moi ? Tuer la Mort ? Vous vous êtes écoutée un peu ? Planquez-vous dans une de ses maisons et attendez les secours, ça vaudra mieux pour vous. Ou trouvez-vous une chambre dans un hôpital psy.

Zack, qui n'avait rien dit depuis le début, éclata d'un seul coup et attrapa l'épaule d'Adrien pour le retenir. À peine avait-il eu le temps de dire « Écoute mon gars... » que son nez se brisa contre la crosse du fusil d'Henry.

—Ne me touche pas ! L'averti Adrien.

—Putain maich vous chetes malade ! Mon nez !

—T'es médecin, tu sais quoi faire.

Personne n'aida Zack qui saignait si fort que la neige autour de lui avait pris une vilaine couleur rouge. Maxime fixait Adrien s'en aller, sans rien dire. Lyssandre, incapable d'abandonner si prête du but, se dépêcha de rejoindre celui qu'elle avait tant cherché.

—Ecoutez-moi Adrien !

—Vous ne tenez pas à votre nez vous non plus ?

—Je vous ai vu Adrien, je vous ai vu ! C'est vous qui viendrez à bout de la Mort ! Je ne sais pas comment, je ne sais pas quand, mais c'est vous et personne d'autre ! Je vous ai cherché pour vous venir en aide, laissez-moi vous accompagner !

—Et à quoi ça peut bien ressembler, la Mort ?

—On dirait un chien. Un gros...

—Un gros chien noir à la peau calciné et aux yeux rouges...

À cet instant, Lyssandre comprit : Adrien avait déjà rencontré Khlôros, elle pouvait le lire dans ses yeux tremblants. Tout compte fait, l'homme lui accorda l'attention qu'elle attendait et se tourna vers elle.

—C'est cette bestiole-là que vous voulez que je tue ? Cette chose est monstrueuse, je ne sais même pas si une dizaine de types comme lui serait capables d'en venir à bout.

Il pointait du doigt Maxime qui leva les yeux au ciel. Le militaire, finalement lasse de la situation, s'approcha à son tour. Il fallait prendre une décision tout de suite, sans quoi il perdrait patience.

—Je vais sincère Mr. Donatien, dit le sergent-chef calmement, je ne sais même pas si tout cela est vrai. Mais j'ai vu assez de choses étranges depuis hier pour vous assurer que c'est certainement la vérité. Ce que Lyssandre vous propose, ce n'est pas de nous suivre, mais de nous laisser vous suivre. Comme ça, si vous devez vous battre avec ce... Khlôros pour une raison ou une autre, nous pourrons vous aider.

—Je n'ai aucune intention de me battre contre ce machin, qu'on soit parfaitement clair. Je dois retourner chez moi, je dois retrouver ma petite sœur. Si vous souhaitez me suivre, comme bon vous semble. Mais je ne ferai aucun détour et si mes décisions ne vous conviennent pas, je n'en ai rien à faire. Compris ?

Lyssandre était vraiment déçu du comportement d'Adrien et le trouvait presque méchant. Un jour, elle avait entendu sa mère dire qu'il ne fallait jamais rencontrer ses idoles pour ne jamais être déçue, elle comprenait enfin ce qu'elle voulait dire. Elle accepta de suivre celui qu'elle avait tant cherché, et sans un mot, ils se dirigèrent vers la sortie de la ville.

Derrière eux, silencieux, Zack tenait son nez dans sa blouse presque entièrement imbibée de sang.

Sa haine était presque perceptible.

21. La foi d'un homme

La neige avait cessé de tomber et le vent s'était plongé dans le silence, une légère brise caressant simple la surface du manteau d'hiver que le sol avait revêtu. Le soleil perçait le ciel timidement à travers les nuages et faisait briller le paysage comme des millions de diamants scintillants. Généralement, ce genre de spectacle aurait été un véritable bonheur à regarder, mais il était impossible de faire abstraction des taches rouges et des corps à moitié enterrés, gisant ici et là sur la route.

Le panneau de la ville dans leur dos, Adrien, Lyssandre, Maxime et Zack étaient enfin parvenus à s'échapper du piège urbain mortel. Nul ne parlait, il n'y avait rien à dire d'ailleurs, une atmosphère lourde régnant au sein du groupe. Adrien menait la marche et le trinôme n'avait plus qu'à suivre les empreintes de ses chaussures, fraîchement dessinées dans la neige.

Adrien contemplait devant lui la route s'étendre avant de disparaître sous un voile blanc à l'horizon, comme dévorée par un abysse lumineux et gigantesque. Par temps clair, on pouvait observer le clocher de l'église de son village de là où il se trouvait, même s'il se trouvait à plusieurs kilomètres d'ici. Lui, aujourd'hui, ne voyait rien, hormis la forêt qui trônait fièrement au bord de la route, en contre-bas. Il laissait son esprit divaguer, ficeler de beaux ou d'horribles scénarios pour son retour au pays, son retour

à la maison. Allait-il retrouver sa sœur, barricadée et en sécurité ? Ou la retrouverait-il, debout dans le salon, les yeux brillants tels des émeraudes ? Non, il le savait, au plus profond de lui : Elsa était en vie. Il avait fait la promesse à ses parents, à genoux, devant leur cercueil, il allait protéger leur fille, protéger sa petite-sœur.

Sans s'en rendre compte, Adrien pressa le pas et imposa à ses suivants un rythme inconfortable par temps de neige.

—Adrien, demanda Lyssandre, pourquoi tant de hâte ?

—Je dois rentrer chez moi.

—Je le sais, pour retrouver votre sœur. Mais je doute que nous parvenions à garder ce rythme jusqu'à la fin. Ne nous épuisons pas inutilement. Votre jambe ne tiendra pas jusque-là...

Ma jambe ? Releva-t-il sans parler. Il s'arrêta et examina sa cuisse. Le pansement qu'avait fait Henry était imbibé de sang et en moins d'une minute, la neige buvait le liquide rouge qui glissait le long de ses vêtements. La plaie s'était ouverte, sûrement après son passage dans l'immeuble et sa chute du balcon, pourtant, il ne s'en était même pas rendu compte. En vérité, Adrien avait mal partout et malgré le froid qui anesthésiait la plupart des coupures, tout son corps semblait en miette.

—Je ne voulais rien dire, car vous étiez pressé, poursuivit la jeune femme en s'approchant d'Adrien, mais si vous continuez comme ça, vous allez mourir avant d'arriver chez vous. Nous devons faire une pause et examiner votre jambe.

Lyssandre lança un regard à Zack, mais ce dernier refusa de s'approcher, contrarié, du sang séché au coin du nez.

—Ce mec m'a cassé le nez et vous voulez que je le soigne ? C'est une blague, j'espère ?!

—Je n'ai pas besoin de son aide, grogna Adrien. Mais vous avez raison, arrêtons-nous quelques minutes, je changerai mon bandage.

—J'ai une petite trousse de secours, intervint Maxime, je m'occuperai de votre blessure, on doit fermer la plaie.

—Merci, Sergent-chef, fit Lyssandre.

—Merci, dit à son tour Adrien. Allons dans les bois, on sera sûrement plus en sécurité qu'ici.

*

Adrien siffla de douleur alors que Maxime lui arrachait son ancienne suture. Après avoir appliqué un désinfectant, qui fit siffler une second fois Adrien, le militaire sutura avec une facilité déconcertante la plaie et la referma. Agréablement surpris, le patient plutôt ronchon depuis le début de leur rencontre lui offrit un sourire assez hésitant rempli de remerciements silencieux.

—Vous êtes plutôt habile avec un fil et une aiguille, souleva Adrien en se rhabillant. Vous avez appris ça à l'armée ?

—Un ami à moi est... Était infirmier au régiment où je servais. Il m'a appris les bases pour pouvoir m'occuper des blessures de mes hommes sur le terrain.

—Était ? Il... Enfin, l'armée, que s'est-il passé pour vous ?

—Exactement la même chose que pour les civils. Nous avons été envahis si vite que nous n'avons pas eu le temps de nous retourner. Si je suis ici aujourd'hui, c'est simplement grâce à la chance.

Adrien vérifia que Lyssandre et Zack était assez loin pour ne pas entendre des paroles à voix basse et en profita pour questionner le militaire.

—Vous croyez vraiment à tout ça ? Chuchota Adrien.

—Écoutez Monsieur Donatien.

—Appelez-moi Adrien, Monsieur Donatien, c'était mon père.

—Adrien, j'ai vu des choses que je ne pourrai pas expliquer, même si je le voulais. Les morts ne peuvent pas rentrer dans les églises. Cela signifie quoi pour vous ? Un hasard ? Une coïncidence ? J'en doute. Les morts qui se réveillent, Lyssandre, ce Khlôros même si je ne l'ai pas vu, tout ça... C'est bien au-delà de notre compréhension. Alors si une femme revenue d'entre les morts me dit qu'il faut trouver un type capable de tuer la Mort en personne et que grâce à ça, on mettrait fin à ce merdier, alors oui, je crois que je suis capable d'y croire.

—Je n’ai jamais cru en tout ça, en Dieu, la religion et tout ce qui s’en suit. Peut-être que je suis trop modeste, incapable de croire que nous, humains, sommes des créations d’un être supérieur et qu’avons été choisi pour être les enfants d’un Dieu. Alors comment pourrais-je croire que j’ai été choisi pour tuer la Mort ? Sérieusement ?

—Je n’en sais rien. Mais ça va bien au-delà de votre personne. Je ne vous demanderai pas d’abandonner votre sœur, mais si nous croisons la Mort, nous devons essayer. Pour tous les autres, pour toutes les sœurs, les frères, les enfants des autres. Si nous pouvons les sauver, nous ne pouvons pas nous dérober. Vous comme moi, nous n’avons plus le choix.

—Facile à dire pour un militaire, vous avez appris à vous battre. Je suis qu’un traducteur, je bosse toute la journée sur une chaise devant un bureau. Je ne sais pas me battre.

—Et cet homme ? Dans la rue.

—Quel homme ?

—Celui sur lequel vous avez tiré, avant qu’on vienne vous trouver. C’est bien vous qui l’avez tué ?

—Comment vous savez ça ?

—Simple intuition. Je peux le lire dans vos yeux. Vous avez un regard qu’on retrouve chez certains soldats. Ceux qui ont fait ou vu des choses qu’un homme ne devrait jamais voir.

—Il voulait me tuer.

—Alors vous avez fait ce qu’il fallait. Mais Adrien. Khlôros veut aussi vous tuer. Pas que vous, nous tous. Il n’est pas différent de cet homme sur lequel vous avez tiré. Vous êtes capable de vous défendre, pour survivre.

Adrien ne trouva aucune réponse à apporter, le militaire avait marqué un point. Mais au fond de lui, il n’était toujours pas persuadé d’être capable d’accomplir ce pourquoi on le destinait. Il se leva, offrit une poignée de main amicale à Maxime qui lui rendit et le remercia sincèrement pour cette discussion. Ils s’apprêtaient à rejoindre les autres lorsqu’un le cri de Lyssandre les interpella.

—Zack, arrêtez !!!

—Je dois le faire !

Soudain, le fusil d'assaut de Maxime dans les mains, le docteur s'approchait, furieux, des deux hommes. Son canon, pointant Maxime, était prêt à cracher l'Enfer.

—Qu'est-ce que vous faites doc ?! S'indigna le militaire en levant les mains.

—Vous complotez contre Lyssandre tous les deux ! Je vous ai entendu ! Je vous ai entendu murmurer ! C'est vous ! Vous voulez l'emmener !

—Mais qu'est-ce que vous racontez bordel de merde ?!

En un quart de seconde, Max et Adrien s'échangèrent un regard et ils comprirent leurs pensées respectives si vite que Zack n'y avait rien vu. D'un pas sur la gauche, Maxime se décala à l'opposé d'Adrien qui à son tour se décalait sur la droite. La haine qu'éprouvait Zack à l'égard du militaire lui voilait la face et il ne se rendait pas compte que petit à petit, ses deux cibles s'écartait jusqu'à ce qu'Adrien disparaisse de son champ de vision.

—Posez cette arme doc et il ne vous sera rien fait, essaya Maxime de le raisonner.

—Non, c'est mon rôle ! C'est à moi de protéger Lyssandre ! J'ai été choisi moi aussi ! Je le sais ! C'est pour ça qu'elle s'est réveillée dans ma morgue, c'est grâce à moi qu'elle a pu sortir des cellules réfrigérées ! C'est à moi de protéger Lyssandre !

—Vous êtes complètement fou allié !

—FERMEZ-LA !!!

Le médecin s'apprêtait à appuyer sur la détente et à faire voler en éclats le crâne de Maxime, mais avant qu'il n'y parvienne, Adrien avait réussi à le contourner et d'un coup de crosse, l'assommait. Le militaire se jeta vers son arme et la récupéra en la caressant, lui promettant de ne plus la laisser sans surveillance.

—Je suis désolée, s'excusait Lyssandre encore toute tremblante, il a attrapé votre arme à côté de votre sac, il... Il a été si vite ! Je n'ai pas eu le temps de comprendre ce qu'il se passait que...

—Ce n'est rien, grâce à Adrien, je suis toujours de ce monde. Merci.

—C'était une bonne idée, releva Adrien en décochant un petit coup de pied à Zack, comment avez-vous su qu'il ne me verrait pas partir ?

—Le doc n’arrêtait pas de me lancer des regards noirs depuis que nous sommes partis de l’église. Je pense qu’il était jaloux de moi et qu’il avait peur que je prenne sa place auprès de Lyssandre. Donc j’étais sûr qu’il allait se concentrer sur moi et uniquement moi. Enfin, il vous aurait tué quand même après m’avoir descendu.

—Il n’y avait aucune place à prendre ! S’indigna Lyssandre. Pourquoi il a réagi comme ça ?!

—Je pense que ce que Maxime essaie de vous expliquer Lyssandre, intervint Adrien, c’est que le docteur était amoureux de vous.

—Oh. Et qu’est-ce qu’on fait de lui maintenant ?

—Laissons-le ici, répondit Adrien en s’éloignant. Il ne mérite plus qu’on s’occupe de lui, en bien comme en mal.

Ils jetèrent un dernier regard à l’homme qui gisait au sol, le visage enfoui dans la neige et le cœur de Lyssandre se serra. Adieu Zack, je ne peux plus rien pour vous désormais.

Mais était-ce réellement un adieu ?

22. Le règne animal

Le trinôme avait décidé de poursuivre leur route à travers les bois, la cime des arbres donnant l'impression de les protéger des menaces à venir. Ils marchèrent ainsi pendant une bonne heure à un rythme soutenu, sans parler, l'impression d'avoir commis un acte impardonnable. Lyssandre repensait à sa rencontre avec Zack, après tout, il n'avait pas tort : sans lui elle serait restée coincée en mourant de froid à la morgue. Mais le docteur Rifanati était devenu dangereux, presque fanatique d'une histoire que lui seul s'était racontée. Elle n'allait sauver personne, elle le lui avait répété plusieurs fois mais il n'arrivait pas à s'enlever cette idée farfelue de la tête. Pour Lyssandre, le docteur s'était trompé de messie, s'il y avait un homme à vénérer, dans lequel il aurait dû fonder tous ses espoirs, c'était en l'homme qui marchait devant elle, un fusil à la main, ses habits presque tous recouverts de sang séché.

Les arbres se dispersaient autour d'eux, la forêt arrivait à sa fin et alors qu'Adrien se tenait à la lisière, il scrutait le chemin agricole qui s'écoulait en contrebas, menant, à travers champ, vers son village. De là où il était, il pouvait apercevoir une petite tache orangée et floue, pas très loin de l'église, qui n'était autre que le toit de sa maison. J'arrive Elsa, tiens bon. Ses deux compagnons arrivèrent à leur tour à la sortie des bois et à peine eurent-ils le temps de reprendre leur souffle qu'Adrien s'engageait sur le chemin, déterminé.

—Allons-y, fit-il.

Maxime l'observait avec un certain respect. Il ignorait si, blessé comme l'était cet homme, il aurait réussi à tenir un rythme aussi soutenu. Pourtant, Adrien ne se plaignait jamais. Il avançait, sans ralentir. Tu aurais fait un bon militaire toi, s'était-il dit en s'abstenant d'en faire part à vive voix.

Alors qu'ils étaient à mi-chemin au milieu d'un champ, Maxime s'arrêta subitement, les sens en alerte. Au loin, sur leur gauche, où le soleil brillait le plus fort, il avait aperçu un mouvement, une tâche foncée traversant l'horizon, à plusieurs centaines de mètres d'eux. Le voile blanc de la neige présente dans l'air l'avait empêché de voir correctement ce à quoi ils avaient à faire, mais un froid mortel avait transpercé son dos. Il pensa à la description que lui avait faite Lyssandre sur la Mort, qui ressemblait à un chien noir immense démunie de poil. Était-ce elle qui rodait autour d'eux ? Est-ce que le combat tant attendu, mais tant redouté était enfin arrivé ? Ses bras tremblèrent, rien que d'y penser.

—Vous avez vu quelque chose Maxime ? Demanda Lyssandre qui s'était arrêtée elle aussi.

—J'ai l'impression que...

—Que se passe-t-il ? Releva Adrien à l'arrêt lui aussi.

—J'ai cru voir quelque chose là-bas.

Il désigna les hauteurs du champ et tous les regards se posèrent dans cette direction. Pendant une bonne minute, le souffle court, ils attendirent sans savoir pourquoi puis avant de discerner quoi que ce soit, ils les entendirent : les aboiements. Un éclair de terreur perfora le corps d'Adrien au souvenir désagréable de ses mésaventures passées. Il se souvenait des truffes se posant sur lui, de toutes ces pattes nécrosées qui l'entouraient et de ces estomacs vides impatients d'être comblés. Il espéra, alors que l'horizon était encore vide, que les chiens n'étaient que de passage, mais lorsque le premier apparut en haut de ce champ, suivit de dizaines d'autres, son cœur s'arrêta.

—Ce sont... Commença Lyssandre.

—Des chiens, la coupa Adrien la voix tremblante. Des putains de chiens zombies.

—On n'arrivera jamais à les semer, constata Maxime en jugeant la distance entre eux et le village, on doit se battre. Adrien, vous êtes bon tireur ?

—Immobile, je me débrouille plutôt bien en stand de tir, mais en mouvement, je suis une vraie quiche.

—Abattez ceux que vous pouvez tout de suite. Lyssandre, restez derrière nous. Tenez, prenez ça pour vous défendre.

Il extirpa un couteau de son étui fixé dans son dos et le tendit à la jeune femme qui l'attrapa. Adrien posa un genou à terre, s'assura qu'une cartouche était bien engagée dans la chambre du fusil et visa. Le premier chien qui était apparu, un gros doberman sombre comme la nuit et qui se tenait au centre de la meute, s'aligna au centre de la lunette. Il retint sa respiration, le temps s'arrêta un instant, et la détonation brisa le calme du champ. Le doberman reçut la balle juste au-dessus de la patte avant droite et tomba au sol en gémissant. Ses congénères hurlèrent vers une lune invisible et chargèrent tous en même temps, se dispersant pour prendre possession de

la terre. Adrien et Maxime tiraient, touchant cible après cible. Il fallait en éliminer le plus possible avant l'affrontement frontal ou la situation serait ingérable.

La moitié des chiens étaient désormais au sol, la neige buvant leur sang noirci abondamment. Adrien fouilla dans sa poche, attrapa les quelques cartouches qui lui restaient, soit sept, les engagea dans le chargeur et arma le fusil. Il eut le temps de tirer une dernière fois avant que les molosses ne se jettent sur eux...

Maxime esquiva un malinois de justesse, recula, abattit la bête avant de changer de cible. Lyssandre restait comme convenu en retraite, mais les deux hommes étaient dépassés. Adrien avait utilisé sa dernière munition et se battait avec la crosse de son fusil. Les chiens étaient encore quatre et continuaient de s'acharner sans s'arrêter. Maxime empêcha un berger allemand aux poils ensanglanté de lui lacérer la gorge en faisant barrage avec son HK, mais dans son dos, Lyssandre aperçu un chien plus petit, qui aurait semblé inoffensif habituellement, se faufiler pour attaquer le militaire dans son dos. Elle regarda le couteau et n'hésita pas une seconde. Elle se précipita et plongea sur le chien qui s'apprêtait à mordre le mollet de Maxime. Sa lame pénétra la gorge du chien qui n'eut pas le temps de comprendre ce qu'il se passait avant de s'effondrer. D'un coup de pied, Maxime repoussa le berger et lui tira une balle entre les deux yeux.

—Putain ! Hurla Adrien alors qu'il tombait à terre, retenant à main nue la gueule d'un bouledogue anglais qui tentait de le mordre. Aidez-moi !

Maxime arracha le couteau des mains de Lyssandre, s'élança vers Adrien et frappa d'un coup de ranger les côtes du chien qui vola en couinant. Sans lui laisser le temps de se relever, il sauta sur lui, planta son couteau dans la poitrine du chien et les yeux verts de l'animal se révulsèrent.

—Bordel ! Jura Adrien encore au sol en reprenant son souffle. C'était complètement fou ! J'en peux plus de toutes ces conneries !

Maxime et Lyssandre observaient le résultat de leur boucherie. Quelques chiens, blessés au point de plus pouvoir se lever, se plaignait en tentant de ramper. Maxime s'avança auprès de chacun d'eux et mit fin à leur jour maudit avec dignité.

—Relevez-vous Adrien, fit Maxime en lui tendant la main, d'autres pourraient arriver.

—J'espère pas ! Lui répondit-il en se saisissant de la main tendue, j'ai l'impression qu'on a tué tous les chiens de la ville.

Adrien survolait les corps sans vie de ce qui représentait autrefois le meilleur ami de l'Homme. Ils avaient abattu une trentaine d'entre eux, et il savait que sans Maxime, qui avait éliminé une grande majorité des chiens, ils seraient morts à l'heure actuelle.

—Vous êtes un sacré tireur, le complimenta le militaire en plaquant une main sur son épaule.

—Vous vous moquez de moi ? J'ai l'impression que vous étiez à un stand à la fête foraine. C'était impressionnant.

—Il n'y a aucun mérite à en tirer... J'ai un chien moi aussi. Ce que nous venons de faire est horrible, mais on n'avait pas le choix.

—Partons les garçons, supplia Lyssandre en se dirigeant vers le village. Je ne veux pas être ici quand d'autres arriveront.

Personne n'osa la contredire et presque en courant, ils rejoignirent les habitations, où un mal bien plus sombre les attendait.

*

Zack s'était réveillé, frigorifié. Il ne savait plus ce qui s'était passé avant de s'évanouir jusqu'à ce que les souvenirs lui reviennent, comme dans un rêve. Putain... Il savait qu'il avait déconné, qu'il ne pourrait jamais se racheter. Mais pourquoi devrait-il s'excuser ? Il avait fait ce qui était juste, il était le protecteur de Lyssandre, celle qui allait les sauver !

—Pourquoi ?! Demanda-t-il en levant les yeux au ciel. J'étais fidèle à celle que tu nous as envoyée ! J'allais empêcher ces hommes de lui faire du mal ! Pourquoi ne m'as-tu pas aidé ?! Envoie-moi un signe ! Montre-moi que tu as besoin de moi, que ce que j'ai fait est juste !

Il resta un instant les bras en l'air et les genoux dans la neige, guettant un signe de la providence, comme un éclair de lumière qui traverserait le ciel. Et contre toute attente, il eut bien un signe. Sur une branche, au-dessus de lui, un croassement le fit sursauter. Des corbeaux le regardaient et venaient de plus en plus pour l'observer. Toujours dans cette position absurde d'un fidèle suppliant son maître de lui apparaître, des larmes se mirent à couler sur les joues du docteur.

Puis il vint à lui.

Ce chien gigantesque noir comme la nuit.

Ses yeux rouges se posèrent sur le médecin.

Il n'eut pas le temps de crier que les volatiles ténébreux planèrent jusqu'à lui pour le dévorer.

22. Retour aux sources

Le village était silencieux, les rues désertes. Pourtant, c'était comme si un tsunami avait dévasté l'endroit. Plusieurs voitures étaient renversées, les vitres des maisons explosées, les portes enfoncées. Le sang colorait la neige alors que des squelettes à moitié rongés de leur chair dormaient ici et là, abandonnés pour être oubliés. Adrien regardait ce qui restait de ses voisins, sans pouvoir identifier les dépouilles. Était-ce le boulanger qui, séparé en deux et décapité, gisait dans un coin à côté du restaurant ? Était sa voisine qui, à chaque fois qu'Adrien sortait pour travailler dehors, lui offrait de grands sourire en étendant son linge ? Ou était-ce encore Elsa, qui au milieu de la route, avait été démembrée et éparpillée sur plusieurs mètres ?

—Ce village n'a pas eu plus de chance que la ville... Souleva Maxime horrifié.

—Max ! L'arrêta Lyssandre en lui donnant un coup de coude.

Maxime comprenait que ses paroles devaient être terribles pour Adrien qui cherchait sûrement sa sœur parmi les victimes, mais il avait parlé sans réfléchir. Et après tout, il n'avait dit que la vérité.

Ils arrivèrent devant la place du village qui faisait face à l'église. Étonnement, il n'y avait aucun mort-vivant qui attendait devant les marches

de l'édifice. Lyssandre s'imagina que les villageois n'avaient pas eu le temps de se mettre en sécurité quand la vague mortelle avait déferlé.

Adrien s'engagea sur la droite et petit à petit, il se mit à courir, le désespoir lui tordant les tripes. Il courrait désormais si vite que même Maxime n'arrivait pas à le rattraper. Quand il arriva devant chez lui, l'immense baie vitrée de sa façade était brisée et le vent faisait danser les rideaux. Il s'arrêta et chancela. Les pieds lourds comme s'ils étaient en fer, il marcha et passa entre les rideaux. La neige avait envahi les lieux, poussée par le vent jusqu'à l'intérieur. Maxime et Lyssandre entrèrent à leur tour et purent constater l'étendue des dégâts.

—Adrien, fit Maxime délicatement, vu l'épaisseur de neige chez toi, cela fait un moment que les vitres sont brisées.

—Je sais...

—Venez Maxime, intervint Lyssandre en lui prenant le bras, laissons-le un moment.

Désormais seul, Adrien tituba dans le salon. La plupart des meubles avaient broyé comme s'ils avaient été écrasés par un troupeau de gros animaux, mais Adrien ne se leurrait pas, il savait que c'était la signature d'un grand groupe de morts déchainés. Son pied marcha sur du verre et il pencha le regard. Un cadre était explosé et laissait s'échapper une photo, celle qu'Adrien regardait chaque matin en se réveillant, qu'il caressait avant d'aller se coucher. Il l'attrapa entre ses mains bleutées et ensanglantées. Il avait dix ans, tenant fièrement un bébé endormi aux joues potelées qui venait juste d'arriver dans la maison familiale. Ses parents, fatigués, mais heureux, se serraient l'un contre l'autre, juste derrière leurs enfants. Huit ans après, ils n'étaient plus que deux à pouvoir poser pour une photo.

Adrien tomba à genoux sans sentir les morceaux de verre transpercer son jean. Il tenait la photo contre son cœur et se mit à pleurer à chaudes larmes. Pourquoi ? Pourquoi est-ce qu'on m'arrache tous ceux que j'aime ? Depuis l'extérieur, Maxime et Lyssandre entendaient ses plaintes et ils en eurent le cœur brisé, mais ils ne pouvaient rien faire pour l'homme misérable.

—Excuse-moi Elsa... Pleurait Adrien. Excuse-moi ! Je suis désolé... Pourquoi... Pourquoi ?!

TING !

La sonnerie de son téléphone coupa ses pleurs en un instant.

TING ! TING ! TING ! TING ! TING ! TING !

Son téléphone vibrait encore et encore dans sa poche. Il l'attrapa et le déverrouilla. Lorsque le prénom d'Elsa s'afficha au-dessus de l'icône des messages, son cœur s'arrêta.

—Mais c'est... C'est impossible.

Il ne comprenait pas. Il avait vérifié plusieurs fois son téléphone depuis le début de l'apocalypse et le réseau avait disparu. Peut-être était-il saturé dans la ville, mais qu'en s'éloignant, les messages parvenaient à passer, un peu comme le jour du nouvel an ? Peu importait, il ouvrit les messages :

Je suis partie de la maison, n'y retourne pas frangin ! Ils sont là-bas ! Ils ont tout détruit ! STP n'y retourne pas !

Je suis partie dans le champ, pas très loin de chez nous. Je suis dans un terrier, mais je ne peux pas sortir, ils sont autour de moi. Le champ avec le colossal arbre mort.

J'ai peur frangin. Je sais pas si tu reçois mes messages mais STP viens me chercher !

J'imagine que tu es mort toi aussi... je ne sais même pas pourquoi je continu à t'envoyer des messages.

J'ai plus de batterie... j'espère qu'on se retrouvera au même endroit. Désolé d'avoir été une sœur aussi chiantre qui ne voulait jamais t'écouter. Je sais que tu as fait de ton mieux pour remplacer papa et maman. Je ne te remercierai jamais assez pour tout ce que tu as fait pour moi. Je t'aime.

Le champ à l'arbre mort. Il le connaissait bien, très bien même, puisqu'ils se promenaient souvent là-bas ensemble. Elsa était encore en vie ! Mais avec le froid qu'il faisait dehors, ce n'était qu'une question de temps. Il se leva, plia la photo qu'il glissa dans sa poche et rejoignit ses camarades. Ils s'apprêtaient lui dire qu'ils étaient désolés et tout ce qui s'en suit quand il leur coupa la parole d'un geste avant de leur présenter les messages qu'il avait reçu.

—Le réseau ne doit pas être saturé ici, expliqua Maxime en se grattant le menton. De quand datent les messages ?

—Le dernier remonte à quelques heures à peine, lui répondit Adrien rempli d'espoir.

—Ne perdons pas de temps alors !

—Euh... Les gars, fit Lyssandre d'une voix tremblante.

Quand ils retournèrent, ils n'eurent pas besoin de demander à la jeune femme quel était le problème : il se trouvait devant eux. Sur les toits des maisons, des centaines de corbeaux les épiaient, leurs yeux verts remplis de cruauté et de malice. D'autres corbeaux s'invitaient au banquet, trouvant leur place entre les autres volatiles si bien qu'ils recouvraient presque la totalité des toitures autour de la maison d'Adrien.

—Vous pensez qu'on a quelque chose à craindre d'eux ? Demanda Lyssandre hésitante.

—Bien sûr que non, ironisa Maxime en levant son HK sans savoir où le pointer, c'est normal des oiseaux avec des yeux verts !

—Rentrons à l'intérieur, suggéra Adrien, les oiseaux auront plus de mal à nous atteindre avec un plafond bas.

Ils commencèrent à faire demi-tour lorsque tous les corbeaux se mirent à croasser en même temps, tel un roulement de tambour annonçant le début d'un spectacle. Max, Adrien et Lyssandre s'arrêtèrent au seuil de la baie vitrée alors qu'une ombre se dressait sur la route devant la maison. Lentement, l'ombre devint une silhouette, la silhouette une menace nouvelle. Un homme, gonflé par des phlyctènes et des boursouflures suintants, marchait en boitant, le regard dans le vide. L'état de son corps était tel qu'il ne ressemblait plus vraiment à un humain, mais à des morceaux de chairs noirs tenus ensemble par une magie noire et secrète. Quand la chose arriva enfin devant la maison, elle s'arrêta, la respiration sifflante comme le vent tranchant et glaciale d'une toundra. Elle se tourna soudainement, vive comme l'éclair et dévoila son visage aux trois seuls êtres vivants de ce village. Ses yeux, rouges comme le sang, se mirent à briller comme des rubis.

Sans attendre la suite, Maxime leva son arme et tira. La balle se logea dans l'épaule de la chose mais elle ne sembla même pas la sentir, juste l'énervé car elle dévoila une rangée de dents brisées et grogna telle une bête en rage.

—Vous... Fit la chose d'une voix étranglée, osez... Tirer... Sur... MOI ?!

Maxime baissa son arme, inédit. Ils s'échangèrent tous les trois un regard et comprirent qu'aucun n'avait de réponse à apporter.

—Qui êtes-vous ? Demanda Lyssandre en reculant d'un pas.

—Vous... M'avez... Abandonné ! Je... Voulais... Vous... Aider !

—Zack ?!

—Il... M'a... Choisi... Vous... Allez... Payer !

La chose qu'était devenu Zack par une malédiction inconnue dressa un doigt devant lui, désignant ces anciens camarades et hurla de toutes ses forces. Sous son commandement, les corbeaux s'envolèrent et après avoir pris de la hauteur, ils plongèrent vers leur cible.

—Courez ! Ordonna Adrien en pénétrant dans sa maison.

Ils traversèrent la maison avec hâte, contournant les débris qui recouvraient le sol. Maxime couvrait leur arrière, tirant sans vraiment savoir où donner de la tête : les oiseaux étaient partout, croassaient tels des démons partant livrer une guerre. Alors qu'ils arrivaient au niveau des chambres, Adrien tourna sur la gauche et entra dans sa chambre. Lyssandre suivit son exemple ainsi que Maxime lorsque qu'il eut vidé son chargeur. Adrien ferma la porte et les oiseaux s'écrasèrent dessus, les uns après les autres, imitant des kamikazes déterminés à mener à bien leur mission.

—Qu'est-ce qu'on fait ?! Paniquait Lyssandre.

—On reste ici ! Répondit Adrien qui bloquait toujours la porte. Poussez cette armoire contre la fenêtre avant qu'ils n'y pensent !

La chambre entière barricadée, Maxime se posa sur le lit de son hôte et rechargea son arme.

—C'est mon dernier chargeur, a-t-il seulement dit en armant son fusil, on ne pourra jamais tous les descendre. On est dans la merde.

—Je n'ai pas fait tout ce chemin pour crever ici ! Hurla Adrien de colère.

—Alors qu'est-ce que tu proposes ?! Hein ?! Tu as un lance-flamme ou un truc dans le genre sous ce lit ?!

—Ferme ta gueule !

—J’ai une idée, intervint Lyssandre en se plaçant entre eux, alors calmez-vous ! Ça ne sert à rien de s’engueuler, on a besoin de rester soudés ! Écoutez, Zack est complètement aveuglé par la colère...

—Par la colère ? Souleva Adrien. Ce n’est plus Zack ! Ce n’est même pas un mort-vivant, on dirait qu’il contrôle les corbeaux !

—Il est toujours là, il nous en veut. Avec un peu de chance, il aura toujours la même affection qu’il ressentait pour moi et ne m’attaquera pas.

—Tu veux aller le voir ?! S’indigna Maxime en se levant. Tu vas te faire tuer !

—On n’a pas le choix ! Je vais faire diversion pendant que vous sortez par la fenêtre et contournez la maison. Dès que vous pouvez Max, vous lui tirez une balle en pleine tête !

Adrien et Maxime s’interrogèrent sur ce plan d’un regard et n’y trouvèrent rien à redire. Lyssandre avait raison : ils n’avaient plus le choix. Maxime hocha la tête à l’attention de la jeune femme.

—Bien, répondit-elle. Ne le loupez pas, je vous en supplie.

Le militaire s’approcha d’elle, posa une main sur son épaule et lui sourit.

—Promis.

Contre toute attente, elle l’embrassa. Maxime, tout d’abord surpris recula un peu, mais finalement, se laissa faire. C’était agréable, surtout avant de potentiellement mourir, comme un aperçu du paradis.

—Merci.

Elle se présenta devant Adrien qui se décala de la porte et elle attrapa la poignée. Lorsqu’elle s’échappa de la chambre, les deux hommes se précipitèrent pour déplacer l’armoire et ouvrir la fenêtre.

Le sol était recouvert d’oiseaux morts qui s’étaient brisés le cou contre la porte. Certains bougeaient encore, les nerfs encore actifs avant la mort définitive.

—Zack ! Cria-t-elle. C’est moi, Lyssandre ! Je viens te voir ! Laisse-moi te parler !

Nul ne lui répondit, mais aucun oiseau ne se jeta sur elle non plus, elle supposa que la voie était libre. Lorsqu’elle arriva à la baie vitrée, Zack était

toujours devant la maison, entouré de ses fidèles oiseaux aux regards d'émeraude. La chose regardait Lyssandre presque avec désir, des flammes dans les yeux. De la bave s'écoulait de ses lèvres gonflées alors que ses bras tremblaient comme pris de spasmes.

—Ly... Ssandre...

—C'est moi, Zack. Mon Dieu, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

—Il... M'a... Choisi... J'ai... Été... Choisi... Moi... Aussi...

—Choisi pour quoi Zack ?

—Pour... Te... Retrouver...

—Moi ?

—Et... te... Ramener...

—Me ramener où Zack ?

—A... Ta... Juste... Place...

—Tu veux dire que...

—En... Enfer... ! Il... Est... Venu... Sur... Terre... Pour... Toi... Il... Est...

PAN ! Les oiseaux s'envolèrent alors que le crâne de Zack volait en éclats et se dispersait dans la rue. Lyssandre hurla en courant vers le monstre, mais il était déjà trop tard. Les corbeaux étaient déjà loin dans le ciel, formant un nuage sombre dans un ciel de coton.

—Ton plan a fonctionné à merveille ! Se réjouissait Maxime le fusil à l'épaule.

—Euh... Oui, oui.

—Ça va ?

—Oui. Ne traînons pas, nous devons retrouver la sœur d'Adrien.

Aussi silencieuse que mystérieuse, Lyssandre s'en alla au loin dans la ruelle. Alors que les deux hommes s'apprêtaient à la rejoindre, le vent se mit à souffler alors que la neige tombait en rafales. Au centre du ciel, le soleil vibrait tandis que la lune se hissait dans le ciel si vite que c'était inconcevable. La lumière s'était bleutée alors que l'éclipse était presque achevée. Elle annonçait la fin de tout, que l'univers allait dévorer le monde

des Hommes pour ne rien en laisser. Lyssandre se retourna vers ses amis, grave.

—Il est l’heure...

24. La fin de tout

—L’heure de quoi, Lyssandre ? Demanda Maxime en la retrouvant.

—Je ne voulais pas vous en parler, j’espérais ne pas en arriver là. L’éclipse. C’est Khlôros qui est responsable... Il ne veut plus attendre. Il accélère les choses.

—Qu’est-ce que tu veux dire ?

—On a plus le temps, on doit retrouver la sœur d’Adrien et se mettre en sécurité ! Maintenant !

Ils se mirent à courir, Adrien les guidant jusqu'à la sortie du village. La tempête de neige était violente et les ralentissait, mais ils ne s'arrêtaient pas, chacun motivé par sa propre volonté. Le champ était là, devant eux, malgré le rideau de la neige, et les lucioles rouges dansaient. Au début, Adrien pensait rêver, prit d'illusions et de mirages. Mais il n'eut à peine le temps de réagir qu'un mort, aussi rapide qu'un sprinteur, se jetait sur lui. Il l'esquiva de peu et Maxime tira à deux reprises.

—C'était quoi ça ?! S'écria Maxime.

—L'éclipse, répondit Lyssandre effrayé. L'éclipse les rend plus rapides et plus enragés ! Vite, trouvons l'arbre !

Ils se mirent à courir, suivant Adrien de près. À chaque fois qu'un mort surgissait entre les flocons, les réflexes de Maxime les sauvaient de justesse. À chaque tir, le militaire comptait ses munitions. Il ne lui en restait plus que 26.

C'était une course contre la montre sans même savoir pourquoi, comme si le glas du monde sonnait et que les tremblements des violons allaient envahir l'atmosphère. Ils abattirent les morts qui venaient les uns après les autres, parfois d'un tir, d'autres fois de coups de crosse. Il ne restait plus que 16 munitions à Maxime lorsqu'ils arrivèrent enfin à l'arbre mort, recouvert d'une neige bleutée par la lumière de l'éclipse. Désespéré, Adrien cherchait l'entrée d'un terrier, à chaque patte, tournant autour des racines de l'arbre puis elle se dévoila... Un mort presque entièrement à l'intérieur qui se débattait. Fou, Adrien se jeta sur lui et le tira par les jambes. Quand sa tête se dévoila, il l'écrasa à coups de pied jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que de la bouillie. Derrière-lui, il entendit plusieurs détonations et un militaire qui le supplie de se dépêcher.

—Elsa ! L'appela Adrien depuis l'entrée du terrier. C'est moi, Adrien ! Sors de là !

Mais personne ne lui répondit. Il s'imagina que sa pauvre sœur était trop faible pour répondre, atténuée par le froid. Il essaya de se faufiler à l'intérieur, mais sans grande surprise, il était bien trop large pour y entrer.

—Elsa, je t'en supplie !

Seul un puissant et féroce cri lui répondit. Adrien se releva alors que la neige se calma. L'éclipse était complète et sous son aura mystique, la silhouette d'un chien gigantesque se dessina, tranchant la nuit bleue de ses

deux yeux de braise. Khlôros était arrivé et faisait face aux trois malheureux. Les morts cessèrent d'attaquer et encerclèrent l'arbre, traçant l'arène d'un combat final.

Adrien s'approcha au centre du cercle et défiait la Mort du regard. Il n'en pouvait plus de fuir et d'avoir peur. S'il devait succomber ce jour, alors il en serait ainsi. La Mort s'avança à son tour, d'un pas lourd qui faisait trembler la terre.

—Maxime, dit calmement Adrien en tendant la main vers lui, donnez-moi votre arme s'il-vous-plaît.

Sans émettre la moindre objection, le militaire se sépara de son outil et les donna à son nouvel ami. Adrien attrapa à mains fermes le HK et s'approcha de Khlôros, prêt. Il n'avait pas peur, son cœur était calme, comme s'il avait attendu cet instant depuis longtemps sans même le savoir. C'est à moi de tuer la Mort ? On va le découvrir bientôt.

La Mort frappa de la patte le sol et sous son tremblement, un mort fonça sur Adrien. D'un coup de crosse, il le repoussa et lui tira une balle en pleine tête avant qu'il ne se relève. La Mort frappe une second fois, et une troisième fois. Adrien tira cinq fois, mais élimina ses deux assaillants. Khlôros leva à nouveau la patte, mais Adrien ne lui laissa pas ce plaisir et ouvrit le feu à quatre reprises, chaque balle se logeant dans le corps de sa cible. La Mort hurla de douleur et chargea, accompagnée de trois morts. L'homme qui affrontait le monstre élimina un de morts avant d'en esquiver un deuxième. Il attrapa son couteau, planta l'assaillant dans la nuque et arracha sa lame d'un coup de pied. L'ombre de Khlôros se dessina au-dessus de lui, prêt à lui fendre le crâne d'un coup de patte. Adrien roula en avant et s'apprêtait à tirer lorsque le troisième mort se jeta sur lui. D'un coup de pied, il le repoussa et s'apprêtait à l'abattre... Mais quelque chose le retint. Son cœur se serra, même si son cerveau n'avait pas vraiment encore compris.

Derrière-lui, la Mort grognait de frustration et lança une nouvelle attaque. Adrien se courba, passa sous ses pattes et planta son couteau dans le ventre de la bête, mais ce dernier resta coincé et fut emmené loin de son nouveau propriétaire. Vivement, Adrien s'échappa de sous le ventre de la Mort, éleva son fusil et vida son chargeur.

CLIC ! CLIC !

Les deux combattants étaient épuisés, l'un blessé et l'autre à bout de force. Mais la Mort savait qu'elle avait désormais l'avantage, Adrien n'ayant plus rien pour se défendre. Elle s'approcha de lui et il semblait à Adrien que cette saloperie souriait entre ses babines fumantes.

—Allez, la provoquait-il, viens ! Je t'attends !

La Mort s'apprêtait à chargea lorsqu'une ombre passa en dessous d'elle et s'empara du couteau. La taille imposante de la bête l'empêchait de réagir alors que le militaire la saignait, frappait, encore et encore, plantant sa lame à chaque intersection des membres de la créature. Adrien en profita, attrapa son arme par le canon et frappa de toutes ses forces le crâne de la bête qui sembla se briser sous le choc.

La Mort tranchait l'air à coup de griffe, mais ne comprenait pas ce qu'il se passait, dépassée par les assauts de ses ennemis. Soudain, alors qu'elle hurlait et frappait devant elle, elle parvint enfin à toucher Adrien qui volant en arrière, percuta la souche de l'arbre. Maxime en profita pour monter sur le dos de la bête et s'apprêtait à planter son couteau dans la tête de Khlôros, mais, d'un coup de bassin, comme un taureau déchainé, la Mort l'envoya valser.

Adrien était sonné, le paysage semblait danser autour de lui. Devant lui, une forme colossale et sombre s'approchait et recouvrait la lune et le soleil qui ne faisait plus qu'un. Ses doigts cherchaient, fouillaient la neige et les racines à la recherche de n'importe quoi qui aurait pu l'aider. La bête était devant lui, la gueule ouverte, il pouvait sentir son souffle pestilentiel. C'était la fin.

—Hey !!! Hurla Lyssandre. C'est moi que tu veux !

Khlôros tourna légèrement la tête, la gueule encore à moitié ouverte alors que les doigts d'Adrien se resserraient autour d'une racine sèche mais résistante. Il l'arracha au prix d'un ultime effort, plongea vers la bête et planta la branche dans sa gorge alors que les dents pénétraient sa peau. Ils se regardèrent, les yeux rouges du démon contre des yeux bleus d'un simple humain. Tous deux saignaient et se sentaient mourir, mais la bête céda lors d'un dernier tremblement, pour s'écrouler de tout son long dans la neige fondante...

Lorsque la Mort était tombée, les lucioles rouges s'éteignirent les unes après les autres, telles des flammes sous la pluie. Les morts rejoignirent leur

créatrice dans la neige et le ciel, doucement, se dégagea pour laisser apparaître un soleil voilé par de fins nuages.

—Tu... Tu l'as fait ! S'extasia Maxime en tombant à la renverse, épuisé.

Mais Adrien n'avait pas le cœur à se réjouir, il devait s'assurer d'un dernier mirage. Il boita, le bras entièrement recouvert de sang, jusqu'au centre du cercle que les morts inertes formaient de leur corps. Une forme menue gisait et attendait Adrien. Il espérait, jusqu'à ce que ses doigts ne l'attrapent délicatement, que c'était sa folie qui imaginait tout ceci. Mais lorsque le visage froid de sa sœur effleura le sien, il comprit : c'était la réalité.

Il hurla de toutes ses forces et la neige s'arrêta de tomber.

Elsa était là, enfin avec lui, mais Adrien était arrivé trop tard. Elle avait été mordue à la main et s'était changée en l'une de ces choses. Adrien l'avait vu quand elle l'avait attaqué, mais avait espéré se tromper...

—Rends-la-moi... Hurla-t-il à Dieu, RENDS-LA MOI !!!

Il pleura ainsi pendant des minutes durant, son sang se propageant à travers la neige et la terre. Lorsque la fatigue l'attrapa et la fatigue le rattrapa, il sentait que son heure était venue. Après tout ce qu'il avait vécu, toutes les blessures qu'il avait subies, il était enfin l'heure. Il pouvait partir et retrouver sa sœur, peu importe où elle se trouvait. Il serra fort contre son cœur sa petite-sœur et se laissa aller, attendant que la Mort vienne le chercher.

Lyssandre et Maxime se tenaient à ses côtés, silencieux. Ils savaient que les derniers instants de celui qui venait de sauver l'humanité étaient comptés.

Les paupières d'Adrien étaient lourdes et il ne les retenait pas. Il ferma les yeux, pour la dernière fois et le froid le borda alors que son cœur s'arrêtait...

Pourtant, quelque chose n'allait pas. Malgré tout son désir de mourir, malgré tout le sang qu'il avait perdu et les atrocités que son corps avait endurées, il était incapable de partir, comme retenu sur Terre par un mystère sans nom.

Il ouvrit les yeux, ses iris étaient d'un vert perçant.

Il regarda Maxime et Lyssandre, affolé.

—Je... Je n'arrive pas à mourir... Je... Je...

Le pauvre homme n'avait pas encore compris qu'il était désormais impossible de mourir, puisque la Mort n'était plus.

Il n'avait pas encore compris le fardeau qu'il allait devoir porter.

Et que malgré toute sa volonté, jamais il ne retrouverait sa petite-sœur tant aimée.

Alors, il hurlait vers les astres qui trônaient dans le ciel au-dessus de lui et pendant tout ce temps, le soleil riait.

FIN... ?

ÉPILOGUE

Six mois plus tard

Assis devant une vieille cabane, Adrien fumait sa cigarette, assis. De là où il était, il pouvait observer le camp entier et ainsi surveiller ceux qui vivaient avec lui. Comme chaque jour, la neige tombait calmement sous un soleil radieux d'hiver, pourtant, le mois de juillet approchait à grands pas.

Après qu'Adrien ait tué Khlôros, d'étranges événements avaient succédé aux morts-vivants qui eux n'étaient plus qu'un horrible souvenir. Tout d'abord, la neige et le froid s'étaient installés pour ne plus jamais repartir. Il était presque impossible de faire pousser quoi que ce soit et rapidement, parmi le peu de survivants du Grand Retour, la famine s'installa. Mais les gens ne pouvaient pas mourir de faim, puisque la Mort n'était plus. Ils souffraient, incapable de se mouvoir et attendaient dans la douleur et dans la tristesse, le ventre vide et suppliant.

Adrien leva les yeux vers le ciel de coton, l'énorme silhouette était encore là et dansait entre les nuages. Nul n'avait vu de quoi il s'agissait, certains supposaient que c'était un ange qui veillait sur eux, d'autres que c'était tout simplement Dieu. Adrien avait l'impression de connaître cette forme qui passait régulièrement au-dessus du camp. Une sorte d'animal marin, qui n'avait rien à faire verticalement à l'opposé de l'océan.

Lyssandre l'extirpa de ses rêveries en le rejoignant et sans même à devoir parler, Adrien savait.

—Qui ? Demanda-t-il simplement.

—Hélène... Je sais que tu détestes ça, mais on ne peut plus attendre.

Il écrasa sa cigarette et se leva. Le devoir l'appelait car dans ce nouveau monde, nul ne pouvait mourir sans le rencontrer.

Il était désormais la Mort incarnée.

Mais il savait qu'un jour, il allait le payer.

OceanofPDF.com